

II. Médiation-interaction : le sens partagé

De quoi la médiation est-elle médiation ?

Michel COSTANTINI
Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Ne jamais oublier que le concept de médiation, nullement polysémique, mais susceptible, comme on l'a souligné à l'envi, d'emplois très variés, est avant tout un *mouvement*. Ce que j'entends ici par « médiation » désigne une forme spécifique de *catallaxie*, ou échange généralisé, une forme dont la variante la plus simplificatrice et la plus connue est le schéma de la communication (façon Bühler, Shannon-Weaver ou Jakobson). Alors que la catallaxie est en permanence réseau, enchevêtrement complexe et ininterrompu de l'infinité des parcours¹, la médiation adopte une allure épurée, se constituant en histoire linéaire, fragment prélevé sur le fond touffu, diffus, voire confus du monde – fragment isolé comme un duel le serait d'un des *Tournois* gravés de Lucas Cranach, parangon de mêlée. Le monde est mêlée, sa lecture est épure.

Ne jamais oublier que la médiation désigne une forme spécifique du *lien* entre deux pôles, tout comme l'interface en signale une autre, mais qu'elle se distingue de cette dernière en ce qu'elle est un mouvement (ou est considérée sous cet angle), mouvement dont le support a nom médiateur. Le médiateur est ce qui crée le lien entre ces deux pôles, à tout le moins permet qu'une dynamique relie deux pôles qui ne sont pas lui. En ce sens, le médiateur est un tiers, auquel il est loisible d'attribuer la position actantielle de Sujet opérateur, quand l'anti-Sujet sera ce qui détruit, à tout le moins ne permet pas cette dynamique. Alors s'ouvre la perspective d'un jeu sur faire-advenir (et faire ne-pas-advenir) et ne-pas-faire ne-pas advenir (et ne-pas-faire advenir) le lien. Le monde est scission, son discours est liaison, mais le discours, par ses procédés de médiation, peut privilégier la liaison ou la déliaison (comme il advient respectivement, et pour le dire très vite, au trompe-l'œil et au cubisme).

Des trois types de mouvement distingués par Aristote, la médiation, en cet emploi du mot qui désigne l'ensemble du processus, relève essentiellement non pas du mouvement selon le lieu (elle n'est pas déplacement topique), non pas du mouvement selon la quantité (elle n'est pas, par exemple, multiplication), mais, de même que cette autre catégorie de la transmission que l'on nomme la tradition, elle relève du mouvement d'*altération*, de cette *alloyôsis* que décrivait le Stagirite, dans son *Sur la genèse et la déperdition*, comme devenir autre sous l'angle de l'affect (*to pathos*) et de la qualité (*to poion*).

1. Altération de l'Autre

De quoi la médiation, dès lors, est-elle médiation, selon le titre de ma communication, et plus particulièrement, dans le cas de la médiation picturale ? Telle est la question posée. Pour nous représenter plus aisément cette médiation dynamique, spatialisons un peu : elle relie à un Sujet, à un JE, un Autre qui prend le nom d'*ailleurs* et qui advient dans mon espace, un être-là qui devient un paraître-ici – et généralement nous le prenons pour un être-ici, un être de sens qui correspond (ou ne correspond pas ou correspond peu ou correspond beaucoup, ou correspond différemment selon les parties, et le tout selon notre évaluation) à cet être-là qui nous parvient, ou feint de nous parvenir, à travers la médiation.

Ainsi, pour bien saisir le mouvement de l'*alloyôsis*, il faudrait partir de l'Autre, car c'est lui

¹ Cf. Schapp (1953).

qui, du fait de la médiation, s'altère. Mais en même temps je ne peux partir que de mon point de vue, de mon JE de Sujet de quête, qui reçoit l'Autre, Objet du transfert. S'il faut que l'Autre, par la médiation, se rapproche assez de nous pour que nous puissions le recevoir, il faut aussi que le Sujet de quête, qui a dû se montrer assez *curiosus*, une fois devenu Sujet énonciataire, il faut que JE donc, accepte l'altération, en soit *capax*, prêt à s'emplir de ce qui lui est donné, et à se nourrir de son sens tel le *Calix meus inebrians* (« Mon calice qui [m']enivre² »), sculpture de l'artiste dublinois Guggi plantée au sein d'un vignoble provençal. Par ce grand calice vide à large ouverture vers le ciel, et qui aspire à s'emplir d'ivresse spirituelle, trois mouvements sont posés ou espérés : la quête du JE-ici (représenté par le *meus* du titre) tendu vers un TU-ailleurs (concrètement figurativisé par le ciel et intertextuellement thématiqué par Yahveh), le don de ce TU devenu JE-là accordé au JE-ici devenu TU-là, l'accueil de ce TU-là (la grande ouverture du calice) redevenu JE-ici (*inebrians* auprès des vignes).

L'on peut se passer de la quête, mais le double mouvement qui demeure est nécessaire, cette dialectique du don et de l'accueil est nécessaire, et de cette dialectique, de ce double mouvement naît une problématique essentielle pour que la médiation fonctionne efficacement, qui est celle de l'*ajustement*. Si le Sujet *ne se tend-pas-vers*, que l'Objet se donne, que le Sujet l'accueille, on aura la *sérendipité*. Si l'Objet se donne, mais que le Sujet ne l'accueille pas, tels ces archéologues amateurs obsédés par leur quête spécifique qui ne voient rien que le vide là où il y a un plein d'autres témoins, de témoins d'autres choses, comme ce baron Johann Hermann von Riedesel, qui, ne cherchant, au cours de son voyage en Sicile au début de la décennie 1760, « que des débris de vieux monuments ou des morceaux d'antique » ne nous apprend rien sur « l'état du pays³ », alors ce sera, selon les contempteurs au moins, un échec de la quête : où l'on voit le rôle inévitable de l'évaluation, en l'occurrence dépendante d'une axiologie épistémique – que doit-on savoir ? –, Riedesel pouvant s'estimer satisfait de sa collecte. Si le Sujet *se tend-vers*, mais que l'Objet ne se donne pas, autre type d'échec de la quête : il faut savoir changer de stratégie, et c'est précisément cela l'*ajustement* (du point de vue du Sujet) – qui suppose un changement du mouvement d'appropriation, une tentative de récupération de la position d'attribution, une parade anticipée à la renonciation comme à la dépossession, en définitive une tentative de relance de la quête.

Marco Polo face au rhinocéros de Sumatra le décrit comme une licorne décalée, composite, les Aztèques voient dans le cheval empanaché et chamarré typique de l'armée des *conquistadores* un étrange, monstrueux, terrifiant *maçatl* (« grand cerf » en leur langue) : pour les Amérindiens comme pour le Vénitien, *le connu sert de médiateur pour l'accès à l'inconnu*, selon des cheminements variés et complexes d'approximations successives et de retouches progressives, semblables à celles qu'Umberto Eco a savamment décortiquées dans *Kant et l'ornithorynque*, au cours de sa réflexion sur les Types Cognitifs et les Contenus Nucléaires. Dans la querelle qui agite les cercles de savants du dix-huitième siècle à propos des Patagons et des Quimos, certes là encore le connu sert de médiateur pour l'accès à l'inconnu, mais sur un mode tout différent, et c'est une véritable histoire épistémologique qui se met en place, dont la configuration se résume à une réduction de la distance entre l'ICI du JE et les extrêmes AILLEURS de l'Autre. En effet, au *fantasme* des Nains et des Géants, que le JE postule et configure selon un écartement maximum (et double) de taille par rapport à l'humain, augmenté de l'éloignement spatial aux extrémités du monde, succède la *rencontre* – découverte des géants observables, les Patagons, dont on évalue la hauteur (entre trois et quatre mètres), la rationalité imposant que l'on trouve leur symétrique dans la petitesse, et on

² Titre emprunté à la Vulgate biblique (psaume 22).

³ Jean-Nicolas Démeunier, préface à sa traduction de Brydone (1773).

la trouve, on finit par la trouver expérimentalement avec ces montagnards de Madagascar, les Quimos, qui, dit-on, dépassent à peine le mètre, un tiers ou moins des Patagons (nous sommes au stade, cette fois, de la fixation de l'écart dans des lieux et des distances évaluables, reconnaissables et parcourables, mesurables). Arrive enfin, pour achever le mouvement de réduction, l'adaptation à l'échelle, les Quimos sont grandis à un mètre trente, les Patagons rabaissés à deux mètres soixante maximum, le tout permet d'installer une véritable « épistémologie du continu » qui satisfait provisoirement la raison. On passe alors du vieux concept ionien d'*eskhatiè*, « finistère » mais aussi « confin », car dans ce monde, différent et *inaccessible*, néanmoins vivent des êtres – différents –, au même concept remanié où l'extrême extrémité devient *non-inaccessible* par la recherche des « convergences entre les *eschatai* réelles et les *eschatai* mythiques », et enfin à cette *accessibilité*, fruit du travail de rationalisation, qui réduit la distance et mesure l'écart⁴.

Inaccessibilité, extrémité, écart : dans les opérations que nous venons de décrire, nous avons éloigné, ou même perdu, nous avons pour ainsi dire conjuré les deux premiers termes, nous gardons l'écart seulement, à travailler, l'écart, à notre mesure, autre nom de la *distance*. Nous pouvons alors préciser la situation du Sujet de quête, et la situation de l'Autre, l'actant Objet qui nous advient, transformé : le précédent était en vérité un non-Même, un contradictoire de notre point de départ, quand ce point d'aboutissement de notre écart était extrême, au delà duquel rien ne se peut penser, et quand il était inaccessible a priori (Ulysse ou Enée rencontrant les gens des Enfers, cela montre seulement que l'inaccessible *a priori* peut être mis en scène comme accessible par la magie du texte ou par le travail de l'écriture comme de la peinture). La nouvelle situation de l'Autre en fait un véritable Autre, au sens d'*inverse du Même* et non plus de contradictoire. La transformation de l'altérité d'un pôle non-Même en pôle Autre renvoie à la transformation des déictiques spatiaux du pôle non-Ici, que nous pouvons appeler un ailleurs, en un pôle Là-bas. Dans *Brèves de comptoirs*, de Jean-Marie Gourio, un des consommateurs du bistro qui sert de lieu unique de l'énonciation s'exclame dans une interrogation éminemment métaphysique et quelque peu désabusée : « Un ailleurs, d'accord ! Mais où ? »... De même l'ailleurs n'existe nulle part, la cité du bonheur n'a pas de lieu, cette *eutopia* est *outopia*, selon la double valeur signifiée dans le sizain préliminaire d'*Utopia* de Thomas More, édition de Bâle (mars 1518) :

Utopia priscis dicta,
Les Anciens me disaient Utopie [...]
Eutopia merito sum vocanda nomine
C'est Eutopie que l'on doit m'appeler.

2. Du Sujet dans son altération

Cependant, le point de départ, on l'a dit, est nécessairement l'Ici et Maintenant du JE : qu'il s'agisse de l'Icité épistémique ou physique, de mon regard sur les objets de connaissance ou de mon départ vers des rivages lointains, de Thalès en quête du savoir de l'Égypte ou méditant au bord de la mer milésienne sur la nature des choses, c'est toujours de cet ICI de mon JE que je pars. Il n'est pas interdit de mentionner cependant, anticipant sur les diverses stratégies de manipulation à l'œuvre dans cette affaire, certaines formes épistolaires latines à l'imparfait (« je t'écrivais ») ou telles inscriptions votives de la Grèce archaïque (« Untel m'a dédié », ou « Je suis la statue de... »), qui, de façons différenciées, se déplacent

⁴ Le processus de la rationalisation va précisément consister à poser l'écart, d'une part, à le réduire, d'autre part (Mund-Dopchie 1991, p. 33).

vers l'énonciataire. Donc de cet ICI je me suis tourné vers l'AILLEURS, qui occupe cette position (celle de subcontraire), qu'on sait indéterminée, fragile, labile, pour tout dire métastable. Et le parcours s'est poursuivi, remontant vers l'inverse du point de départ, vers un LÀ-BAS au contraire par nature fixe, déterminé, et, c'est le point peut-être le plus important, compatible avec l'ICI de départ. L'Objet est donc stabilisé par rapport au Sujet dans cette première phase de l'adaptation qui nous mène d'une situation de contradiction à la position de complexité. S'il est possible de progresser encore, ce ne sera que par le biais d'un déplacement réel du Sujet dans l'ordre cognitif.

Écoutons alors Agathemeros, l'auteur, au troisième siècle de notre ère, des *Esquisses de Géographie*. Voici ce qu'il avance : « Anaximandre de Milet, auditeur de Thalès, eut le premier l'audace de dessiner sur une planche la partie habitée de la terre ; à sa suite Hécatée de Milet, grand voyageur, fut encore plus précis, au point que l'objet provoquait l'étonnement ». Audace, étonnement : ces termes d'affects qualifient le Sujet – énonciateur, énonciataire, ou les deux. Si nous prenons la notice d'Agathémère au sérieux, et il faut le faire, nous sommes amenés nécessairement à poser l'autre question, celle de l'altération progressive du Sujet, après celle de l'altérité catégorisée de l'Objet, telle que nous venons de la parcourir grossièrement – ce rhinocéros ou ce cheval médiatisé par la description, ce Patagon ou ce Quimos, cette histoire d'un ajustement jouant sur le semblable-dissemblable. Nous disposons de procédures pour noter cette altération progressive, ce parcours théorique du rapprochement, dégagant des stades, succession ordonnée de relations entre un Sujet et un Objet – du point de vue du JE, avec un **stade 0**, « jonction virtuelle », où le Sujet ne se pose même pas la question de l'Autre. Si vraisemblablement, en termes généraux, cette situation n'existe pas car il y a toujours un Autre qui nous hante et dès que l'Autre devient quelque peu le Même, parce que nous commençons de le connaître, alors nous nous en inventons un suivant, moins accessible, ainsi que l'a montré Lucian Boia en 1991, en revanche, cette situation d'ignorance est fréquente quand on la considère sous un angle spécifique : seul le métaSujet sait que coexistait à la même époque le palais d'Aachen et la cité pré-aztèque de Teotihuacan, seul le métaSujet sait aussi que Charlemagne ignorait tout de l'existence même des théocrates d'outre-Atlantique, et réciproquement.

Une première étape est franchie quand le contact physique ou mental s'effectue. Nous passons alors au **stade 1**, qui s'exprime dans la « description », dont les exemples les plus frappants, les plus évidents sont bien sûr les relations de voyages. Voyez l'Écossais Patrick Brydone, qui a écrit un *Voyage en Sicile et à Malthe*, et dont le traducteur français, Jean-Nicolas Dèmeunier, commence ainsi sa préface, en 1775 : « La Sicile est très peu connue ; et l'on sait mieux ce qui se passe dans plusieurs contrées de l'Amérique que sur cette Isle si voisine de nous ». C'est une façon élégante pour le préfacier, le même qui évaluait si négativement l'écrit du baron de Riedesel, de signifier que Brydone fait passer l'Objet « Sicile » du stade 0 au stade 1, du stade de la méconnaissance ici paradoxale au moment théorique où le Sujet et l'Objet entrent en contact, où le Sujet se comporte en Sujet, c'est-à-dire regarde, et l'Objet en Objet, c'est-à-dire est regardé. Et le Sujet regardant voit dans l'Objet regardé non seulement autre chose, mais je dirais même, pour faire vite, son Autre, pour le moins distinct, disjoint de lui, sinon son opposé, son inverse (ou cru tel) : « les Siciliens ne sont pas comme nous et au souper ce qui semble du bœuf est de l'espadon tranché, etc. ».

Ainsi s'esquisse le **stade 2** qui met en regard ce qui semble au JE les spécificités d'autrui et ce qu'il juge être ses propres spécifications, qui met en question la Mêmesé, ne serait-ce que par le fait que l'Autre est reconnu exister comme quasi Sujet, qu'il n'est plus un simple IL objet de description, mais un quasi TU se soumettant et nous soumettant à la *comparaison*.

Transformation de l'étrange/étranger en relativement mais pas encore tout à fait familier, bénéfique mutuel de la rencontre entre ce familier-là et le familier-ci, nous (cf. Costantini 1992, p. 327). Avec le **stade 3** s'instaure une valeur de complémentarité potentielle entre les deux univers, et tend à advenir une reconnaissance de l'Autre comme Sujet, selon une progression des stades involutive, puisque chacun d'entre eux maintient une forme de l'acquis des précédents, la familiarité introduite par la description s'épanouissant dans la comparaison, qui apporte un élément de réciprocité acquis maintenant mais incomplètement, en ce stade de l'*adaptation*, jusqu'à ce que le stade suivant remette en scène le Sujet qui est dans l'Autre, mais en lui accordant pleinement son statut de Sujet. Le **stade 4** sera celui de la co-production.

On illustrera la reprise schématique des cinq premiers stades par des extraits de la première utopie parvenue jusqu'à nous à travers le résumé qu'en donne Diodore de Sicile⁵.

stade 0 jonction virtuelle S, O ignorance

Le commerçant Iamboulos, prisonnier de bandits de la façade maritime de l'Ethiopie, apprend d'eux l'existence d'une île du soleil et de ses habitants les Héliopolitains où il doit se rendre pour accomplir un rite. Après quatre mois de navigation, il y débarque. La rencontre a lieu : l'ailleurs devient ici.

stade 1 disjonction S vs O >>>> description

Iamboulos écrivain, observe, à distance, trace un état des lieux physique et moral : « Ils ont tous à peu près la même conformation [...]. Ils vivent dans des prairies, où ils trouvent tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie [...] ».

stade 2 non-conjonction S)<--->(O comparaison

Iamboulos écrivain retranscrit la *reprise* de la *prise* de Iamboulos commerçant, et met en regard la nôtre, plus ceci, moins cela (« Leurs corps paraissent extrêmement faibles, mais ils sont beaucoup plus vigoureux que les nôtres »), généralisant le propos : « Ces insulaires diffèrent beaucoup des habitants de nos contrées par les particularités de leurs corps et par leurs mœurs ».

stade 3 non-disjonction S)(O adaptation

C'est l'entrée en scène de la réciprocité : S)(O et O)(S, qu'il faudrait envisager, c'est la rencontre de deux Sujets, cheminant vers une éventuelle jonction productrice, qu'il faudrait étudier.

stade 4 conjonction S ∩ O co-production

Mais Iamboulos commerçant, au bout de sept ans, est rejeté par les autochtones, car ceux-ci le considèrent comme « méchant en acte et en mœurs » ; c'est pour ainsi dire signer l'échec de l'ajustement. Et le récit ne saurait se poursuivre, au moment même où l'autre Sujet apparaît dans cette histoire commune.

⁵ Diodore de Sicile (vers 50 av. J.C.), *Bibliothèque historique*, livre II, § LV-LX.

De la sorte, les stades suivants envisagés théoriquement ne trouvent pas motif à être ici commentés. En revanche ces stades, où s'accroît le rapprochement entre deux Sujets, où triomphent l'empathie (et la co-empathie) voire la fusion, et où s'engouffrent les foisonnantes pistes de la *sympnoia/conspiratio* antique et médiévale, de l'*Einführung* (« pénétration ») et de l'*Umfassung* (« enveloppement ») modernes, trouvent une illustration dans le domaine de la peinture avec la vision dite du « connaisseur », celle d'un Riegl, d'un Cavalcaselle, d'un Morelli, voire d'un Elie Faure.

3. Sur le semblable-dissemblable

Pensons un instant à quelques formes classiques de la médiation : la traduction d'une langue à l'autre (les exemples ne cessent d'augmenter en nombre, depuis la Bible traduite en grec par les Septante, ou l'*Odyssée* traduite en latin par Livius Andronicus) ; l'adaptation textuelle hétérosémiotique – la nouvelle qui devient film, le roman qui devient bande dessinée, la pièce de théâtre adaptée au cinéma (*Marius* et *Fanny* de Marcel Pagnol) ou l'inverse (*César*) – ; le mythe qu'on reprend en peinture ou sculpture (l'*Ajax* d'Exékias, *Pygmalion* et *Galatée* de Falconet, et tant d'autres) ; l'œuvre d'art qu'on décrit minutieusement – depuis le bouclier d'Achille au chant XVIII de l'*Iliade* jusqu'à l'ouverture des *Géorgiques* de Claude Simon. Ce qui régit tous ces transferts, c'est le jeu du *semblable-dissemblable*, qui fut théorisé et thématiqué au tout début du sixième siècle de notre ère, avec des conséquences encore difficiles à évaluer, mais de toutes façons marquantes, notamment en ce qui concerne les sémiotiques iconiques, pour toute l'esthétique médiévale et plus, puisqu'on en trouve le prolongement jusqu'au dix-septième siècle dans la plupart des pays où dominait le christianisme orthodoxe, et en Occident, des traces non négligeables chez des peintres comme El Greco aussi bien que Giotto, etc.

Les faits sont bien connus, les chemins de la transmission et de l'application esthétique et en particulier picturale de la pensée initiale, théologique et exégétique, bien moins. Cette médiation qui parut si pertinente, si opératoire, est celle que propose Denys l'Aréopagite, notamment dans sa *Hierarchie céleste*. Les signes dissimilaires (*signa dissimilia*, dans la traduction de Jean Scot Erigène), ou mieux, les ressemblances dissemblantes (*dissimiles similitudines* selon Jean Pachymère paraphrasant l'œuvre de Denys) permettent la révélation de quelque chose de l'Autre, en cette occurrence-là de la divinité invisible, incernable, incirconscribable (Mondzain 1996). Dans le texte de Denys ces fameuses figures sont rangées sur trois plans, supérieur « Soleil de justice », « Etoile du matin », intermédiaire, « Feu qui éclaire sans causer nul dommage », « Eau porteuse de plénitude vitale », et inférieur, comme « Onguent odorant » ou « Pierre angulaire », toutes figures dont la moins dérangement n'est pas le ver de terre. Chacune d'entre elles contribue à signifier une analogie et à permettre au JE Sujet d'entreprendre une analogie vers l'Autre, vers le TU qui s'est ainsi donné, s'est ainsi rendu accessible à une contemplation par le biais de la connaissance plus ou moins dissemblable. Et s'il n'est pas, autant que nous sachions, de représentation de ver de terre pour signifier l'analogie avec Dieu, on trouve des figures iconiques qui répondent à ces critères, médiation analogique par la figure de l'animal, mieux encore par la figure monstrueuse qu'elle soit hybride, par exemple homme et animal, polymèle (membres multiples), ou symèle, comme la tête à trois visages, bois polychrome de l'an 1500, choisie pour représenter la Trinité : ces trois visages ne peuvent jamais être perçus en même temps et, donnant à percevoir un visage, puis un autre, mais jamais plusieurs à la fois, l'image semble alors s'animer, comme procédant d'une obscure magie. Bel exemple par lequel nous saisissons la

différence entre deux niveaux des moyens utilisés en peinture, la différence entre le médiateur et le procédé. Ici, le principe moteur, le Sujet opérateur de la médiation est la « similitude dissemblable », le procédé la tératographie, le résultat textuel ces *signa dissimilia* que nous voyons.

Ce qui passe par la médiation picturale, ce qui se donne à voir, c'est le visible, mais, idéalement, c'est le passage dans le paraître de quelque chose de l'être, le passage dans le visible de quelque chose de l'invu. Cet invu, en ce qui concerne le cas des figures inspirées de la théologie dionysienne, sera Dieu, la divinité, la Théarchie. Mais aussi bien quand il s'agira de viser le réel extérieur, le cosmos visible, apparemment visible, un autre procédé sera mis en place pour livrer (voire forcer à se livrer) cet Autre du Sujet regardant, et c'est la *perspectiva artificialis*. Celle-ci est bien un procédé au sens de Tynianov, tendant à transformer la nature du Sujet médiateur par rabattement de la dissemblance sur la ressemblance. L'altération du réel au nom d'un dispositif rationnel produit le fameux panneau de Masolino da Panicale destiné à la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure, qui magnifie le procédé par ces nuages ponctuant le ciel de leurs formes lenticulaires. Comment médiatiser le non-médiat ? Le non-médiat n'est pas l'immédiat au sens trivial – qui n'a pas besoin de médiateur pour se donner –, le non-médiat est ce qui, faute de médiateur, ne se donne pas. Chez Leo Battista Alberti, dans son *De pictura*, on trouve un autre exemple, célèbre, qui fait agir le procédé sur l'énonciation, plutôt que sur l'énoncé. Si l'on tend à rendre présent le sens de ce qui est donné à voir, la face encore invue de ce visible immédiat, on guidera l'accès vers ce non-accessible, narrativisant la médiation au sein de l'énoncé, tout en l'articulant sur l'énonciataire. C'est la figure actorielle de l'admoniteur, « figure de contact », « agent de liaison », qui attire l'attention de l'énonciataire du monde réel sur le sens de la peinture, tout au moins sur le lieu du sens, et aide à sa révélation (voyez le soldat, dans la peinture de Pordenone sur la contre-façade de la cathédrale de Cremona, 1522). Le dissemblable, c'est-à-dire le signifié encore invu, sera mis en valeur par la désignation explicite du signifiant visible, par le procédé déictique, déjà présent dans les peintures de Giotto à la fin du treizième siècle, comme le montrent ses personnages commentateurs, qui par ailleurs n'établissent pas, ou établissent autrement, indirectement, le lien avec l'énonciataire. Bien d'autres variantes devront être analysées, étudiées, classées, hiérarchisées. Citons ici la combinaison de Bar-sur-Loup, Albarn au XV^e siècle, sur un panneau de bois de cette époque qui ajoute aux commentaires de l'actant Observateur la glose du poème écrit en dessous (Costantini 2014).

Pour terminer cet aperçu, évoquons un dernier exemple, celui qui précisément a permis à Jean-Luc Marion de théoriser les notions d'invu et d'ectype, et d'élaborer sa conception du rapport, de la croisée, dit-il, du visible et de l'invisible, à savoir les peintures de Jean-François Lacalmontie. Dans ces tracés qui fissurent aléatoirement le fond de telles peintures, qui le traitent comme « une réserve, une accumulation d'invu en instance de visibilité » (Marion 1986, p. 29), il faut voir un véritable combat entre le fond et les ectypes, ceux-ci cherchant à échapper au prévu (par exemple le prévu de leur inscription sur le fond comme figures du monde) pour nous donner à voir, à la *bonne distance*, de l'imprévu – figures de l'invu.

Conclusion

Les théorisations de l'art pictural privilégient tantôt la médiation-de, tantôt la médiation-vers. Pour l'une, la médiation-de, le discours est attentif à ce qui se communique de la source : le créateur « s'exprime », et c'est la dimension de l'éthos qui va primer dans la transmission de l'Autre ; parfois, court-circuitant le JE, le référent lui-même « se donne » ; pour l'autre,

c'est ce qui se communique par le canal à la cible qui mobilise l'intérêt : on dit que le spectateur « s'émeut » (alors l'interprétation rhétorique mobilisera en grec le *pathos*, en latin le *flectere*), ou bien, l'affect s'effaçant devant la raison, le spectateur « s'instruit » (et la dominante deviendra celle du *docere*, ou du *logos*). Dans le jeu qui se joue au sein de cette catallaxie générale, traversée de mille passations entre un JE et un TU, la médiation est toujours la transmission de l'Autre par le médiateur, dans la double altération de ce qui se livre et de ce qui en est le destinataire. La question initiale « de quoi la médiation est-elle médiation ? » devient alors, en ce sens, « qu'est-ce que le médiateur choisi livre de l'autre ? », et se décline en « par quel procédé – au singulier ou au pluriel – livre-t-il l'autre ? », « par quelle stratégie l'amène-t-il à se livrer ? », « à quelle altération du Sujet de quête arrive-t-on ? ». La médiation réussie, toujours au demeurant en dépendance d'une évaluation, d'une axiologie, c'est celle qui grâce à ses dispositifs propres, rend plus compréhensible, plus juste l'apophthegme d'Héraclite l'Obscur, lui-même passant de médiation en médiation, de transmission en transmission, de tradition en tradition (ici-même issu d'une citation de la préface d'Émile Boutroux en 1917 au traité de logique d'Edmond Goulot, parvenu jusqu'à nous par le biais des recueils de fragments qui l'ont tiré des *Réfutations* d'Isidore de Séville, soit une cascade de cinq énonciateurs)

Harmonie invisible supérieure à la visible,

la médiation réussie, c'est quand le support, le canal se montre capable de faire passer, en bon médiateur, quelque chose de l'une dans l'autre.

Références bibliographiques

- BOIA, Lucian (1991), « Avatars de l'être humain différent du XVIII^e siècle à nos jours », in Actes du colloque « L'être-différent et ses images », Premières journées internationales de sémiotique, I.A.V.S. / A.I.S.IM., Blois, 27-28 septembre 1991, *Analele Universitatii Bucuresti. Istorie*, anul XLI, 1992, p. 7-22.
- BRYDONE, Thomas (1773), *Voyage en Sicile et à Malthe*, trad. fr. par Jean-Nicolas Dèmeunier, Amsterdam/Paris, Panckouke/Pissot, 1775.
- COSTANTINI, Michel (1992), « Subject in Structure: A Comeback? », in Sebeok Th. & J. (ed.), *Advances in Visual Semiotics. The Semiotic Web 1992-1993*, Mouton de Gruyter, New York/Berlin, 1994, p. 317-334.
- (2014), « *Folla dansa, mortala grevansa* Albarn c. 1485 », in Joan-Frances Courouau, Frances Pic e Clara Torreilles (éd.) *Amb un fil d'Amistat. Miscellaneus oferts a Felip GARDY per sos collegas, sos discipols e sos amics*, C.E.L.O., Toulouse, p. 355-366.
- KIM, Young hae (1991), « L'Éternel Autre : l'Orient vu par l'Occident », in (Actes du colloque L'être-différent et ses images, I^{ères} journées internationales de sémiotique, I.A.V.S. / A.I.S.IM., Blois, 27-28 septembre 1991), *Analele Universitatii Bucuresti. Istorie*, anul XLI, 1992, p. 51-56.
- MARION, Jean-Luc (1985), « La croisée du visible et de l'invisible », in AA.VV, *Trois essais sur la perspective*, Frac Poitou-Charentes / La Différence, Paris, p. 9-55.
- , 1986 *Jean-François Lacalmontie, "ce que cela donne"*, « L'état des lieux », FRAC Poitou-Charentes / La Différence, Paris.
- MONDZAIN, Marie-José (1996), *Image, icône, économie. Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, « L'ordre philosophique », Paris, Seuil.
- MUND-DOPCHIE, Monique (1991), « Autour des sciapodes et des cynocéphales : la périphérie

dans l'imaginaire antique », in *Actes du colloque « L'être-différent et ses images »*,
Premières journées internationales de sémiotique, I.A.V.S. / A.I.S.I.M., Blois, 27-28
septembre 1991, *Analele Universitatii Bucuresti. Istorie*, anul XLI, 1992, p. 32-40.

SCHAPP, Wilhelm (1953), *Empêtrés dans des histoires, l'être de l'homme et de la chose*, trad.
fr. par Jean Greisch, Paris, Cerf, 1992.

Médiation et remédiation dans le champ art-thérapeutique

Ivan DARRAULT-HARRIS
Université de Limoges - CeReS

1. Présentation

Dans le champ d'investigation sémiotique qui est le nôtre – la psycho- et l'éthosémiotique – et ses applications pratiques – dont la pratique de la psychothérapie –, le terme d'usage devenu banal est bien celui de *remédiation*, au sens de stratégie de traitement des symptômes psychopathologiques pour en obtenir la disparition, tout en en supprimant la cause profonde. Le terme entre d'ailleurs aujourd'hui le plus souvent dans le syntagme « remédiation cognitive », rééducation des fonctions cognitives altérées. On notera toutefois que ce terme est d'usage récent (non répertorié par exemple dans le *Petit Robert*), francisation de l'anglais *remediation* et reconnu par l'Éducation nationale en 2007 avec un sens précis : « Mise en œuvre des moyens permettant de résoudre des difficultés d'apprentissage repérées au cours d'une évaluation. » Citons aussi, pour être complet, la phytoremédiation ou la mycoremédiation, méthodes pour restaurer un sol pollué.

Mais c'est le terme *médiation* qui fera principalement l'objet de notre communication, dans le sens qu'il a pris de médium, de *système sémiotique* mobilisé au sein d'une démarche psychothérapeutique. En effet, le choix précis d'une médiation tient une grande place dans la stratégie psychothérapeutique appartenant à l'Art-thérapie, mouvement né dans la première moitié du XX^e siècle (Prinzhorn, Morgenthaler, Hill), qui offre au patient la réalisation d'une *œuvre* pour travailler, avec l'aide active de l'art-thérapeute, à sa propre guérison.

Une première tâche sémiotique consistera à élaborer une typologie, sur critères formels, des systèmes sémiotiques pressentis dans ce cadre d'intervention psychothérapeutique : langages oral et écrit, dessin, peinture, collage, modelage, fabrication et utilisation de marionnettes, musique, danse, mime, élaboration de masques, théâtre, photo-, vidéographie, etc.

La seconde tâche est celle de la justification du choix de telle ou telle médiation, de sa substance et de sa forme, dans un cadre d'énonciation ou de co-énonciation à définir : le patient crée seul ou partage sa création avec le thérapeute ; ou bien encore il reçoit du thérapeute une création (conte, musique, tableau, etc.) ; le thérapeute peut aussi, dans certains cas extrêmes, créer pour le patient devenu spectateur de cet acte.

La troisième tâche, et non la moindre, incombant à la sémiotique, est d'évaluer les qualités, non pas esthétiques (même si elles peuvent exister), mais transformatrices de l'œuvre ainsi réalisée. Et, dans le cas d'une évaluation négative, la sémiotique peut aider à préconiser des changements précis de médiation : modification de la substance, de la forme, de la situation d'énonciation.

Ces approches complémentaires de la médiation dans le cadre art-thérapeutique éclairent singulièrement des différences hautement significatives, et méconnues, distinguant les systèmes sémiotiques convoqués, et leur adéquation ou inadéquation à telle ou telle économie psychique du patient. Un progrès certain de la connaissance du processus général de création en constitue aussi un profit loin d'être négligeable, sans oublier, à l'évidence, la mise en lumière des conditions nécessaires au changement attendu chez le sujet souffrant.

2. Un peu d'histoire

De manière inattendue, c'est bien le marquis de Sade (1740-1814) qui apparaît comme le pionnier d'une entreprise art-thérapeutique. Enfermé à l'asile d'aliénés de Charenton Saint Maurice (où il mourra), Sade se lie d'amitié avec le directeur, M. de Coulmier, qui croyait en les vertus thérapeutiques de l'art dramatique et fait édifier un théâtre où malades mentaux, acteurs professionnels et Sade lui-même interprètent des pièces écrites par le marquis. Les notables parisiens s'enorgueillissent d'être invités à ces représentations qui défraient la chronique.

On peut aussi citer à bon droit le Docteur Esprit Sylvestre Blanche (1796-1852), psychiatre, qui accueillit Gérard de Nerval (et aussi Gounod) dans sa Maison de santé. Il encouragea Nerval à poursuivre son œuvre et en fit même son assistant. Nerval aurait réussi à obtenir qu'un patient mutique depuis de longues années se soit remis à parler.

Ce survol de l'histoire de l'Art-thérapie ne peut pas ne pas faire mention de Charcot (1825-1893) dont on ne sait pas, généralement, qu'il accorda beaucoup d'importance aux productions plastiques de certains de ses patients, comme l'attestent deux publications pionnières dans ce domaine¹. On se souvient d'autre part que Charcot reçut (1885-1886) dans son service un boursier nommé S. Freud, qui créa la psychanalyse en soutenant l'origine psychique de l'hystérie. L'importance de ses analyses d'œuvres d'art sculpturales, picturales et littéraires nous dispense d'y insister ici.

Le début du XX^e siècle voit l'intérêt pour les productions plastiques des malades mentaux fortement augmenter.

Deux contributions essentielles, quasi contemporaines, sont à noter, celles des psychiatres Walter Morgenthaler (1882-1965) et Hans Prinzhorn (1886-1933).

C'est un jeune praticien, Walter Morgenthaler, qui découvrit dans l'asile de la Waldau un valet de ferme interné pour tentatives de viol, Adolf Wölfli (1864-1930), auteur, durant son long séjour en psychiatrie, de milliers de dessins et de textes d'une beauté proprement fascinante. Et la découverte de cet artiste ne fut pas pour rien dans l'invention par Dubuffet de l'Art brut. Il publie en 1921 *La Folie et l'Art. La vie et l'œuvre d'Adolf Wölfli (Ein Geisteskranker als Künstler : Adolf Wölfli, Berne/Leipzig²)*, étude qui créa une énorme polémique en modifiant considérablement le regard sur l'art des fous.

Hans Prinzhorn publie en 1922 un ouvrage révolutionnaire intitulé *Expressions de la folie (Bildnerei der Geisteskranken, Berlin, Springer Verlag³)*, qui exercera une influence majeure sur des créateurs comme Klee, Ernst et, tout particulièrement, Jean Dubuffet qui, dès 1945, proposera de réunir les créateurs malades mentaux et/ou extérieurs au monde de l'Art dans ce qu'il dénommera Art Brut.

Quasi contemporain de l'acte fondateur de Dubuffet, Adrian Hill (1895-1977), à la fois artiste et art-thérapeute, crée le terme *Art-therapy* en 1942 et publie en 1945 *Art versus Illness*.

¹ Charcot et Richer (1887 et 1889).

² Réédition en français : D^r W. Morgenthaler, *Adolf Wölfli*, trad. et préface par Henri-Pol Bouché, Paris, Publications de l'Art brut, 1964.

³ *Expressions de la folie*, Paris, Gallimard, 1984.



Adrian Hill

Transportons-nous au Brésil pour rendre hommage à une jeune psychiatre talentueuse, Nise da Silveira (1905-1999), qui engage un combat courageux contre la pratique des électrochocs et de la lobotomie dans son hôpital psychiatrique. Elle sollicite le soutien de Jung, qu'elle obtient⁴, et crée un atelier de peinture pour les patients. Cette innovation permettra de révéler des talents remarquables, dont celui, exceptionnel, du peintre Fernando Diniz. La collection des œuvres ainsi créées est conservée, au sein de son hôpital psychiatrique, dans un Musée, celui des Images de l'Inconscient, à Rio de Janeiro.



Nise da Silveira...



en compagnie de C. Jung, vers 1950.

⁴ Visitant en juin 2011 le remarquable Musée des Images de l'Inconscient à Rio de Janeiro, nous avons pu avoir un long entretien avec une collaboratrice de Nise da Silveira qui nous montra la lettre adressée à Jung (dans un excellent français) pour solliciter son soutien, et la réponse positive de Jung, dans un français en revanche très approximatif.

3. L'avènement de la psychiatrie infantile-juvénile et la typologie des médiations

Quittons ces remarquables pionniers de l'art-thérapie, qui ont contribué à exercer une influence considérable sur l'accueil de la maladie mentale, valorisant et préservant les productions artistiques des patients (échappant donc à la destruction ou la dispersion), permettant aussi de relativiser les traitements, ainsi la prescription pharmacologique : l'immense artiste Carlo Zinelli, schizophrène interné à Vérone⁵, ne commença à créer qu'après l'interruption de la prise de médicaments.

À partir des années 1960 se met en place en France un réseau institutionnel dense (CMP, CMPP) accueillant les enfants et les adolescents qui présentent à leurs familles et/ou à l'institution scolaire des difficultés de gravité très variable, allant de simples troubles du développement affectif, cognitif, comportemental, jusqu'aux signes de pathologies lourdes (ainsi les psychoses, l'autisme).

Certes, l'accueil des enfants et des adolescents en psychothérapie avait déjà entraîné des modifications significatives à la fois en ce qui concerne la nature du cadre thérapeutique et les activités nourrissant la relation thérapeute/patient. Ainsi Mélanie Klein, psychanalyste pionnière de la réception en thérapie de jeunes enfants, avait-elle remis en cause la mise en scène classique prévue par la psychanalyse, s'adonnant par exemple avec l'enfant au jeu et acceptant des contacts corporels de réassurance théoriquement proscrits.

Avec l'enfant, l'adolescent, réduire l'échange en thérapie à la parole est impraticable (que faire avec le jeune enfant qui ne parle pas encore et avec l'adolescent mutique ?). Surgissent inévitablement le dessin, les jeux avec le matériel disponible dans la salle de consultation, etc. Bref, les *médiations*, ces systèmes sémiotiques (dont le langage fait évidemment partie) possiblement fort nombreux variant en substance et en forme, mobilisables par le jeune patient et son thérapeute.

Nous suivrons volontiers les propositions de Jean-Pierre Klein pour en établir une première typologie élémentaire⁶.

1. L'œuvre une fois produite se sépare de son créateur, lequel peut s'effacer, voire disparaître. La trace peut en être durable : arts plastiques, photographie, cinéma, vidéo ; écriture.

2. La présence du créateur est indispensable à la création : arts vivants : théâtre, danse, mime, gestualité, et même conte. Le corps en action y est essentiel.

3. Une autre forme de création nécessite la conjonction de l'homme et d'une chose : marionnettes, masques, maquillage (ainsi dans le travail du clown). Il y a alliance, voire fusion qui fait sens.

4. Enfin ces traces impalpables, ces vibrations qui émanent de l'être humain et peuvent être enregistrées, qu'il s'agisse de la voix, ou des sons musicaux obtenus par des instruments.

Cette typologie, on le voit, repose sur l'analyse de la relation, corporelle ou non, du créateur à son œuvre au moment même de la création, sur la mobilisation, nécessaire ou non, d'objets distincts du créateur. On insistera tout particulièrement sur ces formes paradoxales de création où l'on assemble des bribes provenant de créations antérieures (le collage), où l'on interprète des créations (ainsi la pratique du conte).

Mais, à nos yeux, cette typologie est indissociable de la situation d'énonciation où la médiation est proposée au patient et mobilisée par lui.

⁵ L'œuvre de cet artiste a fait l'objet d'une remarquable thèse soutenue à Limoges en 2008, celle de Nanta Novello Paglianti : « Les rapports sémiotiques entre le mot, l'Image et le Corps dans l'Art Brut : l'œuvre de Carlo Zinelli ».

⁶ Klein (2014).

On peut en effet inventorier quatre situations :

A. Le patient est capable de se saisir de la médiation suggérée et de créer. Le thérapeute n'intervient pas dans l'acte de création, sinon comme destinataire-lecteur de l'œuvre.

B. Le patient ne peut s'engager dans l'acte de création qu'en collaboration active avec le thérapeute (ainsi avons-nous eu l'expérience de l'écriture conjointe, avec un adolescent, d'un long roman de plus de 200 pages). On devine le surcroît de difficulté de cette situation avec le souci constant de contribuer sans l'envahissement d'une problématique personnelle à la création du patient.

C. Le patient est destinataire, dans cette nouvelle situation, d'une création d'autrui apportée par le thérapeute, qui dit un conte, montre des reproductions de tableaux, fait écouter un morceau de musique, etc.

D. Dans certains cas extrêmes, ainsi dans le travail avec des patients psychotiques, le thérapeute s'engage seul dans l'acte de création, étroitement ajusté qu'il est aux désirs du patient, désirs ne pouvant aucunement se réaliser.

4. Choisir la médiation

On saisit donc que le choix de la médiation est double, celui de la substance et de la forme (par exemple inventer un conte) et celui de la situation d'énonciation (on peut par exemple imaginer le thérapeute prenant en note un conte sous la dictée du patient).

Mais qui procède à un tel choix, le patient lui-même, le thérapeute ?

On comprendra que confier ce choix au patient ne peut se concevoir dans la mesure même où cette sélection procède d'une analyse rigoureuse et toujours délicate de son économie psychique, analyse qui gagnerait à être pratiquée en équipe.

En effet, l'entreprise psychothérapeutique peut être comparée à une navigation pleine de risques. Il convient donc de ne point appareiller sans cartes, celles des obstacles redoutables mettant en péril le parcours de l'itinéraire menant à la réalisation du changement espéré.

Ces obstacles sont constitués :

- des *symptômes* manifestés par le sujet, lieux de souffrance, de mal-être. S'en approcher serait pour le moins contre-productif, réactivant tensions et douleurs, interdisant tout changement, car ce sont des lieux de « compulsion de répétition » (Freud). Nommons cet obstacle *Charybde* ;
- des *résistances* du sujet, manifestées par ses aisances, ses talents. S'y installer conduirait à mettre en panne la navigation, à provoquer un immobilisme du travail de changement. Ces résistances sont en effet les défenses du sujet contre le changement. *Scylla* est une bonne dénomination pour cet obstacle plus redoutable que Charybde dans la mesure où le patient peut tout à fait se satisfaire d'une immobilisation dans sa zone d'aisances.

Le thérapeute et son patient devront donc naviguer à bonne distance de ces icebergs redoutables, et cela d'autant plus qu'ils sont mobiles, que le travail psychothérapeutique va provoquer leur éventuel déplacement.



Charybde et Scylla (C. Allori, XVI^e siècle).

Revenons un instant à la médiation « collage » pour saisir ce bon exemple des motivations de sa prescription au patient.

Cet acte de création consiste donc à assembler, certes de manière originale, des éléments provenant de créations antérieures. Cette médiation sera proposée avec profit au patient effrayé par l'acte de création (qui possède quelque chose de divin) dont l'audace ressentie le met en danger.

On sait que l'art contemporain mit du temps à intégrer ces bribes extérieures dans l'œuvre d'art picturale. Voici ce qui est considéré comme la première tentative de collage, par Picasso, en 1912, à la suite de recherches communes avec Braque : *Nature morte à la chaise cannée*, où Picasso intègre un morceau de toile cirée au motif de cannage, sans oublier la corde qui sert de cadre.



5. Un cas clinique

Cet enfant de 9 ans, que nous rebaptiserons François-Xavier, est signalé par son enseignante pour deux raisons distinctes constitutives d'un problème à régler d'urgence (les parents d'élèves exigent son exclusion rapide de l'école) :

- manifestation, au sein de la classe, d'un refus persistant de lire et d'écrire, qui ne cède partiellement que par une très forte pression de l'enseignante, dans une relation quasi préceptorale ;
- manifestation, durant la récréation, de comportements qui induisent la réaction des parents d'élèves : tentatives d'exploration des zones génitales des filles, essais d'exhibitionnisme.

Nous sommes donc confronté à deux espaces distincts de manifestation de symptômes dont on ne saisit pas *a priori* la cohérence. Y aurait-il deux François-Xavier ?

On peut à bon droit considérer ces deux séries symptomatiques comme l'éventuelle manifestation du même, nous plaçant un peu dans la position d'un Champollion découvrant sur la pierre de Rosette le même texte en trois langues différentes, ce qui lui permit de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens.

C'est bien le repérage d'une isotopie commune aux deux séries de symptômes qui permet d'en comprendre la cohérence, à savoir l'isotopie scopique (nous devons à Jacques Lacan la notion de *pulsion scopique*).

Françoise Dolto nous avait appris à déceler chez l'enfant inhibé devant l'acte de lecture une appréhension de surprendre les secrets interdits de la sexualité adulte (le verbe lire, dans sa forme *lit*, désigne le lieu des rapports sexuels parentaux).

François-Xavier manifesterait donc cette même appréhension dans son refus obstiné de lire. Et s'interdire l'écriture signifierait, complémentirement, son refus de se montrer à l'autre.

Ce qu'il s'interdit donc dans le lieu de la classe, il se le permet avec excès dans la cour de récréation : ce sont les actes de voyeurisme actif et d'exhibitionnisme. L'ensemble des symptômes est donc bien porté par une isotopie unique, source de cohérence.

Cette analyse aurait pu nous conduire à la recherche des causes de l'apparition de ces symptômes, à un examen anamnésique⁷ approfondi. Ce ne fut pas la voie choisie, car l'urgence de la situation réclamait la mise en place rapide d'un traitement psychothérapeutique, ne serait-ce que pour empêcher l'exclusion de l'école en mettant fin aux comportements si gênants de l'enfant.

Selon les principes énoncés ci-dessus, le choix de la médiation se devait de respecter et les symptômes et les défenses-résistances du sujet.

Côté Charybde, toute médiation mettant en jeu le corps était à proscrire, François-Xavier exhibant, si l'on peut dire, un corps-symptôme victime de sanctions permanentes. Mais il eût été peu souhaitable d'éliminer totalement le corps. Retenons dans la formule finale du choix de la médiation un « zeste » de corps.

Côté Scylla, on découvre dans les séances préliminaires un enfant très talentueux en dessin et en modelage (il dessine un aigle apprivoisé, animal dont on connaît les compétences visuelles !). On devine que l'expression de sa problématique au travers de telles médiations ne produira pas le changement attendu. Il convient donc d'éliminer les médiations plastiques.

⁷ L'anamnèse retrace l'historique de la plainte, de la douleur actuelle du patient ainsi que les résultats des différentes explorations déjà faites et les traitements entrepris.

L'analyse des symptômes nous avait conduit à repérer une isotopie scopique : il faudrait donc, idéalement, que la médiation choisie éliminât cette dimension source de souffrances, qu'il s'agisse de voir ou d'être vu.

L'addition de ces éliminations aboutit au choix suivant : il est proposé à l'enfant, à l'intérieur du castelet (ni vu ni voyant) de manipuler des marionnettes à gaine (la main s'introduit sous les jupes !), le thérapeute constituant le public. Le corps, on le voit, est faiblement mobilisé, et le langage oral, situé en dehors des zones dangereuses, peut être retenu.

L'enfant accepte sans difficulté cette proposition et s'introduit dans le castelet avec trois marionnettes (un clown, une fille, un garçon) car on limite intentionnellement le nombre des marionnettes pour induire des relations, et non une présentation de personnages juxtaposés.

La première séquence narrative inventée mérite qu'on s'y arrête, car elle manifeste une expression de sa problématique déplacée dans l'espace de la fiction, déplacement visé par la stratégie art-thérapeutique.

L'enfant demande le silence, les rideaux s'ouvrent. Les deux enfants apparaissent, crient et pleurent. « Pourquoi pleurez-vous ? », demande le thérapeute. Les enfants répondent (François-Xavier modifie sa voix) qu'ils n'ont pas d'argent pour aller voir le spectacle du clown.

Ils disparaissent.

Le clown apparaît, se lamentant. Le thérapeute en demande la raison. Le clown répond qu'il n'a pas de spectateurs pour son spectacle.

François-Xavier, immédiatement, fait se rencontrer les personnages de sa fiction et le clown donne par avance la recette du spectacle aux enfants pour qu'ils viennent le voir.

Fin de la séquence.

On ne peut que noter que l'isotopie scopique est fondamentale et soutient le récit, tant pour la pulsion de voir que pour celle d'être vu. Cette activité pulsionnelle est distribuée dans les trois personnages : le clown et l'actant duel des enfants. Le récit est tout à fait cohérent et aboutit à une résolution par liquidation des manques des uns et des autres sur le mode de l'échange : on verra et l'on sera vu.

Pour conclure sur ce cas, un choix approprié de la médiation, à bonne distance et des symptômes et des résistances du sujet

- permet la *désyncrétisation* des contenus narratifs compactés dans les symptômes, et leur distribution dans la syntagmatique narrative (les symptômes contiennent donc, de manière condensée, d'abord inintelligible, la solution thérapeutique) ;
- ce débrayage actantiel, temporel et spatial de la fiction agit par réversion sur la symptomatologie du sujet, annulant la compulsion et travaillant efficacement à sa disparition.

De fait, après seulement quelques séances (la psychothérapie aboutit finalement en une douzaine de séances), François-Xavier a abandonné les comportements de voyeurisme et d'exhibitionnisme. Il a accepté de recommencer à lire. En revanche, la reprise de l'écriture a été plus difficile à obtenir. Très vite, donc, le projet de son exclusion de l'école fut abandonné.

Ajoutons que l'entretien terminal avec sa mère a révélé qu'elle lui avait dissimulé l'interruption d'une grossesse par fausse couche, et cela sans la moindre explication. De là ses interrogations anxieuses sur la différence des sexes, et la mise en scène, dans ses fictions en séance, de mères voire de pères prestidigitateurs faisant apparaître et disparaître les enfants *in utero*.

6. Ouverture sur la création comme auto-thérapie

Nous avons évoqué le cas, plus fréquent qu'on ne pense, de malades mentaux ayant produit une œuvre considérable en quantité et en qualité : le célèbre schizophrène brésilien longuement interné à Rio de Janeiro, Arthur Bispo do Rosario (vers 1909-1989), fut même le représentant officiel du Brésil à la Biennale de Lyon en 2011 !



Arthur Bispo do Rosario, revêtu du célèbre manteau élaboré durant vingt années, pour se présenter, à sa mort, à son Créateur.

Mais nombre de créateurs, et non des moindres, ont réussi une authentique auto-thérapie par la réalisation d'une œuvre pourtant *a priori* improbable compte tenu de la gravité des traumatismes subis.

C'est le cas, entre autres, de Louise Bourgeois (1911-2010) traumatisée par la conduite de son père qui séduisit sa nounou anglaise avec la complicité de sa mère, et de Niki de Saint Phalle (1930-2002), victime d'inceste de la part de son père (Niki, violée à 12 ans, ne révélera ce drame qu'à l'âge de soixante-quatre ans).

Si l'œuvre de Louise Bourgeois porte les marques spectaculaires du traumatisme et de sa résolution (les sculptures gigantesques : la mère araignée et les phallus de bronze), les performances réalisées par Niki de Saint Phalle, dès 1961, sont très significatives du processus de résurrection du sujet lié la destruction. Il s'agit des *Tirs* : Niki dispose, accrochés à des pieux, des tableaux fixés sur une planche, composés de morceaux de plâtre, sortes de bas-reliefs, de tiges contenant des œufs et des tomates, des berlingots de shampooing et des flacons d'encre et de couleurs qui vont exploser sous l'impact des balles tirées à la carabine. Le tir se poursuit jusqu'à ce que le résultat soit satisfaisant, lequel peut être la destruction complète de l'œuvre.



Niki n'est pas seule à tirer sur ces compositions (elle est souvent accompagnée d'autres tireurs), ce qui renforce la mise en scène d'une véritable exécution. Les balles crèvent des poches d'où s'échappent des flux de substances colorées, très métaphoriques de véritables blessures corporelles.

Elle indique explicitement que ces performances meurtrières lui sont nécessaires pour revivre, presque ressusciter.

Nous touchons là à un acte d'auto-thérapie qui nous ramène loin en arrière, à l'adolescence (période pour Niki du viol), époque de la vie humaine où domine ce que nous avons appelé le fantasme d'auto-engendrement⁸. La survenue d'un nouveau corps, venu de nulle part, active le fantasme de se placer à l'origine de sa propre existence. Mais il faut pour cela en passer par un risque mortel ou une destruction symbolique de soi-même.

C'est à nos yeux le sens profond des performances des *Tirs*.

L'artiste a donc puisé en elle-même les ressources suffisantes pour créer de toutes pièces sa propre configuration auto-thérapeutique (choix des médiations et de la création artistique de formes à endommager), accomplir les gestes symboliques engendrant une réputation

⁸ Sur la survenue de ce fantasme, on pourra consulter notre chapitre : « La sémiotique du comportement » (Darrault 2002).

internationale, une toute nouvelle identité échappant à son histoire traumatique enfin exorcisée.

C'est bien là la marque des créateurs de première magnitude.

Références bibliographiques

CHARCOT, Jean-Martin et RICHER, Paul (1887) *Les Démoniaques dans l'art*, Paris, Delahaye et Lecrosnier.

— (1889) *Les Diffformes et les Malades dans l'art*, Paris, Lecrosnier et Babé.

DA SILVEIRA, Nise (2005) *Images de l'Inconscient*, trad. par Catherine de Lorgeril et Denise Faure avec l'aide du Centre National du Livre et les Cahiers Jungiens de psychanalyse, Paris, Passage Piétons, la Halle saint Pierre.

DARRAULT-HARRIS, Ivan et KLEIN (1993, rééd. 2010), Jean-Pierre, *Pour une psychiatrie de l'Ellipse. Les Aventures du sujet en création*, préface de J. Fontanille, Postface de P. Ricœur, Paris, PUF, Réédition Limoges, Pulim.

— (2002), « La sémiotique du comportement », in Anne Hénault (éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, « Premier Cycle », p. 389-425.

DE SAINT PHALLE, Niki (1965) *Tirs*, film de l'INA (1mn18s.), disponible sur You Tube.

HILL, Adrian (1945) *Art-therapy versus Illness*, London, G. Allen and Unwin,

KLEIN, Jean-Pierre (2012) *L'Art-thérapie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».

MORGENTHALER, Walter (1921) *Ein Geisteskranker als Künstler : Adolf Wölfli*, Berne/Leipzig, *Adolf Wölfli*, trad. et préface per Henri-Pol Bouché. Paris, Publications de l'Art brut, 1964.

PRINZHORN, Hans (1922) *Bildnerei der Geisteskranken*, Berlin, Springer Verlag, trad. *Expressions de la folie*, Paris, Gallimard, 1984.

Quelles pratiques sémiotiques pour quelles médiations ?

Anne HÉNAULT
Université Paris IV - Sorbonne

Ce congrès nous invite à réfléchir sur « Sens et médiation. *Substances, supports, pratiques : matérialités médiatiques* », et postule implicitement que la sémiotique a les moyens de répondre efficacement aux demandes pressantes qui nous sont adressées par les nouvelles technologies, les dispositifs numériques, les sciences cognitives et donc la nouvelle épistémè qu'a engendrée notre époque résolument multimédia. Une réflexion de type sémiotique sur la notion floue et omniprésente, aujourd'hui, de « médiation » semble s'imposer ; dans la mesure où la sémiotique (et tout particulièrement la sémiotique dite standard) est celle des sciences humaines qui a porté le plus loin l'objectivation du sens par la mise au point de procédures formelles d'analyse à l'heure du numérique et des neurosciences, la demande sociale (industrielle, politique, etc.) est vouée à se tourner vers la recherche sémiotique pour réaliser, par exemple, des analyses des significations assistées par ordinateur, sur de grandes masses textuelles (*big data*).

C'est pourquoi, je n'hésiterai pas à braver quelques réticences de ceux des jeunes chercheurs qui se déclarent rebutés par les lourdeurs procédurales de la sémiotique standard et je n'aurai pas de scrupules à faire fonds, prioritairement, sur cette sémiotique (tout en y incluant la sémiotique des passions) pour, tout d'abord, évoquer quelques-unes de ses applications évidentes au traitement des données, pour réaffirmer ses connivences avec les pratiques de transpositions du sens, imposées par les nouveaux médias et pour souhaiter que l'enseignement de cette sémiotique continue à être sérieusement traité comme la base de tout l'édifice. Puis, dans un deuxième temps, je m'intéresserai à l'ensemble des textes où s'exprime et se dévoile la longue amitié intellectuelle, vécue par Paul Ricœur et A. J. Greimas entre 1966 et 1992, pour offrir aux réflexions de la communauté sémiotique, le corpus d'un cas concret de médiation expérientielle (principalement *cognitive* et *esthétique*), celle qui relie Greimas et Ricœur, pendant près de trente ans ; la nécessité et l'urgence de parler ainsi, dans ce Congrès 2015 de l'Association Française de Sémiotique, s'est imposée, au vu des dégâts qu'une dommageable méconnaissance de médiations cognitives de ce genre, a infligés et continue d'infliger, en Europe et partout dans le monde, à la compréhension et au rayonnement de la sémiotique narrative.

1. La sémiotique narrative standard, comme instrument de médiation pour les transpositions de sens imposées par les nouvelles technologies

1. Une expérience imprévue a montré, à tout un chacun, la capacité médiatrice des écritures symboliques de la sémiotique narrative standard et la nécessité de développer un enseignement surtout pratique de la sémiotique afin de mettre largement cet instrument à la disposition des usagers. Lors d'un récent colloque de musicologie à Chartres, « Les figurations visuelles de la parole, du son musical et du bruit, de l'Antiquité à la Renaissance », organisé par le groupe *Musiconis*, au printemps 2015, les exposés faisaient état des difficultés rencontrées pour indexer numériquement, avec un nombre minimal de signes mais avec une précision optimale, les images du corpus de figurations visuelles (de la parole, du son musical et du bruit à l'époque médiévale), en vue de constituer une base iconographique numérique. Comment représenter de la manière la plus économique, les

détails documentaires et/ou le scénario figurés par chacune de ces images ? La stylisation algébrique qui caractérise notre réécriture symbolique des programmes narratifs (*Dictionnaire*, I, p. 297, article « programme narratif ») offrait une remédiation immédiate ; mais aucun de ceux qui se chargeaient de cette indexation n'ayant la moindre notion de sémiotique, ils butaient sur des problèmes enfantins de représentations syntaxiques.

Tout comme avec *Musiconis* à Chartres, nous observons tous les jours la manière dont le métalangage de *Dico I* et, en particulier, les réécritures algébriques des programmes narratifs, mettent à la disposition des usagers une vraie technicité, économique et performante, non seulement pour le marquage optimal des relations narratives dans les fichiers informatiques mais aussi pour quantité d'autres cas de transpositions raisonnées de données sémantiques ou syntaxiques. Ce fait engage la responsabilité de ceux qui se chargent de l'enseignement de la sémiotique : en même temps que nous arpentons les espaces ouverts par les recherches récentes, il est important de transmettre scrupuleusement toutes les composantes de la sémiotique-standard, dans toute la diversité de leurs objets.

2. Nous ne dirons rien ici du système obligé de transpositions du sens qui caractérise toute l'activité sémiotique, tant en interne qu'en externe.

- Nous savons, parfaitement, qu'en interne, la constitution et la figuration (tableaux et schémas) de la théorie opèrent comme une sorte de filtrage du sens à travers une superposition hiérarchisée de strates du langage. Qu'on relise les articles « Parcours Génératif » ainsi que « Descriptif. 2 » (Greimas et Courtés 1979, p. 91) : à chaque passage d'un niveau à l'autre, l'effet de sens considéré, tout à la fois *se dépouille* d'éléments de sens adventices et superflus et *s'enrichit* de consistance et d'objectivabilité, tout en préservant très exactement la zone de sens dont il est investi. C'est ce qui s'était passé avec la logification des programmes narratifs et du parcours génératif, c'est ce que nous observons avec les premiers résultats du travail sur le somatique et le sensible et c'est de cette manière que la sémiotique se forge peu à peu une grammaticalité en constante expansion.
- En externe, quand il s'agit de transférer un message d'un support à un autre support, d'une substance de l'expression à une autre, la médiation, entendue comme la transposition d'un tout de signification, d'un langage vers un autre, d'une substance de l'expression à une autre est une opération certes très concernée par la matérialité des supports mais, du point de vue de la méthode d'analyse, elle relève encore de la démarche théorico-pratique à vocation scientifique qui nous a fait distinguer (Greimas et Courtés 1979, « métalangage. 5 ») trois niveaux d'intervention qui se consolident l'un l'autre, le descriptif, le méthodologique et l'épistémologique : le descriptif récolte les données sous le guidage et contrôle du niveau méthodologique (homologation et intégration de l'outillage conceptuel) et du niveau épistémologique (construction des modèles, élaboration des procédures). Et réciproquement, la collecte des données renforce et diversifie les niveaux méthodologiques et épistémologiques.

Les exigences cognitives auxquelles le courant européen de sémiotique a formé les membres de son École, pour ces perpétuelles transpositions raisonnées de la signification, sont l'essentiel de ce qui qualifie la sémiotique pour les médiations cognitives qu'appelle un bon usage de l'outillage numérique. Toute proposition théorique nouvelle est contrainte de se soumettre finalement à cette discipline afin de pouvoir être validée. C'est ce que nous observons très concrètement, par exemple, dans les réalisations des chercheurs en sémiotique qui, comme c'est le cas pour Amazon Mechanical Turk, s'occupent, par exemple, du traitement automatique des langues (TAL).

2. La double médiation Ricœur-Greimas

Nous avons exposé, en détail, ailleurs¹ le long parcours par lequel Paul Ricœur en est venu à accorder à la Sémiotique de l'École de Paris son entière adhésion rationnelle. On se reportera à cet article récent pour disposer du corpus qui pourrait permettre de décrire, de manière plus approfondie, ce qui apparaît, à première vue, comme un bel exemple de double médiation expérientielle. Nous devons nous borner ici à résumer un processus qui pourrait se raconter comme une aventure cognitive, un véritable récit canonique. (1) De 1966 à 1980, Ricœur fait souvent référence négativement à l'œuvre d'A. J. Greimas, sans l'avoir jamais vraiment rencontré personnellement. (2) À partir de leurs premières rencontres publiques, la tonalité des propos de Ricœur évolue, jusqu'à prendre la forme finale d'une adhésion épistémologique profonde et irréversible, qui l'engage, de manière définitive, aux côtés de Greimas à partir de 1989-1991.

2.1. De 1966 à 1980, « *Le structuralisme, voilà l'ennemi* »

Face à A. J. Greimas, Paul Ricœur s'est toujours présenté comme celui qui serait capable d'expliquer, d'évaluer, voire d'assigner des limites à l'entreprise cognitive de ce visionnaire qu'était l'auteur de *Sémantique Structurale*.

Comment s'était-il préparé pour cette mission ? D'abord, par une initiation contrastée à la pensée structurale. Alerté par le succès de Claude Lévi-Strauss en général et, en particulier, par l'immédiate considérable diffusion de *La pensée sauvage*, qui venait de paraître, Paul Ricœur avait composé, dès la fin de l'année 1962, à propos du courant structural naissant, un long article, perspicace et enthousiaste, qu'il testa à Rome, dans les Entretiens Castelli. Il soumit ensuite *La pensée sauvage* à une discussion de toute une année, menée en interne par le groupe des philosophes d'*Esprit*, puis il invita Cl. Lévi-Strauss dans les locaux d'*Esprit* pour une discussion avec ce même groupe, discussion qui tourna au pugilat intellectuel. La revue en publia le quasi-verbatim, sous le titre « *La pensée sauvage et le structuralisme* », avec un dossier qui reprenait, sous un autre titre, le texte exposé aux Entretiens Castelli, ainsi que les interventions des divers membres du groupe (novembre 1963). Ricœur cherchait à reconnaître et à cartographier les espaces légitimes d'exercice respectivement de l'Herméneutique (représentée par lui-même) et du structuralisme (représenté par Lévi-Strauss). Prodigieusement agacé, puis irrité, Lévi-Strauss récusait fermement le « marchandage » que lui proposait Ricœur et refusa de borner sa recherche, selon ce qui était vérité pour Ricœur mais préjugés racornis pour lui. Dès cet instant Ricœur en conçut un violent rejet qu'il transféra à toute l'attitude structurale dans les sciences humaines, et particulièrement en histoire, sous la forme d'une détestation que sa vie entière de chercheur ne parvint jamais à démentir. La preuve de ce fait se trouve dans son dernier ouvrage consacré au récit (et particulièrement au récit historique), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*².

La longue vigilance hostile de Ricœur contre les divers avatars de la pensée structurale prit d'abord la forme de quelques articles très négatifs : de 1966 à 1980, Ricœur mène une lutte

¹ Hénault (à paraître).

² « L'histoire comme science se trouve indirectement concernée par la réintégration de la science linguistique dans l'espace théorique ainsi que par le recouvrement dans ce même espace des études du langage littéraire et en particulier poétique. Mais c'est aussi à la prétention de dissoudre l'histoire dans une combinatoire logique ou algébrique, au nom de la corrélation entre processus et système, que la théorie de l'histoire a dû faire face dans le dernier tiers du XX^e siècle, *comme si le structuralisme avait déposé sur le visage de l'histoire un baiser de mort.* » (Ricœur, 2000. Nous soulignons).

constante contre ce qu'il a défini lui-même comme la dangerosité philosophique et morale du structuralisme, incarné à ses yeux par Lévi-Strauss. La sémiotique naissante de Greimas (1966, *Sémantique structurale*) se voit alors englobée dans ces condamnations mais à un degré moindre car, dès la parution de *Sémantique structurale*, Ricœur se plaît à jouer avec le concept d'isotopie dont la simplicité ludique permet de résorber tant d'ambiguïtés.

En toute justice, il faudrait pouvoir prendre le temps de décrire le lieu philosophique et politique d'où Ricœur s'exprimait alors et contextualiser correctement les évaluations totalement négatives et souvent méprisantes que Ricœur a, ensuite, consacrées à la sémiotique narrative au cours de la période 1967-1977, en résistance contre le succès foudroyant que connaissait alors la recherche structurale en général, et cette sémiotique en particulier, tant en Europe qu'aux États-Unis et en Amérique latine. Greimas lui-même désignait cette période comme l'une des plus fécondes de son existence scientifique.

Comme le rappellent, à bon escient, les biographes de Ricœur (dont Olivier Abel et François Dosse), le climat intellectuel était alors dominé par une importante série de « Maîtres à penser » (outre Merleau-Ponty et Sartre, puis Lévi-Strauss, Lacan, Foucault, Althusser, déjà très médiatisés, il y avait Barthes, Greimas, Dumézil et quelques autres, moins « grand public » mais, dès lors, très influents). L'atmosphère était studieuse à Paris et les passions intellectuelles rythmaient la vie de la cité ; cependant, les médias s'étaient approprié le mot « structure », sans aucune précaution cognitive, et ils avaient inventé un très tendance en même temps que très imaginaire « structuralisme » qui tendait à démoder et à décrédibiliser tout autre effort de pensée et tout particulièrement l'Herméneutique, déclarée suspecte de relents théologiques. L'air de Paris était devenu irrespirable pour Ricœur qui commença par s'exiler pour trois ans d'enseignement à Louvain, temple de la Phénoménologie et reposoir des Archives de Husserl – ceci avant d'établir une longue relation d'enseignement avec les États-Unis. C'est ainsi qu'il mena sa croisade contre ce qu'il décrivait comme les aspects dangereusement immoraux du structuralisme, en tentant de fournir des réponses philosophiques à l'impasse que constituait, à ses yeux, ce structuralisme : la sphère du kérygmatique *comprendre* propre à l'Herméneutique ne devait pas être piétinée par le scientifique *expliquer*, si desséchant.

Durant cette période, Ricœur s'exprimait au nom d'un certain magistère herméneutico-éthique comparable, toutes proportions gardées, à celui de son maître Gabriel Marcel, dans l'entre-deux guerres ou, dans un autre registre, à celui de Jean-Paul Sartre, après la 2^e guerre mondiale. En tout cas, la médiation négative que Ricœur crut devoir élaborer contre la narratologie sémiotique, à l'intention des groupes très internationaux à qui s'adressait son enseignement (et, en particulier, au groupe de jeunes américains, très motivés par la *French Theory*, qui se réunissait pour les séminaires de la rue Parmentier), relevait de ce genre de conception de la « Théorie », plus spéculative que techniquement et scientifiquement informée.

De la même manière, au moment de cette grande vogue du structuralisme, Ricœur, connu comme une grande conscience et donc écouté comme un maître fiable par le grand public comme par bon nombre d'intellectuels sincères, se fit un devoir de voler, contre vents et marées, au secours du récit historique dont deux des composantes les plus significatives étaient menacées, selon lui, par la narratologie sémiotique : d'une part, la compréhension du déploiement de l'aventure humaine au fil du temps, dans toute la richesse de sa temporalité ; d'autre part, le « Sujet pensant » lui-même, dont une rumeur persistante assurait qu'il serait homicidé par l'approche structurale du sens³.

³ Ne pas sourire ! Il ne serait pas difficile, encore aujourd'hui, de trouver des traces de cette rumeur, jusque dans les milieux universitaires, à Paris et ailleurs. Les thèmes de cette croisade sont développés par Ricœur dans des

Donc, Ricœur, durant cette période, se défiait de la manière « partiellement déductive, sous couvert d'une pseudo-logique a priori », dont Greimas commençait à construire ses modèles. Greimas était alors explicitement accusé de tricher et de s'adonner à un bricolage intellectuel mal fondé. Le modèle à suivre, selon Ricœur, à cette date, était *Anatomie de la critique* de Northrop Frye qui, avec son approche archétypale, ne serait jamais dans le cas de risquer de méconnaître « La temporalité irréductible du récit⁴ ».

La médiation ici offerte à Greimas par Ricœur commence donc comme l'anti-médiation d'un procureur, condamnant durablement le travail de la sémiotique narrative, laquelle, depuis 1964, avait fait du *récit* un point central de ses études et qui avait ainsi conféré à *l'analyse du récit* une dignité intellectuelle planétaire. L'ennui est que si, en ce qui concerne la sémiotique narrative, Ricœur a, comme nous allons le voir, fini par adopter une position diamétralement opposée à celle de cette période, tellement éprouvante pour lui, le reste du monde ignore bien souvent cette évolution d'une extrême importance et continue à se réclamer du premier Ricœur pour se dispenser des efforts rationnels qu'impliquent tant le traitement en profondeur du récit que la sémiotique, recherche novatrice mais fragile parce que, rappelons-le, cette jeune discipline en est encore à ses commencements. Cet état de choses est très dommageable pour la recherche en sciences humaines qui se voit ainsi privée de bon nombre de ses meilleurs résultats potentiels.

2.2. De 1980 à 1989, « Mon ami, Greimas » (débat public Ricœur / Greimas)

Après plusieurs débats publics qui voient une entente intellectuelle commencer à s'installer entre Greimas et Ricœur, l'herméneute adresse au sémioticien, en 1980, son fameux *La grammaire narrative de Greimas*, une étude analytique et critique très détaillée des structures élémentaires de la signification et de la narratologie, telles qu'elles sont élaborées par *Du Sens*. Même si l'herméneute se montre assez captivé par la clarté et l'opérativité de certains concepts de la sémiotique, il demeure sur ses gardes et n'envisage pas, alors, d'introduire ces concepts dans ses propres problématiques.

En 1984, le point de vue de Ricœur a commencé à changer : *Temps et récit II* (p. 71-91) propose, sous le titre « La sémiotique narrative de Greimas », une nouvelle version très abrégée et entièrement recomposée de ce *La grammaire narrative* de Greimas de 1980. La version 1984 se complète d'une lecture très élogieuse du *Maupassant. Exercices Pratiques*.

L'herméneute constate de considérables progrès dans l'évolution de la théorie sémiotique. Il reconnaît avec une admiration non-dissimulée que *Du Sens* et *Maupassant* ont fortement radicalisé le parti-pris logique qui fait sa spécificité. « *Le coup de génie – on peut bien le dire – est d'avoir cherché ce caractère déjà articulé dans une structure logique aussi simple que possible, à savoir la “structure élémentaire de la signification”* » (p. 77). « Nulle part l'auteur [Greimas] ne se sent plus près de faire de la linguistique une algèbre du langage » (p. 80).

Aux yeux de Ricœur, le *Maupassant* comprend bon nombre d'adjonctions théoriques qui l'humanisent tout en le radicalisant⁵. Toutes ces adjonctions donnent à la narratologie de type

articles tels que « Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique », « La question du sujet : le défi de la sémiologie », ou « La structure, le mot, l'événement », tous republiés ensuite, notamment dans *Le conflit des interprétations*, en 1969. Se reporter à ces textes qui forment la plupart des thèmes qui alimentèrent les controverses anti-structuralistes de l'après mai 68.

⁴ On lira, sous la plume de C. Calame, d'intéressantes observations sur ce point in Calame (2006).

⁵ – Adjonction des structures temporalisantes : inchoativité/terminativité, procès ponctuel/procès continu ou itératif, tensivité entre un sème duratif et un sème ponctuel, etc. Ces structures sont introduites au niveau discursif. – Adjonction du carré comme outil d'indexation des valeurs investies dans le récit. – Adjonction de l'inscription proto-actantielle des destinataires sur le carré où se superposent des termes logiques, des prédicats

sémiotique les moyens de rendre compte d'une quête illusoire et tragique transformée en une éclatante victoire secrète. Elles « distendent le modèle sans le faire éclater ».

Cette présentation très synthétique et très scrupuleuse, réalisée à partir d'une recomposition/reconfiguration drastique du texte livré aux sémioticiens en 1980, croit découvrir dans cette évolution de la théorie de nombreuses concessions aux préoccupations fondamentales de l'herméneutique. Cette constatation s'accompagne d'un changement de tonalité affective tout aussi catégorique : à la dysphorie piétinante de *Grammaire 1980* répond l'euphorie vibrante de *Temps et récit 1984*.

2.3. 1989, le dernier débat public

En mai 1989, Algirdas Julien Greimas et Paul Ricœur acceptent de venir dialoguer, publiquement – dans le cadre de ma direction de programme au Collège International de Philosophie –, sur la manière dont une sémiotique des passions pourrait s'articuler rationnellement avec la sémiotique de l'action élaborée jusqu'ici. Une fois de plus, Ricœur place son interlocution avec la sémiotique sous le signe de la catégorie herméneutique /Expliquer/ vs /Comprendre/ par laquelle l'*expliquer* était réservé à la démarche déductive, rationnelle et donc médiante des sciences de la nature tandis que le *comprendre* était le fait de l'appréhension intuitive, directe et donc immédiate, des sagesse humaines. C'est cette base, jusqu'alors immuable pour Ricœur, qui avait commencé à être ébranlée par la lecture qu'il venait de faire du *Maupassant* de Greimas. Lors de ce débat de mai 1989, après avoir rappelé ses divers textes consacrés à la présentation toujours critique mais de plus en plus positivement critique de la sémiotique, Ricœur loue sans restriction le *Maupassant* :

J'attache beaucoup d'importance au *Maupassant* ; pour moi, c'est un très grand livre ; on peut dire que le texte décrit est respecté à un point tel qu'il n'y a pas un mot, pas une scansion qui ne soient justifiés – et là, je dis que grâce à l'explication, je trouve quelque chose que je n'aurais pas compris à la lecture simple, à la lecture ordinaire, en particulier la fameuse pêche qui est offerte par des morts, ou que le non-mort offre à son ennemi. N'est-ce pas là une pêche miraculeuse ? Il y a ainsi une sorte de mythisation qu'on ne peut faire apparaître qu'avec le carré sémiotique de la véridiction – on dirait qu'il y a une productivité ici de l'explication qui me fait dire que je comprends plus en ayant expliqué plus. (Hénault 1994, p. 200)

Greimas répond, comme à l'accoutumée, exclusivement sur son propre terrain : l'interrationalité du groupe sémiotique, « la recherche conviviale et enfin le problème du sens », puis une évocation très pudique de sa vie qui donne néanmoins un tour personnel, privé, intime et très chaleureux à ce débat. Greimas n'avait jamais cédé à de tels épanchements dans des rencontres publiques. Il abandonne également le discours scientifique très spécialisé et souvent d'une indéchiffrable complexité qui est le sien, au profit d'un langage simplissime, presque primaire, ce qui le conduit à donner de sa vision des processus passionnels profonds, une image extrêmement proche et efficace. Si bien que son propos

axiologiques ainsi que des actants puis des acteurs figuratifs. – Adjonction des compléments discursifs : exploitation de la catégorie faire pragmatique vs faire cognitif lequel se catégorise en faire persuasif vs faire interprétatif. Ainsi les opérations de connaissance sont soumises aux mêmes règles de transformation que les actions. – Introduction de la structure de la véridiction.

semble donner à voir le jaillissement d'une pensée abyssalement profonde et systématique, recueillie à sa source même.

3. Résurgence d'un médiateur substantiel universel et convergences rationnelles

Avec le recul, quel était le sens de ce qui se vivait dans cette étape ultime ? Chez Greimas, un bonheur de se faire entendre, exactement au niveau où il souhaitait être entendu, de s'expliquer sans hâte et sans pression aucune, dans une ambiance amicale et dépouillée de la solennité ordinaire des rencontres scientifiques. Ce débat fécond éclaire ce qu'était la pensée de Greimas sur la tensivité et la phorie dans le contexte de la *Sémiotique des passions*. Ricœur presse Greimas de questions sur cette *Sémiotique des passions*, alors sur le point d'être publiée. Bien loin d'être réticent ou même opposé à l'épistémologie achronique et logique de la sémiotique, comme ce fut si souvent le cas par le passé, ce questionnement de Ricœur affiche, ce jour-là, un accord exact avec l'épistémologie greimassienne, dans son aspect le plus logique, le plus articulé et le plus distinctif. Ricœur somme Greimas de lui dire comment il maintient l'éblouissante simplicité, cohérence et rationalité de sa théorie avec cette incursion sur les territoires instables et labiles du sensible. Puis, insatisfait des réponses, à son goût peu claires et distinctes de Greimas, il n'hésite pas à le morigéner :

Je me demande si de reconnaître le caractère passionné de tout discours peut faire une sémiotique des passions. Pourquoi ne pas continuer dans la même ligne que dans la théorie des actants, pourquoi ne pas faire en quelque sorte une théorie des patients qui procéderait du même désinvestissement des figurations ? Peut être que ce désinvestissement est plus difficile à faire que pour l'agir ; parce que dans l'agir on peut penser un actant sous-jacent à ce qui pourrait être un homme, un dieu un démon, un oiseau, etc. (Hénault 1994, p. 207)

Mais après avoir été ultra-analytique, au sens fort du mot, je veux dire dans l'art des distinctions, vous risquez maintenant d'entrer dans l'indistinction ; alors que les passions sont le lieu d'un certain ordre de distinctions. Par exemple, les passions sont-elles la même chose que les émotions, les sentiments, ou la souffrance, est-ce que c'est tout subir ou tout pâtir ? Je ne suis pas au clair sur l'emploi du mot « passion » ici. (*Ibid.*, p. 209)

Très exactement au lendemain de cette rencontre, Greimas rédige une préface pour la première livraison des *Nouveaux Actes sémiotiques*, qui commence par ces mots :

À quoi sert la sémiotique ? – demandait une fois un esprit non prévenu à un sémioticien –. Mais elle empêche de dire n'importe quoi fut la réponse. En effet, c'est une noble tâche que de servir de garde-fou par ces temps de laxisme, où face à un « Tout est permis » épistémologique par trop fréquent, on est amené à répéter, incessamment, le « Tout se tient » saussurien. Et ceci sous peine de perdre son âme, c'est-à-dire son « identité narrative », pour reprendre une heureuse formule de Paul Ricœur.

Ce texte, d'une page environ, se termine par la signature complète (Algirdas Julien Greimas) suivie de la datation suivante : « Le 24 mai 1989, jour de la Pentecôte ».

Qu'on ne s'y trompe pas ; le point d'entente rationnelle où sont parvenus ces deux amis, dans leur dernier face-à-face, n'est ni fugace ni anodin et les documents postérieurs à ce moment en portent tous le témoignage. En ce qui concerne Greimas, le texte que nous venons de citer est tout à la fois le second et le dernier où il fait expressément référence à Ricœur, dans l'un de ses textes scientifiques. Cette seconde mention de Ricœur, sous la plume de

Greimas, inclut le prénom en entier, un compliment : « heureuse formule » et une assimilation de « l'âme » à « l'identité narrative », selon une attitude qui tient au moins autant de l'herméneutique que de la sémiotique. Cette attitude herméneutique est amplement confirmée par la mention « Jour de Pentecôte » qui, pour le monde chrétien dont Greimas partageait les références, désigne le jour de l'intercompréhension universelle de toutes les langues de la terre, la suspension de la malédiction de Babel, la médiation par excellence. Il s'agit là d'une datation rare sous la plume de l'auteur qu'était Greimas, même si la diversité de ses signatures et de leurs datations comprend de nombreux indices énonciatifs. Nous la lisons comme une marque de joie profonde, expressément signifiée, au lendemain de ce jour de débat où Greimas a pris toute la mesure de la sincérité et de la profondeur de la conversion mentale de Ricœur : celui-ci avait enfin compris qu'il n'y avait aucune antinomie entre l'expliquer et le comprendre dans l'étude des significations humaines et qu'au contraire ces deux démarches étaient complémentaires et devaient s'appliquer conjointement sur le terrain des significations langagières traitées par la sémiotique. Ricœur jugeait désormais nécessaire le passage par l'*expliquer* de la sémiotique si l'on voulait aboutir à un *comprendre* bien fondé. Ce fut sa position jusqu'à la fin, à en juger par son texte de 1993, en hommage à Greimas :

Ma rencontre avec l'œuvre de Greimas ne fut pas à proprement parler conflictuelle, mais remplacée dans un cadre qui l'était en raison des circonstances idéologiques de l'époque. Si mon rapport ne fut pas d'hostilité, c'est parce que, dès cette époque, je tentais de transformer les obstacles en points d'appui, les antagonistes apparents en alliés réels. Le conflit des années 1963-67 tournait alors autour de la question du sujet, lequel croyait-on, était mis à mal par ceux qu'on appelait, en un sens global et englobant, le structuralisme et sous la bannière duquel la polémique plaçait pêle-mêle Lévi-Strauss, Lacan, Barthes, Foucault et enfin Greimas. Le sujet étant censé sauvé par la phénoménologie et l'herméneutique gadamérienne à laquelle je me voyais rattaché, tout structuraliste était, par définition ennemi du sujet. C'est ce conflit, finalement assez stérile, que j'ai essayé sinon d'arbitrer, du moins de déplacer, en mettant provisoirement entre parenthèses le sujet, thème principal du litige. C'est alors que je pouvais remettre en question avec l'appui du Greimas de la *Sémantique structurale* (1966) la présupposition épistémologique à laquelle était généralement suspendu le plaidoyer en faveur du sujet, à savoir l'opposition venue de Dilthey entre *comprendre* (*Verstehen*) et *expliquer* (*Erklären*). Or, l'opposition ne tenait que si l'explication était tenue pour une prérogative des sciences de la nature et la compréhension celle des sciences de l'esprit. Or, la linguistique, depuis Saussure, Hjelmslev, Jakobson, etc. avait ruiné la dichotomie diltheyenne en introduisant l'explication au cœur de la sphère du langage mais sous une forme non plus causale ou génétique, mais structurale. C'était donc au cœur des fameuses sciences de l'esprit qu'il fallait articuler, de façon nouvelle, explication et compréhension. C'est ainsi que je trouvai en Greimas de moins en moins un antagoniste et de plus en plus un allié⁶.

Ce témoignage, écrit dans la douleur de la perte d'un ami si important, est confirmé par divers passages de *Réflexion faite*, l'autobiographie de 2005 où Ricœur revient sur sa relation au récit et à la sémiotique :

Je m'employai à éliminer de ma propre conception du sujet pensant, agissant et sentant, tout ce qui pourrait rendre impossible l'incorporation, à l'opération réflexive, d'une phase d'analyse structurale. Il n'y avait rien de circonstanciel dans cette auto-critique : déjà, dans les essais que j'ai consacrés à Husserl à la suite de la traduction des *Ideen I* – essais rassemblés plus tard

⁶ Ricœur (1993). C'est nous qui soulignons ces deux expressions caractéristiques de l'idée de « médiation cognitive », laquelle nous a entraînés dans ce long récit proposé à la méditation de cet important Congrès de Luxembourg.

sous le titre *À l'école de la phénoménologie* (1986) – je prenais mes distances à l'égard d'une conscience de soi immédiate, transparente à soi, directe, et plaidais pour la nécessité du détour par les signes et les œuvres déployées dans le monde de la culture.

Cela dit, le commentaire le plus significatif que Ricœur ait consacré à Greimas, le vrai brevet de rationalité qu'il lui a décerné, se trouve dans « Contingence et rationalité dans le récit », l'article publié dans le volume d'hommages à Jeanne Delhomme (1990) où, tout en forgeant une nouvelle catégorie oppositive, destinée à relayer la catégorie /expliquer/ vs /comprendre/, désormais partiellement caduque dans l'acception qu'il lui avait donnée jusqu'alors, Ricœur affirme et soutient le degré de rationalité atteint par la sémiotique de Greimas (p. 179-180).

La narratologie est une science relativement récente [...] appliquée aux structures profondes du récit, à savoir les codes qui président aux transformations d'un état de choses initial en un état de choses terminal, en quoi consistent finalement tous les récits. Ma thèse est ici double : d'une part, je tiens l'entreprise narratologique pour parfaitement légitime, en particulier dans les versions structurales qu'en donnent aujourd'hui en France A. J. Greimas et son école ; d'autre part, je tiens que cette entreprise (et celles qui lui sont apparentées) ne se justifie, à titre ultime, qu'à titre de simulation d'une intelligence narrative toujours préalable. La rationalité narratologique est ainsi celle d'un discours du second degré, d'un métalangage, greffé sur la compréhension que, déjà enfants, nous avons de ce qui vaut comme histoire⁷.

Ce court auto-résumé de la relation de Ricœur à la sémiotique loue comme rationalité exemplaire le métalangage sémiotique (p. 177-178), ceci à l'intention des destinataires de ce texte, c'est-à-dire la corporation hyper-rationaliste des philosophes les plus représentatifs de l'école française de philosophie, ici représentée par la Société de Philosophie de Paris. Il est rédigé à la mémoire de Jeanne Delhomme, un professeur de philosophie exceptionnel qui était, également, pour lui, un acteur significatif de son propre *bildungsroman*, une camarade de ses premiers pas dans la vie philosophique. Il l'avait rencontrée aux Vendredis de Gabriel Marcel, juste avant la 2^e guerre mondiale. Ce fait ajoutait à la solennité de cette publication, la profondeur et la valeur d'un bilan dédié à une amie personnelle, à un âge où on ne plaisante plus avec sa propre vérité et où on s'engage, devant ce qui peut être perçu comme sa propre irréversible éternité.

Afin de pouvoir formuler cette thèse, avec toute l'autorité conceptuelle dont il avait besoin, antérieurement à ce que nous venons de citer, ce même texte installe explicitement la catégorie */Intelligence phronétique/* vs */Théorie rationnelle/*, selon une hiérarchie attribuant (discrètement) à la seconde une réelle supériorité épistémique par rapport à la *Phronésis* telle qu'elle est analysée par la légendaire *Prudence* aristotélicienne. Cette nouvelle opposition structurante vient surdéterminer son *expliquer* vs *comprendre*.

J'introduirai la notion d'intelligibilité narrative par la Remarque d'Aristote, dans la *Poétique* que [...] l'art de raconter a la vertu d'enseigner ; le Stagirite entendait par là que le poème narratif a la vertu de révéler un des aspects universels de la condition humaine. À ce titre, il développe une sorte d'intelligence qu'on peut appeler intelligence narrative et qui est beaucoup plus proche de la sagesse pratique et du jugement moral que de la science et, plus généralement de l'usage théorique de la raison. *L'éthique* [...] parle abstraitement du rapport entre les *vertus* et la poursuite du *Bonheur*. C'est la fonction de la poésie, narrative ou dramatique, de proposer à l'imagination et à la méditation des cas de figures qui constituent autant d'expériences de

⁷ Ricœur (1991, p. 179)

pensée qui nous apprennent à joindre les aspects éthiques de la conduite humaine avec bonheur et malheur, fortune et infortune [...] C'est grâce à la familiarité que nous avons contractée avec les modes de mise en intrigue reçus de notre culture que nous apprenons à lier les vertus, ou mieux les excellences, avec le Bonheur ou le malheur. Ces « leçons » de la poésie constituent les universaux dont parlait Aristote ; mais ce sont des universaux d'un degré inférieur à ceux de la logique et de la pensée théorique. Nous devons néanmoins parler d'intelligence mais au sens qu'Aristote donnait à la *phronésis* (que les Latins ont traduit par *prudencia*⁸). En ce sens, je parlerai d'intelligence *phronétique* pour l'opposer à l'intelligence *théorique*. (*Ibid.*, p.178)

On voit comment Ricœur renoue ici avec des considérations esthétiques, pour expliquer que l'art de raconter associe savoir-faire, agrément et prudence, afin de transmettre, plus efficacement, une sagesse du bien-vivre. C'est là le domaine attribué à la *phronesis*. En revanche, dans le paragraphe immédiatement précédent, il venait de distinguer soigneusement « intelligibilité » et « rationalité » et d'attribuer au métalangage de la sémiotique narrative, une réelle rationalité, moins concernée par les humeurs énonciatives.

C'est là le point d'aboutissement de la médiation cognitive, exercée par Greimas à l'égard de Ricœur. Nous avons vu comment ses méprises, à propos de la sémiotique et de Greimas lui-même, se sont dissipées quand il fit, par sa lecture du *Maupassant*, une expérience d'appréhension des significations, non plus seulement intuitive et « directe », au sens où on l'entendait alors, mais assistée (médiée) par le recours à des schématismes inspirés des lois générales de la signification qui commençaient à être reconnues. Ces lois générales *alias* structures *alias* idéalités structurales sont la raison d'être de n'importe quelle démarche scientifique, quel que soit l'objet auquel elle s'applique. Elles sont le noyau des diverses théories qui se partagent le champ du savoir.

Par cette expérience, Ricœur pouvait vérifier aussi que le fait de découvrir des structures ou de s'appuyer sur celles qui sont déjà connues, ne transforme personne en suppôt du trop médiatique « structuralisme ». Et il vérifiait aussi que la plupart des maîtres à penser que la rumeur publique désignait comme structuralistes ne se reconnaissaient pas eux-mêmes dans cette dénomination et n'avaient jamais constitué un groupe de pensée, identifiable comme tel.

Par cette même expérience, enfin, Ricœur rencontrait des sensations mentales qui lui étaient inconnues jusqu'alors. La tonalité émotionnelle qui transparait, à travers ces divers documents, donne à penser qu'un surplus affectif s'était ajouté, pour lui, à cette expérience de productivité de l'explication sémiotique, face à l'écriture de Maupassant. Cette sensation était celle d'une joie mentale d'un type nouveau, éprouvée pour la première fois face à la sémiotique, originelle et captivante, au point que Ricœur en venait à souhaiter continuer à arpenter avec les mêmes instruments cette *terra incognita* du sens en tant que saisi par le langage, et donc du sens tel qu'appréhendé par la sémiotique.

Il ne faut pas méconnaître la force de l'éblouissement rationnel et de la joie que procurèrent à Ricœur ces lectures de *Du Sens* et du *Maupassant*. Nous résisterons, à ce stade, à la tentation de rappeler que de tels *éprouvés* ont une traduction biologique. Point n'est besoin, ici, de s'interroger sur les systèmes activateurs qui, si l'on s'exprime en termes psychologiques et/ou sémiotiques, déclenchent *euphorie* ou *dysphorie*, *désir* ou *aversion* et qui, dans le langage de la physiologie, sont désignés par le terme technique d'*arousal* (déclenchement) de ces éprouvés. Ces systèmes activateurs procurent des monoamines biogènes (dopamine, adrénaline, sérotonine, histamine, etc.) que les biologistes désignent comme « les médiateurs » des fluctuations continues des humeurs incertaines et fuyantes, toile de fond de *l'éprouver*, sur laquelle se détachent les différents états affectifs nommables

⁸ « Prudence » en Français. Cf. Pierre Aubenque (1964).

comme « émotions » ou comme « sentiments ». Les progrès des neuro-sciences et de la biologie du cerveau interpellent la sémiotique, tout autant que les dispositifs numériques. De la chair à la machine, tout le spectre des significations offre ses défis abyssaux à la sémiotique appliquée et à ses réflexions sur les diverses matérialités médiatiques.

Réserveons pour d'autres développements toutes ces interrogations et contentons-nous de ne pas banaliser cette joie de l'intime conviction dont les propos de Ricœur postérieurs à 1985 conservent la trace fidèle. Ces deux hommes n'étaient pas de ceux qui suivent moutonnièrement la loi du plus fort. Nul argument d'autorité n'aurait pu venir à bout de leurs raisonnements. Ricœur n'a cédé qu'à cette expérience vive de la « solution », que connaissent les sciences. Point n'est besoin d'être Descartes fondant, d'un même geste, algèbre et géométrie, ou Leibniz résolvant la quadrature du cercle, pour éprouver la sorte de joie originelle et captivante, associée aux bonnes démonstrations et plus largement à tous les difficiles et vrais progrès dans l'ordre du savoir. Cet affect est probablement le médiateur le plus étonnant des cultures humaines (et probablement, de quelques cultures animales).

Références bibliographiques

- ABEL, Olivier, « Le discord originaire : épopée, tragédie et comédie », *Ricœur*, Paris, L'Herne, n° 81, 2004.
- AUBENQUE, Pierre (1964), *La prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1964.
- BERTRAND, Denis, 2000. *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université
- et FONTANILLE, Jacques (éd., 2006), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF.
- CALAME, Claude (2006), « La mise en discours historiographique entre temps et espace (Benveniste et Ricœur) », in Denis Bertrand et Jacques Fontanille (éd.), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF, p. 345-370.
- DOSSE, François, 1997, *Paul Ricœur, les sens d'une vie*, Paris, La Découverte.
- FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude, 1998, *Tension et signification*, Liège, Mardaga.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* (1966), Paris, Larousse.
- (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.
- (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil.
- (1983), *Du Sens II*, Paris, Seuil.
- (1987), *De l'Imperfection*, Périgueux, P. Fanlac.
- et COURTÈS, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- HÉNAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF.
- (1994), *Le pouvoir comme passion* (avec le débat Greimas/Ricœur 1989), Paris, PUF.
- (éd., 2002), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF.
- (à paraître), « Paul Ricœur, a disciple of A. J. Greimas, a case of paradoxical maïeutic », in *Actes du XIV^e Congrès de l'Association Internationale de Sémiotique*, Sofia, 2013.
- RICŒUR, Paul, « Partout où il y a signe » (1993), Obituaire in « Hommage à A. J. Greimas », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 25, Limoges, Pulim, p. 45-48.
- (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- TIERCELIN, Claudine, « La sémiotique philosophique de Charles Sanders Peirce », in Anne Hénault (éd.), 2002, *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, p. 15-52.

Textes de Ricœur concernant Greimas

- RICŒUR, Paul (1966), « Le problème du double-sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique », *Cahiers internationaux du symbolisme, Le conflit des Interprétations*, Paris, Seuil, (rééd. 1969).
- (1967), « La structure, le mot, l'événement », *Esprit, Le conflit des Interprétations*, Paris, Seuil, (rééd. 1969).
- (1977), *La Narrativité*, Paris, Éditions du CNRS.
- (1980a), *Herméneutique et sémiotique*, document de travail produit en prépublication pour le Centre culturel protestant de la Villa Montsouris.
- (1980b), « La grammaire narrative de Greimas », *Actes sémiotiques. Documents*, 15, Paris-Besançon, Groupe de Recherches sémio-linguistique (GRSL)-CNRS.
- (1984), « La sémiotique narrative de A. J. Greimas », in *Temps et récit II*, Paris, Seuil, pp. 71-91.
- (1985), « Figuration et configuration. À propos du *Maupassant* d'A. J. Greimas », in H. Parret et H.G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique*, Amsterdam, John Benjamins. Réédité dans *Lectures II* et partiellement dans *Temps et Récit II*, Paris, Seuil.
- (1990), « Entre Herméneutique et Sémiotique », *Nouveaux actes sémiotiques (NAS)*, 7, 3-19, Limoges, Pulim.
- (1993), « Partout où il y a signe », obituaire, in « Hommages à A. J. Greimas », *Nouveaux actes sémiotiques (NAS)*, 25, 45-48, Limoges, Pulim.
- Ricœur et Greimas (1989), « Le débat de mai 1989 sur la sémiotique des passions » in A. Hénault, *Le pouvoir comme passion*, Paris, PUF, pp. 195-216.
- Ricœur, Paul, 1991, « Contingence et rationalité dans le récit », in M. Dixsaut (éd.), *Jeanne Delhomme*, Paris, Cerf, « Les cahiers de "La nuit surveillée" », pp. 173-184.
- 1995, *Réflexion faite*, Paris, Esprit.

Médiation et individuation : Marielle Macé et Jean-François Bordron, herméneutique de la lecture et sémiotique intégrée

Thomas VERCRUYSSÉ
Université de Neuchâtel

Cette contribution vise à établir une médiation entre deux courants méthodologiques qui ne dialoguent plus guère et peuvent présenter apparemment un grand éloignement sur le plan scientifique : l'herméneutique littéraire et la sémiotique. À partir de la démarche de deux de ses représentants notables, Marielle Macé et Jean-François Bordron, je voudrais montrer qu'ils partagent une épistémologie qui est plus ou moins implicite, à savoir une philosophie de la vie entée sur les formes linguistiques (celles de la lecture chez M. Macé, celles des diathèses chez Bordron). Il ne saurait être question de présenter leurs démarches comme analogues, simplement indiquer des points de rapprochement que j'espère heuristiques pour renouer un dialogue pour l'instant interrompu entre ces deux courants de pensée. Il s'agira aussi par-là de se demander l'apport possible de la notion de médiation, telle que les deux intellectuels l'utilisent, pour une épistémologie de l'individuation.

L'ouvrage de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, paru en 2011, participe du renouveau de l'herméneutique littéraire voire l'incarne. Son essai convoque différentes références théoriques, dont Simondon, entre autres, afin de livrer une herméneutique de la lecture qui éclaire et explore les médiations opérées par celle-ci. Son esthétique de la réception fait moins porter son enquête sur « l'amont du texte – les intentions de l'auteur –, que sur son aval désormais autonomisé par rapport à son contexte de départ¹ » et sur le jeu de ses effets sur le lecteur. Si on compare son geste théorique à celui de Jauss, on remarque que le chef de file de l'école de Constance et la directrice adjointe du CRAL pratiquent tous les deux une critique littéraire où les relations prédominent sur les entités ; en cela, leur herméneutique est un anti-essentialisme. Toutefois, dans ces relations, M. Macé s'intéresse moins aux rapports auteur-lecteur qu'aux rapports lecteur-monde, et à aux différentes guises de leurs médiations. Elle affirme clairement sa rupture avec le paradigme sémio-narratif de la clôture du texte au profit d'une approche qualifiée d'intégrée, c'est-à-dire qui envisage les médiations se faisant jour entre les textes et la vie². Ce faisant, elle semble reconduire le partage mis en évidence dans *Les limites de l'interprétation* par Umberto Eco entre la ligne « sémiotico-structurale » et la ligne « herméneutique³ ». L'ouvrage d'Eco, datant de 1990, est déjà un peu ancien, et il en va de même pour le regard que M. Macé porte sur la sémiotique, condamnant l'immanentisme textualiste préconisé par Greimas dès 1966 dans *Sémantique structurale*, ouvrage de référence pour l'école sémiotique de Paris.

Cependant, au vu des derniers travaux publiés par cette école, *Sémantique structurale*⁴ revêt moins une valeur de manifeste inquestionné qu'une valeur inaugurale dans la mise en place d'une méthode, depuis remise sur le métier. Si l'école sémiotique de Paris n'a pas unanimement suivi François Rastier dans le tournant herméneutique exposé dans *Sémantique*

¹ Olivier Abel (2015, p. 536-7).

² Marielle Macé (2011, p. 15).

³ Umberto Eco (2010, p. 23).

⁴ Algirdas Julien Greimas (2002).

*interprétative*⁵, l'attention portée depuis quelques années à la notion de « forme de vie », reprise à Wittgenstein et déjà retravaillée par Greimas, atteste de la reconnaissance d'une extériorité, d'une mondanité échappant au pantextualisme et cartographiant à nouveaux frais les territoires de l'immanence, dans une perspective notamment deleuzienne⁶. On peut notamment citer la somme imposante constituée par les trois tomes publiés par la revue *Tópicos del Seminario* dirigée par Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna sur l'immanence, partant du postulat que le sens, construit par l'interprétation, n'est pas immanent au texte⁷.

Dans le cadre de cette intervention, je voudrais brièvement faire dialoguer l'élaboration sémiotique de Jean-François Bordron avec l'effort herméneutique de Marielle Macé. La sémiotique de Bordron, qui fait la part belle au concept de *templum*, sur lequel on reviendra, ne fait pas beaucoup appel à Simondon, contrairement à Macé, mais elle contribue à la réflexion générale, simultanément ancienne et très actuelle, sur l'individuation. Si elle affirme le primat de la grammaire à partir du rôle de ce qu'il appelle les diathèses (empruntées à Tesnière), sa sémiotique présente aussi un aspect qui n'a sans doute pas été suffisamment souligné : elle s'oriente en effet du côté d'une sémiotique de la vie, la vie étant comparée « à un flux d'énergie qui vient se déployer selon les formes de l'organisation biologique, un peu comme l'énergie fournie à une machine vient à être contrainte dans son déploiement mais, en un certain sens aussi, réalisée, selon les formes mécaniques que celle-ci lui offre⁸. » La vie n'est pas assimilée à une forme préalablement et fermement constituée, elle est une force à informer ; elle n'est pas un *donné* déjà formé mais un *offert*, un mouvement d'oblation qui attend que l'on s'empare de lui, qui attend une instance de médiation pour se constituer.

En cela, et à l'instar des conclusions de Simondon qui constituent la base théorique de Macé, la vie n'entre pas dans les cadres du schéma hylémorphique d'Aristote, schéma d'après lequel la matière aspire à une forme définie en amont, constituant finalement son point de départ comme son point d'arrivée. Pour en broser une description, Bordron préfère se référer à la définition que l'« Étranger » donne de l'être dans le *Sophiste* de Platon :

Je dis que ce qui possède une puissance réelle quelle qu'elle soit, soit d'agir sur n'importe quelle autre chose naturelle, soit de pâtir – même dans un degré minime, par l'action de l'agent le plus faible, et même si cela n'arrive qu'une seule fois – tout cela je dis existe réellement. Et, par conséquent, je pose comme définition qui définit les êtres que ceux-ci ne sont autre chose que puissance (*dunamis*⁹).

Cette attente qu'est la vie nécessite de prendre en compte, pour ce qui concerne l'organisation biologique, deux problèmes : le principe d'individuation ainsi que la finalité interne ; l'organisme biologique se prend lui-même comme fin, comme dessein. Pour ce qui concerne les « formes de vie » de nature sémiotique, une causalité intentionnelle semble, de plus, requise. Cette dernière, contrairement à la finalité interne propre aux organismes biologiques, ferait plutôt référence à l'extériorité, à ce que vise l'organisme dans le monde :

Ainsi l'acte transitif qui consiste à se déplacer pour attraper une proie présuppose une certaine sémiotisation de l'expérience. Le fait qu'une activité se trouve être « à propos de quelque chose

⁵ François Rastier (2009).

⁶ Philosophe dont on sait qu'il fut influencé par Simondon, à l'instar de Marielle Macé. Voir par exemple *Mille plateaux* (1980).

⁷ Voir Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna (2014-2015), notamment la présentation du premier volume. (p. 5-17) et l'article d'Alessandro Zinna sur Hjelmslev et Deleuze (p. 19-48).

⁸ Jean-François Bordron (2012, p. 1). <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2654>. Consulté le 15 juin 2015.

⁹ Platon (1993). Cité par Jean-François Bordron (2012, *ibid.*).

d'autre » (*aboutness*), par exemple à propos d'un objet valeur quelconque, indique déjà le passage de cet organisme dans le monde de la sémiosphère¹⁰.

Dans les deux cas, celui de l'organisme biologique, dont le paradigme serait tendanciellement le végétal, comme dans le cas de l'animal carnivore, l'autre, qu'il s'agisse de la lumière (dans le cas de la photosynthèse des plantes vertes), ou de l'antilope (dans le cas de la lionne), l'autre, s'il est reconnu comme apport propre, n'est qu'une *médiation* vers le même, l'extériorité n'est qu'une occasion requise par le *conatus*, par l'organisation biologique qui vise à persévérer dans son être, sans que cet être se définisse comme une substance statique. Si l'autre n'est qu'une médiation vers le même, il a fait bouger les contours de ce même, l'a coloré de ses accents spécifiques.

Bordron distingue ainsi trois niveaux enchâssés : le niveau physique, présupposé par les deux autres, le niveau biologique, « qui pose les problèmes conjoints de l'organisation et de l'individuation¹¹ », puis le niveau sémiotique, qui inclut les précédents, et ouvre sur les problèmes de la personnalité et de la conscience.

Cette tripartition est très suggestive, et je voudrais voir comment elle peut entrer en résonance avec la pensée de l'individuation de Macé. Pour cette intellectuelle, les *formes de langage* proposées à la lecture s'offrent comme des *occasions* de « formes de vie¹² », des occasions pour fournir de l'autre au même, soit au dénominateur commun du soi, dans le jeu spécifique et modulable autorisé par les circonstances de la lecture, la disposition affective du lecteur, etc. Sa conception affilierait sa démarche avec ce que j'appelle la *kairologie*¹³, attitude de pensée faisant primer la texture des contextes, dans ce qu'ils ont de requérant ou de modelant, sur des identités établies.

La lecture est ainsi traitée comme un opérateur d'individuation. De fait, la critique par Simondon du schéma hylémorphique, est présente en arrière-plan. Le schéma hylémorphique, que l'on a mentionné précédemment, rapproche des éléments déjà constitués, une forme et une matière. Il ne tient pas compte du jeu médiateur qui peut s'établir entre l'individu, le style d'une lecture, et le processus d'individuation qui met l'individu en mouvement :

La pratique littéraire combat ici subtilement les prescriptions médiatiques de distinction, qui supposent des identités élémentaires, victorieuses et déjà accomplies : « *be yourself !* »¹⁴. Ce que permet l'observation de la lecture, alors, c'est l'observation des dynamiques d'individuation [...]. L'individu : ce qui se donne sans contours, qui se fait et se défait en permanence, chance et charge modernes. [...] Dans ces *occasions* esthétiques, la manière des pratiques est aussi leur matière : le style d'une lecture, son *comment*, est le contenu de l'expérience qu'elle constitue, son contenu enfin individué¹⁵.

¹⁰ Jean-François Bordron (2012, p. 2).

¹¹ *Ibid.*

¹² Ce mouvement des formes de langage aux formes de vie se retrouve aussi dans l'œuvre d'Henri Meschonnic : c'est la définition qu'il donne du rythme, et c'est en tant que le rythme est ce passeur qu'il est un vecteur d'individuation.

¹³ Nous travaillons actuellement à la mise au jour de cette tradition, dans un ouvrage intitulé : *La kairologie – Pour une poétique de la circonstance* (en cours de rédaction).

¹⁴ On peut supposer qu'ici Macé se fait le relais de la *doxa*, qu'elle condamne explicitement et ne saurait méconnaître les travaux de sociologie, discipline qu'elle convoque volontiers, sur les simulacres et la simulation.

¹⁵ Marielle Macé (2011, pp. 19-20). Cette position épistémologique, défendue par Macé dans la première partie de son ouvrage, donne lieu à des descriptions spécifiques, soit à des portraits de lecteurs dans la suite de son livre.

Un syntagme s'impose comme plan de travail, c'est-à-dire comme l'« architecture de base¹⁶ » de notre être : la « forme-maîtresse » de Montaigne qui n'est pas un archétype ou une essence posée d'avance mais la manière de jouer notre possible dans l'*entre* des choses, entre les médiations culturelles proposées par la lecture et notre manière d'en assumer la charge au sein d'un contexte défini et médié par chaque lecteur. Si le point de départ de Bordron est différent (les diathèses et leur variabilité linguistique), l'individuation selon Macé ne paraît pas étrangère à sa conception, quand il avance que la forme de vie est fondée « sur une orientation initiale », ce qu'il nomme la diathèse, concept emprunté à la syntaxe structurale de Tesnière, « qui est une sorte de préforme, que l'on peut comparer à un “design” contraignant la structure d'ensemble¹⁷. » La préforme qu'est la diathèse correspondrait à ce que Macé qualifie de « forme maîtresse » de notre être¹⁸.

Cette insertion au sein des choses fait l'objet de la part de Macé d'une étude qui parvient à substituer à la *mécanique* émancipatrice traditionnelle de la fiction un modèle plus proche de la *thermodynamique*, appris chez Simondon, qui guette les différentiels d'intensité se faisant jour entre les œuvres et nos formes de vie. Dans cette émulation des mots et des mondes, l'empan des réactions, au sens quasi-chimique, marque par son ampleur :

Dans la réflexion sur la littérature, la multiplicité et, à vrai dire la concurrence de ces modes d'articulation entre les œuvres et les formes de vie est trop souvent négligée ; ce maniérisme subtil des pratiques est écrasé [...] lorsqu'il est recouvert par un éloge global des fictions, ou une croyance au caractère *mécaniquement* émancipateur de toute expérience esthétique, indépendamment des individus qui les traversent¹⁹.

Contre une mécanique systématiquement émancipatrice qui réduirait l'éventail immense des réceptions à un taylorisme éthique où l'on produirait de la liberté en série, Macé entend mettre l'accent sur une lecture qui soit « fabrique littéraire de la sensibilité²⁰ », tenant compte de la médiation du matériau humain sur lequel la lecture s'exerce en tant qu'il recèle des singularités : celles des sédimentations de nos « personnalités perceptives²¹ ». Être attentive à la dimension différenciée du matériau humain, support de la lecture, et ne pas le traiter comme une matière amorphe, passive et homogène qui produirait mécaniquement les mêmes effets, relève d'un positionnement théorique qui n'a rien d'anodin et où l'on retrouve sa prise de distance envers le structuralisme littéraire. En cela, son herméneutique évoque sur certains points la sémio-physique de Jean Petitot, sans que l'on puisse parler d'influence.

Petitot a pris également congé de cette conception aristotélicienne, hylémorphique, qui avait, selon lui, imprégné le structuralisme de l'époque formaliste, « logico-combinatoire²² ». Ce structuralisme, qu'il qualifie d'« idéalisme », renoue avec l'opposition aristotélicienne traditionnelle entre forme et matière :

La matière est un continu magmatique amorphe et passif et seule l'imposition de la forme en tant que principe actif peut lui conférer une structure différenciée – différentielle – et, ce faisant,

¹⁶ Voir John Stewart, Ruth Scheps et Pierre Clément (1997, p. 234).

¹⁷ Jean-François Bordron (2012, p. 5).

¹⁸ Cette analogie a été cautionnée par Jean-François Bordron lui-même qui était présent quand nous avons présenté notre communication.

¹⁹ Marielle Macé (2011, p. 23). Nous soulignons.

²⁰ *Ibid.*, p. 28.

²¹ *Ibid.*

²² Jean Petitot (2004, p. 134).

engendrer le sens. [...] Qu'il s'agisse d'une forme logique ou d'une forme algébrique comme dans le binarisme structuraliste, elle est symbolique et purement relationnelle²³.

Les conséquences, pour l'appréhension du sens, sont exorbitantes : le sens, complètement désincarné, perd tout lien avec le monde naturel et culturel ; ce que l'on pourrait rapprocher de « l'écoumène » défini par Augustin Berque est oblitéré, c'est-à-dire ce « couplage perception-action qui fonde notre rapport écologique et éthologique à ce monde²⁴. » La forme, désolidarisée de tout principe organisateur inhérent à la matière devient, fatalement, logico-combinatoire. Figée en une sorte d'*en soi* symbolique, elle « est découplée de sa genèse²⁵. » La conclusion théorique qu'en tire Petitot est que le « concept structural de forme doit être remplacé par le concept génétique de forme comme auto-organisation émergente²⁶ ».

À l'instar de Petitot, Macé pense l'émergence de la forme (ici la « forme de vie » initiée par la lecture) d'un point de vue épigénétique et non pas préformaté (préformatage qui, en embryologie, se nomme préformationnisme). Elle est sensible à l'articulation de la lecture aux « autres occasions perceptives²⁷ », soit au système de circonstances sensorielles dans laquelle cette pratique s'effectue. Petitot et Macé affirment ainsi la non-autonomie de la couche sémiotique du sens. Celle-ci s'articule à « la structuration morphologique du monde naturel²⁸ » comme au « corps propre, [à] la perception et [à] l'action (la vision, la kinesthésie, la proprioception, le comportement²⁹). » Le sens ne doit pas être désolidarisé de nos conduites quotidiennes, culturelles et perceptives qu'il contribue lui-même à informer : « La lecture devient une question de stylisation cognitive ; elle engage d'abord la capacité intime du lecteur à se conduire dans les signes, en se laissant désorienter par des figurations inédites³⁰ ».

Bordron est assez proche de cette conception, et on va voir que les deux intellectuels ont recours à la notion de *templum* pour penser l'individuation au sens large. Dans une conférence sur Baudelaire, Macé fait reposer la stylistique de l'existence de l'auteur des *Fleurs du Mal* sur ce fameux *templum* : cette figure tracée dans le ciel par l'augure, situant par ce découpage tout ce qui peut devenir signifiant. Chez Baudelaire, comme chez d'autres créateurs, on ne saurait « opposer dynamique de l'image et statique du contour : le bord ouvre l'image à sa propre augmentation³¹. » Le génie devient la capacité à se créer des seuils, à mouler ou plutôt moduler la poésie dans des cadres énergisants comme l'alexandrin ou le sonnet : dans la forme contraignante, « l'idée jaillit plus intense ». Mais cette inchoativité n'est pas seulement poïétique, elle est également autopoïétique, puisque le corps du dandy peut être un cadre pour lui-même. Cette production de limites intensifiantes est également mise au jour par Bordron quand il traite de la diathèse active :

²³ *Ibid.*, p. 134-5.

²⁴ *Ibid.*, p. 135. Voir Augustin Berque (2000), *Écoumène – Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2009.

²⁵ Jean Petitot (2004, *op.cit.*).

²⁶ *Ibid.*, p. 136.

²⁷ Marielle Macé (2011, *op.cit.*).

²⁸ Jean Petitot (2004, *op.cit.*).

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Marielle Macé (2011, p. 29).

³¹ Marielle Macé (2012). « Baudelaire, une stylistique de l'existence », conférence prononcée au Collège de France le 20 mars dans le cadre du séminaire d'Antoine Compagnon « Baudelaire moderne et antimoderne ».

Pour qu'il y ait individuation, il faut constituer un bord, une limite, c'est-à-dire un lieu qui sépare et autorise une identification. Le lieu détermine la situation et fait accéder à une possible individuation. Il y a donc dès le départ une topique qui se construit sur une morphologie³².

Pour que l'individuation aille jusqu'à l'individualisation, il faut l'interaction, la mise en tension entre espace interne et espace externe qu'initie l'intentionnalité. Celle-ci commence avec la perception, sémiotique qui, selon Bordron, n'est ni tout à fait celle du monde perçu en tant que « "réalité objective" », ni tout à fait « les dispositions particulières du corps percevant, subjectif en ce sens, mais [...] l'entre-expression [...] de leurs rapports.

Cette entre-expression est donc le signifiant de la perception, ce qui nous fait dire que notre rapport au monde est essentiellement médiatisé par des signifiants. Le sens de la perception (ou plan du contenu) est alors donné par le rapport entre l'acte de perception (l'énonciation perceptive) et ce qui est visé par elle (son horizon)³³.

Pour conclure, j'aimerais affirmer que cette conception du plan du contenu, défini par le rapport entre perception et horizon, peut, d'une certaine façon, se retrouver dans la lecture, dans le rapport entre le lecteur et sa visée, qu'il s'agisse de l'horizon d'attente générique, traité par Jauss au sein d'une boucle cybernétique incluant l'auteur, ou, dans le cas de Macé, par la forme de vie dont parvient à s'emparer le lecteur, l'horizon d'une conduite, d'une manière d'être et de devenir. La stylisation cognitive ferait alors office de plan de l'expression, dans une dynamique d'individuation illimitée, propre à une sémiotique continuée, dont la lecture serait l'occasion de médiation, de mise en relation. Cette contribution espère, par la prise en compte de la médiation, contribuer à l'épistémologie de l'individuation, domaine qui a connu des bouleversements notables depuis la remise en question de la métaphore informatique du « programme » génétique³⁴. Il est aujourd'hui courant de parler d'interprétation du génotype par le phénotype, en fonction des circonstances, dans un cadre désormais épigénétique. Le phénotype constituerait alors le plan de l'expression, et la lecture, participant de l'individuation, participerait de la médiation entre le génotype et le phénotype.

J'espère ainsi avoir indiqué la continuité entre le renouveau de l'herméneutique littéraire, emblématisé par Marielle Macé, et le renouveau de la sémiotique de Paris, dont Jean-François Bordron est un éminent représentant, continuité dont j'essaie humblement d'être l'instance de médiation...

Références bibliographiques

- ABEL, Olivier (2015), « Regains d'herméneutique », in « Où va l'herméneutique ? », *Critique* n° 817-818, Paris, Minuit.
- ATLAN, Henri (2011), *Le vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.
- BERQUE, Augustin (2009), *Écoumène - Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin [2000].
- BORDRON, Jean-François (2012), « Vie(s) et diathèses », in P. Basso-Fossali et A. Beyaert-Geslin (dir.), *Actes sémiotiques*, « Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des

³² Jean-François Bordron (2012, p. 3).

³³ *Ibid.*, pour les deux citations.

³⁴ Voir Henri Atlan (2011).

- cultures », n° 115, p. 1, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2654>. Consulté le 15 juin 2015.
- ECO, Umberto (2010), *Les limites de l'interprétation*, trad. française de Myriem Bouzaher, Paris, Le livre de poche [1990].
- GREIMAS, Algirdas Julien (2002), *Sémantique structurale*, Paris, PUF, [1966].
- MACÉ, Marielle (2011), *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard.
- (2012) « Baudelaire, une stylistique de l'existence », conférence prononcée au Collège de France le 20 mars dans le cadre du séminaire d'Antoine Compagnon « Baudelaire moderne et antimoderne ».
- PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- PLATON (1993), *Sophiste*, 247 e, trad.fr. de Nestor-Luis Cordero, Paris, Flammarion. Cité par Jean-François Bordron, *op.cit.*
- RASTIER, François (2009), *Sémantique interprétative*, Paris, Puf, [1987].
- RUIZ MORENO, Luisa et ZINNA, Alessandro (2014-2015), « L'immanence en jeu » (vol. 1), « L'immanence absolue et ses contradictoires » (vol. 2), « Les stratégies de l'immanence » (vol.3), *Tópicos del Seminario*, revue de l'Université autonome de Puebla.
- SEWART, John, SCHEPS, Ruth et CLÉMENT, Pierre (1997) « La phylogénèse de l'interprétation », in F. Rastier, Jean-Michel Salanskis, Ruth Scheps (éd.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.

La construction du sens dans le discours du football : essai d'une sémiotique applicable

Anicet BASSILUA
Université de Liège

Le jeu du football semble singulièrement se déployer à travers un modèle d'énonciation particulier dans lequel prennent part simultanément deux types de sujets : sujets individuels (les joueurs) et sujets collectifs (les équipes). La syntaxe discursive générale (Fontanille 1998) en fonction de laquelle ces sujets opèrent présente un univers de sens qui se construit à travers une succession de séquences narratives dont le ballon semble être un des objets majeurs de médiation. Dans la présente étude, nous décrivons un modèle de médiation que nous envisageons à partir des modalités du transfert de l'objet « ballon » (Greimas 1973). Et ce, en appliquant quelques outils de la sémiotique : transformations, relation de contrariété, relation de contradiction, relation de présupposition, etc., (Greimas et Courtés 1993 ; Klinkenberg 1996 ; Hébert 2009) au jeu du football tel que pratiqué sur le terrain. Nous nous intéressons particulièrement aux échanges du ballon entre les joueurs et les équipes. Notre analyse se déroule en trois étapes : nous déterminons (première étape) les séquences du match de football, dont les enchaînements sont réglés par un système de transformations spécifiques (deuxième étape), lequel permet de matérialiser notre modèle de médiation interne (troisième étape). Nous clôturons notre analyse par une synthèse des résultats qui présente la structure globale de ce modèle de médiation.

1. Les séquences

Pour comprendre les transformations qui s'opèrent dans un match de football, il nous faut, au préalable, identifier les séquences qui s'y déroulent. Nous nous limitons ici à structurer le système de valeurs à travers lequel on peut déterminer les différentes séquences d'un match et dans lequel, on va le voir, le ballon joue déjà un rôle important.

En effet, il existe, d'après Song Chi Man (2003, p. 63), au moins deux niveaux de segmentation du match de football : la segmentation réglementaire et la segmentation tactique. Si nous y associons deux variables liées au mouvement du ballon : /ballon en jeu/ et /ballon hors jeu/, nous pouvons déterminer différentes séquences qui se déroulent dans un match de football. Ce tableau peut se présenter de la manière suivante :

Ballon hors jeu/Segmentation réglementaire : segment de sortie d'une ligne de touche, segment de sortie d'une ligne de but, etc.

Ballon hors jeu/Segmentation tactique : segment de changement de joueur, etc.

Ballon en jeu/Segmentation réglementaire : segment de faute, segment d'arrêt de jeu par l'arbitre, etc.

Ballon en jeu/Segmentation tactique : segment de passe d'un joueur à un autre.

À travers ce système, on peut noter que le match de football se présente comme une succession de séquences réalisées en fonction de la réglementation du jeu (sortie du ballon, arrêt de jeu, etc.) et de la tactique adoptée par les sujets collectifs (les équipes), laquelle se réalise autour d'un objectif principal : la victoire ou, selon les circonstances, faire un match nul, présenter une bonne figure, etc.

2. Les transformations

Les transformations sont des processus ou des actions par lesquelles des sujets opérateurs caractérisent ou transforment des objets (Hébert, *op. cit.*). Dans notre cas, elles matérialisent le passage d'une séquence à une autre. Nous allons déterminer quelques types de transformation repérables dans la succession des séquences dans le football, en nous appuyant sur la formule de la séquence narrative impliquant l'échange d'objet entre deux sujets (Greimas, *op. cit.*) que voici :

$$F(S3) = (S1 \cap O \vee S2) \longrightarrow (S1 \vee O \cap S2)^1$$

En tenant compte de deux angles de perception de l'action (angle de S1 et angle de S2) ainsi que des rapports S1-S3 et S2-S3, nous pouvons identifier au moins quatre types de transformation spécifiques qui s'opèrent dans un match de football.

Pour ce faire, nous tenons compte de la configuration suivante du match:



A : équipe 1

A' : équipe 2

a, b, ... k : joueurs de l'équipe A

a', b', ... k' : joueurs de l'équipe A'

a) La renonciation

Elle équivaut au transfert du ballon du joueur *a* au joueur *b* d'une même équipe ou inversement, vu sous l'angle de S1(a) ou (b). Elle pose que l'initiateur de la transformation (S3) est le sujet (S1) qui *renonce* au ballon. Il est donc, en cela, le déclencheur de sa propre transformation. C'est le cas de la passe.



Image 1. Libération du ballon par la passe (Source : google/sport.fr).

¹ Dans cette formule, S1 et S2 représentent, le premier, le sujet conjoint au ballon au départ de l'action et, le second, celui disjoint au ballon au même moment. Les deux sujets inversent leurs états à l'issue de la transformation.

b) La dépossession

C'est le transfert du ballon du joueur a au joueur a' de l'équipe adverse (ou a à b' ; a' à a ; b' à a ; b' à b , etc.), vu sous l'angle de $S1$. Elle pose que l'initiateur de la transformation $S3$ n'est pas $S1$, mais bien un autre sujet, probablement de l'équipe adverse. $S1$ se fait *déposséder* du ballon. C'est le cas d'un joueur de l'équipe opposée qui arrache le ballon des pieds du joueur de l'autre équipe².



Image 2 : Joueur qui arrache le ballon des pieds du joueur de l'équipe adverse (Source : anonyme).

c) L'attribution

Elle équivaut au transfert du ballon du joueur a au joueur b d'une même équipe, mais vu sous l'angle de $S2$. Ce transfert lui apparaît ainsi comme une *attribution*. Elle pose donc que $S3$ n'est pas $S2$. C'est l'exemple de la réception de la passe.



Image 3 : Réception d'une passe (Source : anonyme).

d) L'appropriation

C'est le transfert du ballon du joueur a au joueur a' de l'équipe adverse³, vu sous l'angle de a' qui se présente comme initiateur de la transformation. $S2$ qui est $S3$ s'*approprie* donc le ballon. C'est le cas d'une interception de la passe.

² Cette action est interprétée ici comme une dépossession dans la mesure où nous l'envisageons sous l'angle de a . Cependant, elle peut aussi être interprétée comme une appropriation (voir point d) si on l'envisage sous l'angle de a' .

³ Ou de a à b' ; a' à a ; b' à a ; b' à b , etc., vu sous l'angle de $S2$.



Image 4 : Interception de passe (Source : google/mediamelt.fr).

Ces quatre types de transformation vont nous permettre d'identifier le modèle de médiation interne en œuvre dans le football.

3. Structure de médiation

Les transformations que nous venons de repérer peuvent nous permettre de structurer le modèle de médiation dans le jeu du football, lequel se décline en deux types de relations qu'induit le mouvement du ballon : relations sujets-objet (les opérations) et relations sujets-sujets.

a) Médiation déclinée en relations sujets-objet (les opérations)

Ce type de médiation se réalise au moyen des opérations repérables dans le transfert du ballon. En effet, les quatre types de transformation relevés ci-dessus semblent appartenir à deux catégories d'opérations : perte et gain. Les deux premières transformations (renonciation et dépossession) sont des opérations de perte pour S1, tandis que les deux dernières (attribution et appropriation) sont celles de gain pour S2. Le match de football présente donc une structure dynamique dans laquelle on enregistre ces deux types d'opérations qu'entreprennent les sujets en fonction de leurs relations avec le ballon.

Ainsi, la conjonction et la disjonction des sujets vis-à-vis du ballon apparaissent comme des états initiaux et finaux (ou inversement) des séquences qu'ils mettent en œuvre et dont les *transitions* se réalisent au moyen de quatre transformations : renonciation/dépossession et attribution/appropriation, impliquant deux types de sujet S1 et S2. Schématiquement, ces configurations peuvent se présenter de la manière suivante :

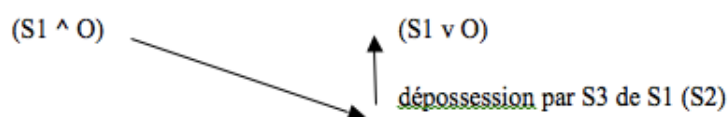
Opérations de perte

Exemple 1 : Séquence de passe



La renonciation permet de passer d'une conjonction de S1 au ballon à sa disjonction : opération réalisée par S1 lui-même.

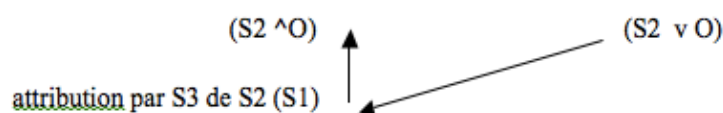
Exemple 2 : Séquence de duel (arrachage du ballon)



La dépossession permet de passer d'une conjonction de S1 au ballon à sa disjonction : opération réalisée par un sujet qui n'est pas S1.

Opérations de gain

Exemple 1 : Séquence de réception de passe



L'attribution permet de passer d'une disjonction de S2 au ballon à sa conjonction : opération réalisée par un sujet qui n'est pas S2.

Exemple 2 : Séquence d'interception de passe



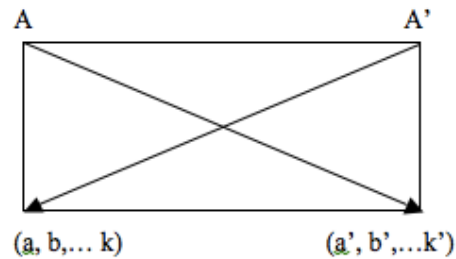
L'appropriation permet de passer d'une disjonction de S2 au ballon à sa conjonction : opération réalisée par S2 lui-même.

b) Médiation déclinée en relation sujets-sujets

L'opposition est la relation de base dans un match de football. Elle suppose qu'une partie de football ne se réalise que s'il y a une équipe A qui s'oppose à l'équipe A'. Se dessine ainsi un schéma qui définit les relations entre les sujets collectifs et à partir duquel ils déterminent l'ensemble de leurs actions.



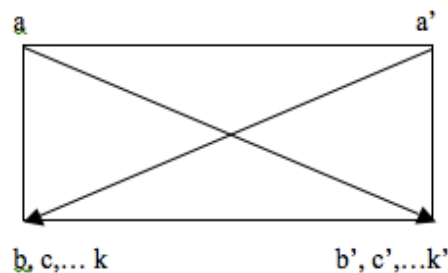
Ce schéma de base projette, à son tour, un autre en faisant correspondre à chaque sujet collectif (A et A') un groupe de sujets individuels avec lesquels ils entretiennent chacun des liens symboliques d'équivalence.



Se forme ainsi un premier palier de structure de signification fondé sur des rapports symboliques entre différents sujets et qui caractérise le fonctionnement du sens dans le jeu du football. On peut y repérer notamment les relations suivantes :

- présupposition : entre les sujets collectifs et les groupes des sujets individuels qu'ils projettent chacun : ainsi entre A et $(a, b, \dots k)$ et A' et $(a', b', \dots k')$;
- contrariété : entre les sujets collectifs A et A' et subcontrariété entre leurs projections $(a, b, \dots k)$ et $(a', b', \dots k')$;
- contradiction : entre A et $(a', b', \dots k')$ et A' et $(a, b, \dots k)$ ainsi $(a', b', \dots k')$ constituent le groupe d'unités qui annule A et $(a, b, \dots k)$ celui qui annule A' .

On peut également enregistrer un second palier de cette structure des relations dans un match de football. Il suffit de sélectionner une paire de termes opposés, par exemple a/a' dans la projection de A/A' et de la constituer comme schéma de base.



On repère les mêmes relations :

- présupposition : entre le sujet individuel a ou a' et les autres sujets individuels de leurs équipes respectives $b, c, \dots k$ avec a et $b', c', \dots k'$ avec a' ;
- contrariété : entre a et a' et subcontrariété entre leurs projections respectives $b, c, \dots k$ et $b', c', \dots k'$.
- contradiction : entre a et $b', c', \dots k'$ et a' et $b, c, \dots k$. Les unités $b', c', \dots k'$ annulent les actions de a et les unités $b, c, \dots k$ annulent celles de a' .

Ce palier incarne tous les mouvements du transfert du ballon entre les joueurs observables sur le terrain. Chaque joueur opère en fait le transfert du ballon en s'appuyant sur ses partenaires, ce qui fait des joueurs opposés des dangers potentiels pour lui. Selon, par exemple, le nombre de joueurs impliqués dans une action, on pourrait relever, à partir de ce palier, le caractère polyadique (Hébert, *op. cit.*) des relations qui se réalisent dans un match de football, étant donné que chaque joueur est relié à 10 sujets potentiels de son équipe et à 11 de

l'équipe adverse. Ces relations sont donc généralement transitives (réunissant un sujet à un ou plusieurs autres sujets) et orientées (allant des sujets-sources aux sujets-cibles).

Conclusion

Nous venons de décrire, au long de notre analyse, deux niveaux de structuration de la médiation interne dans le jeu du football qui se réalisent à partir du transfert du ballon entre les sujets : niveau des relations sujets-objet (les opérations) et niveau des relations sujets-sujets.

En couplant ces deux niveaux, on obtient la structure globale de cette médiation en œuvre dans un match de football, qui présente la correspondance entre les relations des sujets et les opérations qu'ils réalisent :

- la présupposition dénote les opérations de renonciation et d'attribution entre les sujets individuels d'une même équipe ;
- la contradiction dénote les opérations d'appropriation et de dépossession qui leurs sont opposées.

C'est à travers cette structure de médiation que se forment toutes les séquences narratives du jeu.

Références bibliographiques

1. Ouvrages, articles

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.

GREIMAS, Algirdas Julien (1986) (1966), *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse.

— (1973), « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur » in *Langages*, vol. 8, n° 31.

— et COURTÈS, Joseph (1993), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HÉBERT, Louis (2009), « Autotextualité, intertextualité, architextualité, autoreprésentation, autoréflexivité et autres relations apparentées » dans L. Hébert et L. Guillemette (dir.), *Intertextualité, interdiscursivité, et intermédialité*, Québec, Presses de l'Université Laval.

KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université.

SONG Chi-Man (2003), *Rôles et parcours actanciels dans les sports collectifs. Le cas du football. Contribution à une sémiotique des pratiques du football*, Thèse de doctorat, Université de Limoges.

2. Sources électroniques

<http://www.google.com>

<http://www.sport.fr>

<http://www.mediamelt.fr>

<http://www.fifa.com>

<http://signesemio.com>

<Metabolisme>, un outil de diagnostic et de médiation produit par la sémiotique pragmatique théorique et appliquée

Bernard DARRAS
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Institut ACTE (UMR 8218)

1. Introduction

Les sémioticiens sont souvent interrogés sur l'utilité de leurs théories et méthodes et il n'est pas rare qu'on leur reproche de cultiver des théories abstraites et peu accessibles. Aujourd'hui, cet avis est partagé par une partie grandissante des sémioticiens qui reconnaissent que ces tendances nuisent au développement et aux applications de leur discipline alors même qu'ils reconnaissent que la demande d'analyses et de conseils concernant la signification et les processus interprétatifs des sémioses, des discours, des images, des objets, des interfaces, des pratiques et des données, etc., ne cesse de croître. (Darras 2012).

Le dispositif présenté dans cet article est à la fois une modélisation théorique destinée à étudier la construction collective, contextualisée, distribuée et située, mais aussi évolutive et métabolique de la signification d'un artefact, ainsi que la transformation de cette modélisation théorique en outil destiné à faciliter l'étude des significations de cet artefact, d'une part, et d'autre part, à accompagner la construction d'un artefact, notamment dans le contexte du diagnostic et de la direction de projet, et plus généralement du design.

Comme on le verra, les travaux précurseurs de C. S. Peirce ont largement inspiré cette modélisation qui bénéficie aussi de mises à jour empruntées aux théories et études plus récentes d'inspiration pragmatique¹.

2. Théorie des parties prenantes

Toutes les théories de l'organisation collective de la production, notamment la systémique, sont des précurseurs de la théorie des parties prenantes dont la formulation est attribuée à R. Edward Freeman et exposée dans son livre *Strategic Management: A Stakeholder Approach* (1984).

La définition d'une partie prenante est toujours relative. Elle est l'occasion de définir le périmètre spatial, temporel, relationnel, sémiotique et téléologique d'un système ou d'un projet et de déterminer les agents directement ou indirectement concernés, intéressés, ou impliqués. Les applications de la théorie des parties prenantes sont nombreuses et ne sont pas limitées aux domaines du management des ressources humaines. Dans la modélisation présentée ci-après, elle permet d'organiser et de regrouper les protagonistes de la cognition distribuée en cinq pôles, y compris le pôle de l'artefact.

Dans la lignée des modélisations interactives de la communication et des études dérivées de la théorie des parties prenantes individuelle ou collective et du circuit de la culture de Stuart Hall (Du Gay *et al* 2013), cette modélisation préserve les liens entre ceux que l'on appelle les partenaires, les protagonistes ou les parties prenantes qui sont engagés directement ou indirectement dans un même dispositif ou projet et donc dans un circuit d'échange

¹ Des parties de ce texte ont été publiées dans Darras, B. & Findeli, A. (2014) et en anglais Darras, B (2016).

d'énergie, de matière et d'information – notamment de sens et d'actions signifiantes – par le truchement d'un artéfact ou du projet de sa production. Dans cette modélisation, l'artéfact ou le projet sont eux-mêmes considérés comme des parties prenantes du circuit.

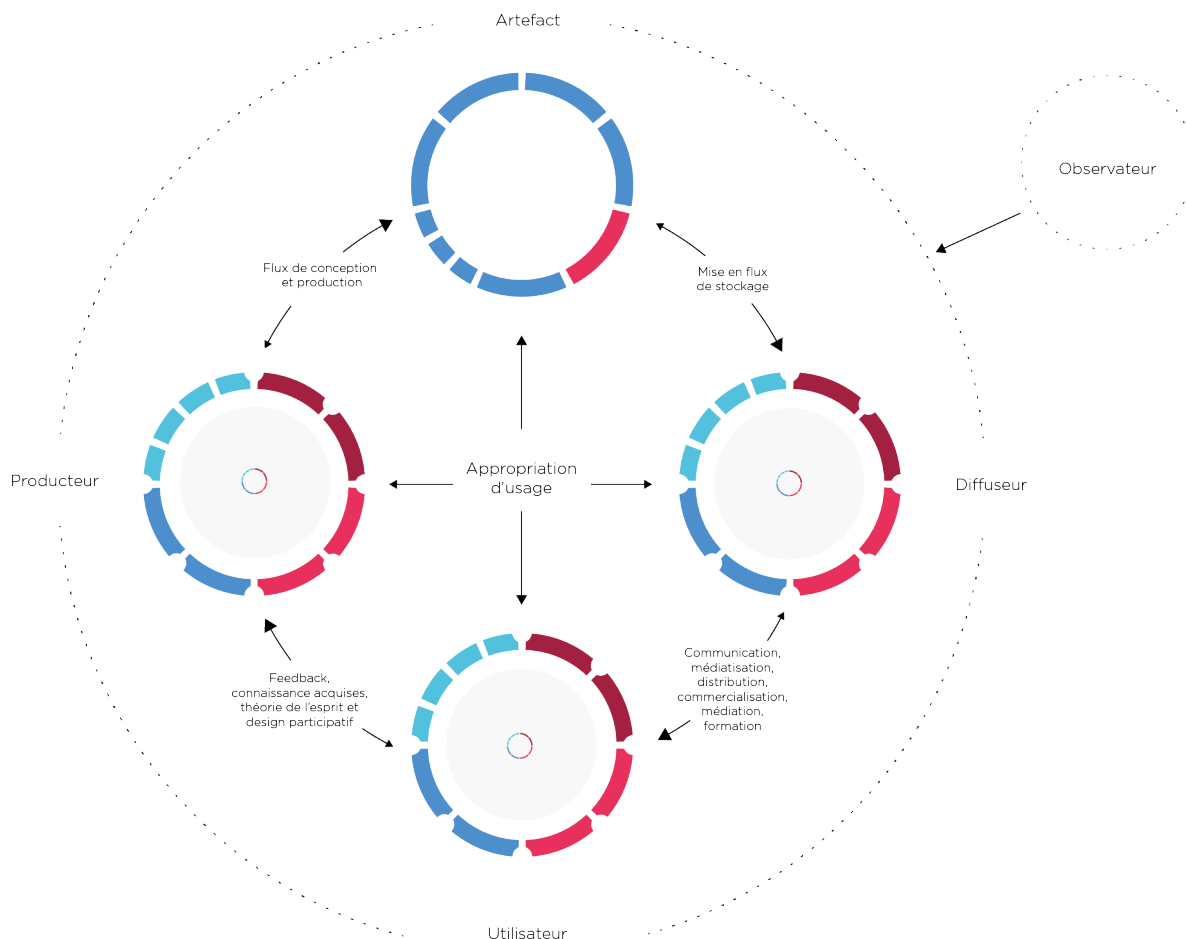


Fig. 1. Modélisation du circuit des parties prenantes (*stakeholders*).

Le circuit des parties prenantes est constitué du pôle de production de l'artéfact (ou de son projet de production), de l'artéfact lui-même (ou du projet de sa production), du pôle de diffusion de l'artéfact et des récepteurs ou utilisateurs de cet artéfact, d'une part, mais aussi des relations directes ou indirectes plus ou moins denses que chaque pôle entretient avec les autres². Chaque pôle est constitué, d'une part, par les protagonistes directement engagés dans la relation déterminée par l'artéfact ou son projet, et d'autre part, par le réseau des relations qu'ils entretiennent avec leurs communautés d'interprétation, de compétence et de performance ou d'action. En périphérie, le cinquième pôle représente le modélisateur, l'analyste, l'auditeur, le chef de projet, le médiateur, etc., du circuit des parties prenantes.

² De fait cette modélisation s'inspire plus du modèle à feed-back de Wiener (1948) que du dispositif linéaire canonique de Shannon et Weaver (1949).

3. Théories de l'action, de la cognition et de la signification située et distribuée

Les travaux des premiers pragmaticiens sur l'expérience sont réputés pour être les précurseurs des recherches sur l'action située et distribuée. Pour la sémiotique pragmatique, le cadre de production des signes et sémioses est toujours une expérience délimitée par ses caractéristiques écologiques, relationnelles, contextuelles et situationnelles.

Conein et Jacopin (1994, p. 476) synthétisent ainsi la dimension *hic et nunc* de l'action telle qu'elle a été revisitée par les interactionnistes de l'École de Chicago: « l'organisation de l'action est entendue comme un système émergeant *in situ* de la dynamique des interactions ».

Comme le souhaitait Peirce, une telle approche écologique dispense de l'hypothèse d'une interface mentale entre le sujet et le monde. « Il existe des "milieux de comportement", dans lesquels sont déposées des "mœurs communes", donc des règles sociales que les gens se donnent et acceptent de suivre parce qu'elles font sens » (Quéré 1999, p. 334 ; cité par Béguin et Clot 2004, p. 42).

La modélisation que nous avons développée s'inspire directement de cette perspective située et distribuée et nous considérons la signification comme un produit émergeant des relations entre les parties prenantes.

On fait en général remonter le concept de cognition socialement distribuée aux études réalisées par Edwin Hutchins et par son équipe dans les années 80. Toutefois, toutes les approches écologiques de la cognition l'avaient préparé en proposant une conception distribuée de la connaissance. De nouveau, Peirce et James ont inauguré un chemin qu'ont suivi aussi bien Uexküll, Gibson que Varela (Darras et Belkhamza 2008). Pour tous, la cognition ne se réduit pas aux représentations mentales d'un seul individu. Elle est le produit historique, situé et changeant des relations de bouclage et de médiations que développent des individus dans leurs communautés humaines mais aussi dans leurs relations avec leurs artefacts, systèmes d'artefacts, espaces, dispositifs, récits, fictions, mythes, etc. qui intègrent, matérialisent et stabilisent les connaissances en constituant leurs milieux³. Les significations sont donc des propriétés émergentes des relations, actions et transactions sémiotiques entretenues par les agents du réseau des parties prenantes.

Dans son ouvrage : *Cognition in the wild* (1995), Hutchins invite à étudier le développement de la cognition dans son habitat naturel, c'est-à-dire non seulement dans son contexte social et culturel mais aussi dans son environnement humain et matériel. Dans un article de 2005 très inspiré des travaux de Fauconnier et Turner (2002), Hutchins étudie plusieurs exemples de dispositifs d'ancrage matériel de la signification. Le cas de la file d'attente est typique de sa conception.

Considérons une ligne de personnes faisant la queue pour acheter des tickets de théâtre. Cette pratique culturelle crée une mémoire spatiale de l'ordre d'arrivée des clients. Les participants utilisent leur propre corps et l'emplacement de leurs corps dans l'espace pour coder des relations d'ordre.

La linéarité est une gestalt de base qui rend perceptivement saillante la configuration de la ligne. Nos systèmes perceptifs disposent d'une tendance naturelle à repérer ces structures de type linéaire. Mais voir une ligne ne suffit pas à en faire une file d'attente. Toutes les lignes ne sont pas des files d'attente. Des soldats au garde à vous forment une ligne, mais pas une queue. Pour voir une ligne comme une file d'attente, il faut projeter une structure conceptuelle sur cette ligne. Ici, la structure conceptuelle est la notion d'ordre séquentiel. Dans ce but, nous allons

³ C'est l'*umwelt* défini par Uexküll.

représenter cette direction comme une trajectoire (Langacker 1987). Conceptuellement, en mélangeant (*blending*) la structure physique de la ligne avec une trajectoire directionnelle imaginée on transforme la ligne en file d'attente⁴. (p. 1509)

Dans la lignée des travaux écologiques de Uexküll (1956-1984), de Law (2004 et 2009, p. 142⁵), de Descola (2005), nous considérons aussi que chaque partie prenante construit sa version du réel mais que ces versions du réel font l'objet de croyances fixées et de prises d'habitudes qui sont des prédispositions à agir réglées (Peirce 1931-1935 et 1982-1996). Habitudes qui font l'objet de transactions (Dewey 1946), qui résultent de codéterminations (Varela 1991) de traductions (Akrich, Callon et Latour 2006), d'habitus (Bourdieu 1972) ainsi que de projections empathiques traitées par la théorie de la théorie de l'esprit (Premack et Woodruff 1978), et qu'il est possible d'élaborer des outils méthodologiques pour observer, décrire, comprendre, prédire et même améliorer ces relations (Law 2004).

Notre conception de ces acteurs ou agents est particulièrement attentive aux flux de relations et de transactions qu'ils déploient et qu'ils nouent dans leurs communautés d'interprétation, de compétence et d'action ainsi qu'entre les parties prenantes du circuit, ceci qu'ils soient humains ou non humains.

Les artefacts, que nous avons placés au sommet de cette modélisation, sont donc conçus comme des entités artificielles dynamiques en réseau dont le sens dépend de leur position dans les systèmes et réseaux d'artefacts, d'une part, et, d'autre part, dans des réseaux d'acteurs humains eux-mêmes en réseau, y compris avec les systèmes d'artefacts.

Sémiotiquement, un artefact est un dispositif potentiellement porteur de significations qui concentre des « habitudes matérialisées ». Nous reviendrons plus loin sur la définition sémiotique de l'habitude.

L'artefact assume le plus souvent les missions de délégué de fonctions⁶ humaines et parfois non humaines avec d'autres artefacts ou d'autres êtres vivants.

Il est doté d'interfaces plus ou moins complexes pouvant offrir (*afford*), faciliter et entretenir des relations d'action (faire faire) avec des utilisateurs de significations de son milieu humain et non humain⁷.

Les différents acteurs de chaque pôle qui sont en relation d'action et d'interprétation constituent des communautés humaines (entreprises, agence, famille, réseaux sociaux, etc.) articulées avec de nombreux artefacts délégués, compagnons, prothèses, etc., organisés en systèmes d'artefacts.

Le diagramme de la figure 1 synthétise notre conception de ce circuit de réseaux.

Les relations entre les pôles

Tous les pôles de notre modélisation sont en relation de trans-action plus ou moins dense et ils échangent des flux de matière, d'énergie, d'information (selon le référentiel systémique M-E-I), et donc de signification en interne et en externe, à différents moments, dans différents espaces et à différents niveaux (selon le référentiel systémique Temps, Espace, Forme : T-E-

⁴ Traduits par nos soins.

⁵ « It is better to talk of “material semiotics” rather than “actor network theory.” »

⁶ Mais aussi de fiction, voir à ce sujet Musso, (2014) mais aussi les études sémiotiques des agences et des actants.

⁷ Nous reprenons ici volontairement la terminologie utilisée par le bio sémioticien Jakob Von Uexküll (1984) que nous croisons avec les théories de la sémiotique pragmatique de Peirce et la sémiotique matérielle de John Law (2009).

F) (Le Moigne 1994). Les échanges ne sont pas en permanence activés, certains événements enclenchent toute la boucle alors que d'autres n'enclenchent que certaines de ses parties.

Le pôle de production conçoit et produit des artefacts qui sont dans un premier temps rassemblés, stockés puis mis en flux par les opérateurs du pôle de diffusion qui se chargent de leur communication, médiatisation, distribution, commercialisation, médiation, vers les utilisateurs potentiels. Ces derniers captent à leur tour ces artefacts et ils les utilisent.

Dans le cas des images et des interfaces numériques, le diffuseur reste actif, c'est aussi le cas pour les objets services tels que les objets publics ou loués. En revanche, lorsque l'objet devient un bien personnel le distributeur n'est en général plus activé.

En général, dans les modélisations et diagrammes linéaires, l'utilisateur final d'un artefact est coupé du pôle de production dont il est séparé par les diffuseurs puis par les usages de l'artefact considéré comme « autonome ». Pourtant, outre divers dispositifs de *feed-back* potentiels : la garantie du fabricant, le service après vente, la *hot line*, etc., de nombreux liens subsistent. Le mode d'emploi en est un au même titre que la marque, l'identité, l'identification à la marque, le style, le système des objets, etc.

Que ce soit lors des premières utilisations ou lors de problèmes de fonctionnement, l'utilisateur final convoque des savoirs accumulés lors de ses expériences antérieures (*previous understanding*) avec des artefacts de la même famille ou des artefacts reliés.

Parfois, il s'interroge plus ou moins explicitement sur les intentions de communication de la communauté de production, de l'ingénieur et du designer. Il projette alors ce que la psychologie cognitive appelle une « Théorie de l'esprit ». Quand la relation est positive on assiste alors à une sorte de « fusion des horizons » entre les savoirs déposés et matérialisés dans l'artefact par le producteur et les compétences du récepteur et utilisateur.

Un des grands challenges du design est précisément de veiller à la qualité du traitement des données par les interfaces de l'artefact pour que l'utilisateur final puisse les comprendre facilement et sans ambiguïté afin de s'en servir avec succès.

Depuis l'émergence de la quatrième génération de R & D, la relation entre le pôle de production et l'utilisateur final ne se limite pas aux seuls tests et autres feedbacks avec les clients, elle est intensifiée en engageant des représentants de l'utilisateur final dès les premières phases du processus de conception puis tout au long des phases suivantes (Darras 2014). C'est le domaine privilégié du design participatif et du codesign.

4. Le métabolisme

Que se passe-t-il à l'intérieur des pôles en terme de conservation des croyances-habitudes (*beliefs-habits*) et de leurs changements ?

Pour répondre à cette question, nous nous sommes inspirés des travaux de Charles S. Peirce (1931-1935 et 1982-1996) sur le métabolisme de la pensée. Peirce qui était entre autres diplômé de chimie a emprunté le terme de métabolisme au grec ancien μεταβολή, métabole : qui signifie « changement », « transformation », pour nommer les différentes opérations de changement qui ne cessent d'animer l'action pensante et signifiante.

En chimie le terme « métabolisme » recouvre l'ensemble des changements de nature moléculaire à l'intérieur d'un corps (chimique). La notion avait été étendue au niveau physiologique pour parler des transformations dans un organisme, Peirce l'a étendue à la sémiotique pour traiter des changements dans le fonctionnement des systèmes de signes⁸.

⁸ Étymologiquement, Métabole (en anglais *metaboly*) est un terme qui vient du grec *metabolé* qui signifie « déplacement », puis du latin *metabola, metabole*, qui signifie « changement » et « échange ».

Selon Peirce : « Pragmaticism makes thinking to consist in the living inferential metaboly of symbols whose purport lies in conditional general resolution to act. » (Peirce 5.402). Cette résolution générale et conditionnelle à agir est ce que Peirce appelle l'Habitude et plus précisément l'Habitude d'action qui est une prédisposition à agir.

Comme nous le verrons plus tard, nous prétendons que la signification ne se limite pas seulement à la représentation ou à la phase de résolution générale et conditionnelle à agir qui relève de la phase de délibération générale mais aussi directement de l'action et particulièrement de l'action habituelle. Peirce a d'ailleurs considéré que l'action se généralise dans l'habitude d'action en acte, c'est-à-dire lors d'une relation signifiante produite à l'occasion d'une expérience d'un utilisateur de signification dans un milieu. C'est-à-dire dans la complexité des relations, altérations, réactions, interactions, codéterminations, aléas, etc., qui contribuent à la vie d'un milieu dans un environnement de milieux.

4.1. L'habitude

L'habitude est un phénomène qui a toujours intrigué les humains et notamment les chercheurs. Comme le rappelle Terrance MacMullan (2013) :

While habit has an ancient philosophical lineage stretching back at least as far as the work of Aristotle, it only achieved the apex of its philosophical impact in the nineteenth century within North American pragmatism.

Pour Peirce l'habitude est un principe général qui débute dès l'organisation de la matière :

At any rate, it is clear that nothing but a principle of habit, itself due to the growth by habit of an infinitesimal chance tendency toward habit-taking, is the only bridge that can span the chasm between the chance-medley of chaos and the cosmos of order and law. (Peirce : CP 6.262)

Une partie de sa cosmologie est présentée dans le huitième volume des *Collected Papers* dont nous citons un extrait du paragraphe 317 :

The tendency to form habits or tendency to generalize, is something which grows by its own action, by the habit of taking habits itself growing. Its first germs arose from pure chance. There were slight tendencies to obey rules that had been followed, and these tendencies were rules which were more and more obeyed by their own action. There were also slight tendencies to do otherwise than previously, and these destroyed themselves.

La capacité fondamentale à prendre des habitudes « *habit taking* » est aisément observable dans le vivant et notamment chez les humains. C'est ce que notent aussi bien William James que plus tard John Dewey que cite MacMullan :

Habit plays its greatest role in the works of John Dewey, who sees habit as the proper seat of not just moral philosophy (in much the same way as Aristotle) but also as the conduit linking past memories to present experiences to anticipated events, and also as the necessary point of contact between the individual and her society and culture.

Si pour Peirce, la tendance à prendre des habitudes (*habits taking*) préside à l'émergence de toutes les règles, elle en est aussi la finalité sémiotique et pratique, puisque l'habitude et l'habitude d'action sont la destination du métabolisme de la pensée (Short 2004).

La théorie sémiotique de Peirce est en grande partie une théorie des habitudes et de leur métabolisme, une théorie de la tendance à généraliser qui prédispose à agir et en conséquence une théorie de l'action. Quand elle est réduite à une théorie de l'interprétation⁹, elle est privée de ses dimensions cosmologique et d'étude du changement.

Revenons aux différents pôles qui constituent notre modélisation. Nous ne nous sommes pas contentés de représenter les relations et transactions internes de façon statique, nous les avons dotées d'une sorte de curseur dynamique qui représente l'état du métabolisme sémiotique interne de chacun des agents en réseau et, par extension, de toute la communauté interprétative et d'usage de cet agent.

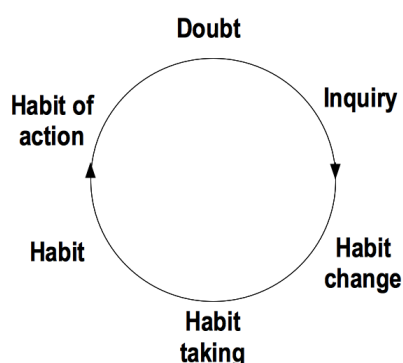


Fig. 2. Diagramme du métabolisme de la pensée à partir des concepts de C. S. Peirce.

Habit taking, belief-habit, habit change, habit of action, inquiry and doubt sont des concepts de Peirce que nous avons organisés en un diagramme circulaire et dynamique pour représenter les différentes phases du métabolisme de la pensée.

Une nouvelle habitude se transforme en croyance-habitude, qui devient une habitude d'action, jusqu'au moment où elle est perturbée, ce qui provoque une phase de doute qui engendre une phase de recherche de solution dont le résultat conduit à un changement d'habitude, puis à l'adoption de cette habitude, etc., à l'infini. Si les phases sont répétitives, la pensée qui passe par elles est évolutive, régulière et à ambition améliorative. On retrouve ici le projet d'agapisme de Peirce sur lequel nous allons nous attarder quelques instants.

Dans la tradition philosophique Occidentale, on fait généralement remonter la confrontation entre la philosophie du changement (*metabole*) et la philosophie du stable à Héraclite d'Éphèse¹⁰ et Parménide. Vingt-quatre siècles plus tard C. S. Peirce inscrit sa conception du métabolisme de la matière et de la pensée dans la double disposition de notre univers à la prise d'habitude (*habit taking*) et au changement d'habitude (*habit change*).

Chimiste de formation, il connaissait bien les lois de la thermodynamique et de la croissance entropique qui sont établies à son époque, mais il persévère dans sa conception negentropique et agapique, qu'il résume à sa façon triadique :

Three modes of evolution have thus been brought before us: evolution by fortuitous variation, evolution by mechanical necessity, and evolution by creative love. We may term them tychastic

⁹ Bien que les habitudes soient aussi des interprétants.

¹⁰ « Héraclite était dans le vrai : nous ne sommes pas des choses, mais des flammes¹⁰. Ou encore, disons plus prosaïquement que, comme toute cellule, nous sommes des processus métaboliques, des réseaux de processus chimiques, de voies chimiques fortement activées (par accouplement énergétique). » Popper, (1991, 68)

evolution, or tychasm, anancastic evolution, or anancasm, and agapastic evolution, or agapasm. » (Peirce : CP 6.302)

Il ne pouvait anticiper les découvertes d'Ilya Prigogine (1968¹¹), un autre chimiste, qui montra que l'ordre n'est qu'un accélérateur de la propension de l'univers au désordre et donc de la croissance entropique. Il ne faut donc pas lire le circuit de la figure 2 comme un éternel et régulier recommencement du même mais comme la spirale de la figure 3 dont les anciennes habitudes ont tendance à s'estomper puis à s'effacer, alors que les habitudes à venir peuvent faire l'objet de prévision, d'abduction. La pensée est dynamique. Elle se transforme, mute, se stabilise provisoirement en habitude et évolue à l'infini en repassant par les mêmes phases de la spirale du métabolisme de la pensée-signé-action.

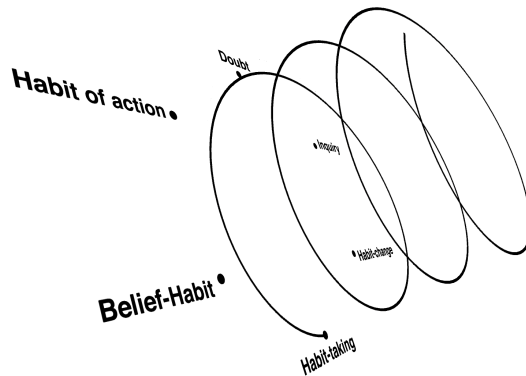


Fig. 3. Diagramme de la spirale du métabolisme de la pensée (Darras 2015).

Comme le montre la figure 4, nous avons augmenté le diagramme initial en y ajoutant des étapes complémentaires : le processus d'inférence qui est à l'origine du signe ; la délibération qui précède l'action ; la résolution à agir ; l'action elle-même et l'expérience qu'elle constitue ; la crise du sens qui succède au doute et qui encombre la délibération et inhibe l'action ; l'apprentissage quand la recherche (*inquiry*) a enfin produit une nouvelle solution qu'il reste à intégrer dans le monde plus ou moins cohérent et solidaire des croyances-habitudes. Cette représentation des états du métabolisme de la pensée et de l'action correspond au circuit du métabolisme sémiotique et pragmatique des parties prenantes mais aussi au métabolisme de leur communauté d'interprétation, de compétence et d'action.

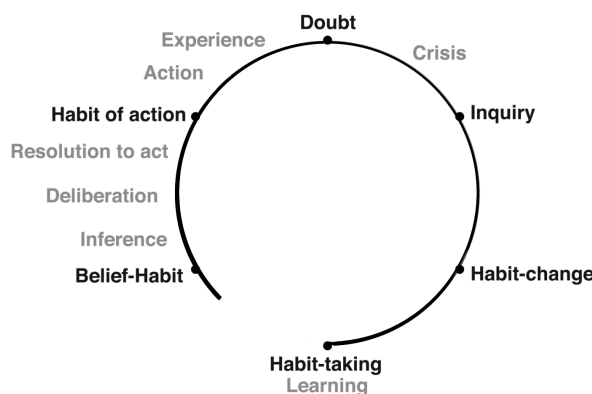


Fig. 4. Le diagramme augmenté.

¹¹ Le prix Nobel de chimie a été décerné à Ilya Prigogine en 1977 pour ses contributions à la thermodynamique hors équilibre et sa théorie des structures dissipatives.

Par rapport à son milieu, à son réseau ou à sa relation au dispositif, un agent ou partie prenante peut donc être en phase sémiotique de routine et d'habitude, c'est-à-dire dans la phase pragmatique où la signification s'accomplit dans une prédisposition à agir ou dans un signe en action *habit of action*.

L'agent peut aussi être en phase d'échec de son habitude d'action et en perte de sens, c'est la phase du doute (*doubt*). Le mouvement entre habitude et changement d'habitude n'est pas une simple oscillation mais une suite chronologique plus ou moins rapide de changements.

4.2. Le cycle du changement

Lors de nos recherches nous avons augmenté le cycle du métabolisme sémiotique de Peirce (fig. 5) et nous l'avons exploité de façon générale (Darras et Belkhamssa 2009, Belkhamssa et Darras 2009, Darras, 2011, Darras 2013, Darras 2014).

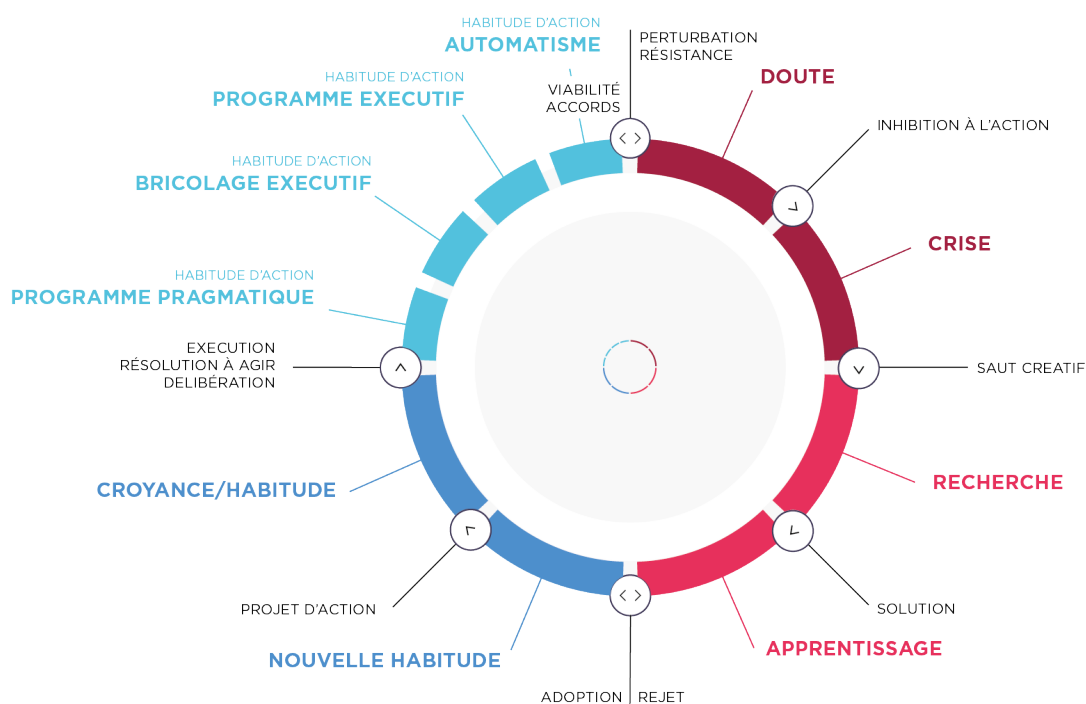


Fig. 5. Cycle du métabolisme des habitudes inspiré de la théorie de C.S. Peirce augmentée par B. Darras et S. Belkhamssa.

Description du fonctionnement du cycle

Tel que nous l'avons représenté, le cycle du métabolisme est composé de deux zones distinctes qui renvoient à des expériences complémentaires de la vie.

L'hémicycle ou hémi hélicoïde gauche et bleu concerne les croyances et les habitudes stables¹², l'hémicycle ou hémi hélicoïde droit et rouge concerne la déstabilisation des *beliefs-habits*, les doutes et les crises qui les accompagnent, les recherches et les changements qui en résultent.

4.3. Les habitudes au service du changement

Telles que nous les avons présentées dans la lignée de la philosophie et de la sémiotique pragmatique de Peirce, les habitudes stockent nos prédispositions à agir et elles leur donnent du sens. Tout changement réussi est donc destiné à se transformer en habitude, c'est-à-dire, selon Peirce, en résolution générale et conditionnelle à agir.

En ce sens, on ne peut échapper aux habitudes, même quand elles servent à produire du changement, de la nouveauté et à terme de nouvelles habitudes.

Elles constituent notre expertise, nos savoir-faire, nos recettes, et nos trucs, et surtout nos heuristiques selon les théories du jugement et du raisonnement (Amos Tversky et Daniel Kahneman 1974, Olivier Houdé, 2014), mais aussi nos outils et tous nos artefacts professionnels qui ne sont que des habitudes matérialisées (table, stylos, ordinateurs, logiciels, etc.). C'est-à-dire des prédispositions à agir matérialisées.

4.4. Les deux parcours

La partie gauche du diagramme du métabolisme des habitudes et de leur changement rassemble deux parcours à la fois.

D'une part, elle représente les différentes phases de la maturation d'une nouvelle habitude qui se transforme en habitude puis en habitude d'action en devenant opérationnelle.

D'autre part, le diagramme représente deux grandes étapes du métabolisme de la pensée : la phase de délibération et la phase d'exécution, toutes les deux étant liées à des actes, des actes cognitifs et de langage pour la première et des actes dans le monde des acteurs, des pratiques et des artefacts dans la seconde.

La phase de délibération est essentiellement une opération de la pensée en phase réflexive et rationnelle (bien que souvent irrationnelle et émotionnelle). C'est la phase où le sujet mesure et pèse le pour et le contre des faits et des arguments en essayant de trouver librement une issue équilibrée et mesurée qui lui permet de tenter d'anticiper les risques et les conséquences de sa décision d'action¹³.

La délibération réussie (une habitude) prépare à l'action en donnant du sens à cette action préfigurée¹⁴. Cette préparation à agir peut rester spéculative et ne pas déboucher sur une réelle action dans le monde. Dans ce cas la pensée projette son action sur un futur possible et la mémorise sans pour autant l'acter dans le présent, en situation et dans un milieu. La phase de délibération est vraiment une phase de projet.

Selon l'*a priori* rationaliste qui fait précéder la phase d'exécution d'une phase de réflexion et de délibération, le « projet » devient création et produit en se « réalisant ». Il est mis en

¹² Rappelons que pour Peirce une croyance est une entité dont on ne doute pas et que l'essence d'une croyance est l'établissement d'une habitude. « The essence of belief is the establishment of a habit; and different beliefs are distinguished by the different modes of action to which they give rise » (CP 5.398 [1878]).

¹³ Deux interprétations étymologiques coexistent au sujet de « délibérer », la première et la plus ancienne renvoie à *libra* : la balance, la seconde, dite moderne, renvoie à *liber* : libre.

¹⁴ Cette préparation peut bien évidemment convoquer des témoignages et de la documentation externes aux connaissances déjà élaborées par l'individu qui délibère.

œuvre lors du processus d'implémentation. À cette occasion, il n'est plus seulement géré au niveau de l'idéation ou de l'intellect (acte de pensée, acte de langage, concept, scénario, script, plan, schéma, etc.) mais confronté concrètement aux choses et artefacts du monde, ce qui provoque de nombreuses improvisations et rétroactions.

Quand on parcourt le cycle dans le sens habituel des aiguilles d'une montre, la délibération précède l'action, ce qui reconstruit non seulement le dualisme pensée/action mais aussi réaffirme l'idée que la pensée précède l'action. Ce qui n'est pas le cas quand les habitudes sont des heuristiques ou des automatismes (Voir à ce sujet Darras 2014).

4.5. De l'exécution sans délibération

Dans de nombreuses actions situées et distribuées, la phase de délibération est contournée au profit de la mise en pratique directe des habitudes d'action. Les programmes pragmatiques (mode d'emploi, recette, scénario, etc.) qui tentent de planifier l'action peuvent même être négligés. S'ils sont exploités, il n'est pas rare que la planification soit déconstruite lors de l'action en situation. C'est pourquoi nous croyons que la mise en œuvre concrète passe par les tâtonnements et les ajustements continus de la phase du « bricolage exécutif¹⁵ » qui mobilise une bonne part de créativité de l'agir. Lors de la systématisation des solutions apportées par des bricolages réussis la pratique suit un « programme exécutif » qui peut se transformer en « programme automatisé » et en heuristiques.

Même routinières, toutes ces opérations mobilisent de l'intelligence distribuée. Elles réclament une coopération permanente, intelligente et créative entre toutes les parties prenantes engagées dans l'action, la créativité de l'agir et la production pour gérer les contradictions et surtout les inconnues que la délibération avait négligées ou ignorées.

Quand ils parviennent à conjuguer habitudes internes et habitudes externes distribuées dans les milieux, les agents font corps avec le monde et sont en intelligence avec lui (Darras et Belkhamza 2008), mais le plus souvent cette « harmonie » dynamique réclame des ajustements permanents, des ruses et des improvisations.

Grâce aux processus d'habituation, d'appropriation, mais aussi plus profondément grâce aux boucles d'enaction, de coadaptation et de codétermination, les habitudes internes et externes fonctionnent comme une seconde nature.

4.6. Le doute et la crise

Autant dans la vie ordinaire le doute est généralement considéré comme un moment difficile, troublant et irritant auquel on souhaite mettre fin au plus tôt – et c'est ainsi que Peirce, puis James et Dewey¹⁶ le présentent –, autant dans la vie quotidienne et professionnelle le doute est le point de départ nécessaire de la recherche. Sans ce doute initial, il n'y a pas plus de possibilité de recherche que de découverte d'une nouveauté, même par hasard.

¹⁵ Nous utilisons ici le terme de bricolage dans l'acception qu'en a donné Claude Lévi Strauss dans *La Pensée sauvage* (1962) et tel qu'il est employé en sociologies des usages.

¹⁶ Dans « The quest for certainty » Dewey (1926) montre comment la recherche de sécurité est ce qui pousse les humains à rechercher la certitude de la croyance.

4.7. La recherche et le saut créatif

Pour Peirce et pour tous les pragmaticiens, le doute résulte d'une déstabilisation du sens et de la signification stockés dans l'habitude et l'habitude d'action¹⁷. Une habitude qui est devenue inadéquate perd son sens car elle n'assure plus le bon fonctionnement d'une relation.

Le doute est aussi l'irritation qui motive le passage à la phase d'interrogation, d'investigation, d'enquête et de recherche (*inquiry*) dont l'horizon est la découverte d'une solution viable qui pourra remplacer l'habitude devenue défaillante.

La recherche de solution de rupture est donc censée présider à la sortie de crise.

Dans notre modélisation, nous avons nommé cette aspiration « le saut créatif » car le changement ne peut se développer que quand l'inertie, l'inhibition et la résistance des anciennes habitudes cèdent la place à la recherche de solutions vraiment nouvelles, c'est-à-dire libérées d'un passé relationnel révolu.

4.8. L'apprentissage (*Learning*)

Les solutions issues de la phase de recherche relancent donc la machine initiale de la prise d'habitude (*habit taking*). Prendre une habitude, c'est à la fois abandonner une habitude inadaptée et en adopter une nouvelle mieux adaptée aux mutations du milieu, ou créer une nouvelle habitude de toutes pièces. Dans tous les cas, pour prendre une habitude il faut l'apprendre afin qu'elle devienne la nouvelle prédisposition à agir. Ce faisant, c'est prendre le risque que cette nouvelle habitude déstabilise non seulement la croyance qui la supporte mais par propagation du changement tout le réseau des croyances. C'est précisément ce que redoutent tous les conservateurs et traditionalistes.

5. La demande d'outils

Depuis la fin des années quatre-vingt, j'enseigne la sémiotique à des chefs de projets, des designers, des directeurs artistiques et des développeurs, et j'ai constaté qu'ils sont plutôt doués pour comprendre et utiliser la sémiotique qui les aide à réaliser des produits plus signifiants, mais en général, ils attendent qu'on leur fournisse des outils plus adaptés à leurs activités.

C'est dans cette perspective que mon laboratoire a développé des outils permettant de modéliser la production de la signification des artefacts à partir d'une adaptation de la sémiotique pragmatique. Dans la majorité des cas, ces outils ont été élaborés avec des doctorants et docteurs et des étudiants de master professionnel en design numérique.

<metabolisme> est l'un de ces outils destinés à accompagner le suivi de la cognition distribuée et située et tout particulièrement le suivi de la dynamique de cette signification distribuée et située.

5.1. La méthode AGILE

<Metabolisme> s'inscrit dans une philosophie de gestion de projet très proche du design participatif et de la méthode AGILE que nous avons adoptée depuis de nombreuses années.

En informatique comme dans le design d'applications numériques, cette méthode d'organisation du travail de création et de développement qui est apparue au début des années

¹⁷ Comme signe action, l'habitude est nécessairement relationnelle et contingente. Elle dépend de l'état « habituel » de son milieu et résulte du jeu des codéterminations entre les parties prenantes.

2000 s'est peu à peu imposée en intégrant les processus itératifs, incrémentaux et adaptatifs puis participatifs¹⁸.

Autant la production d'artéfacts physiques et solides conduit le plus souvent à planifier et ordonner la mise en œuvre de différentes couches de matériaux, autant la conception et la production de logiciels et d'applications algorithmiques et numériques est bien plus flexible. On ne construit pas un pont ou une voiture comme un logiciel ou un site web. Dans le premier cas, un bureau d'étude doit élaborer un cahier des charges détaillé, alors que pour débiter, une agence web se contentera de quelques idées initiales, le cas échéant d'un diagnostic de l'existant¹⁹, d'une étude comparative des produits équivalents (*benchmark*) et d'un cahier de tendances (*mood board*). Dans la pratique, les logiciels et les applications numériques sont rarement prédéfinis et le commanditaire lui-même n'a le plus souvent qu'une idée assez vague de son projet et du produit final. Le travail progresse donc par une succession de phases d'itération, d'incrémentation et de prototypage qui réclament de la flexibilité. C'est en faisant la synthèse de leurs méthodes de travail en 2001 que des développeurs ont élaboré le Manifeste Agile²⁰ qui repose sur quatre valeurs essentielles :

- L'adaptation au changement prime sur le respect des plannings.
- Le caractère fonctionnel des logiciels prime sur la documentation produite.
- Les individus et leurs interactions priment sur les processus et les outils.
- La collaboration avec les clients prime sur la négociation contractuelle.

Parmi les douze principes sous-jacents au manifeste nous retenons tout particulièrement celui que nous valorisons dans le cadre du co-design : « Les utilisateurs ou leurs représentants et les développeurs doivent travailler ensemble quotidiennement tout au long du projet. »

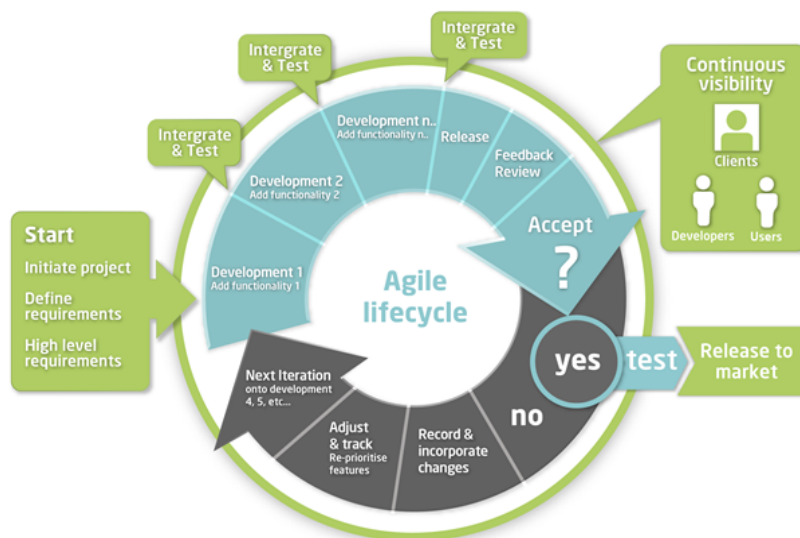


Fig. 6. Le cycle de la méthode AGILE²¹.

Lors de la production d'un projet selon la méthode AGILE, la cognition est véritablement distribuée entre toutes les parties prenantes d'un pôle et de tous les pôles, ce qui contribue à distribuer autant les habitudes et les doutes sur la signification de l'artéfact à réaliser ou en voie de réalisation.

¹⁸ Scrum, eXtreme, Programming, RAD ou Chrystal Clear.

¹⁹ À cette fin, nous avons réalisé le site de diagnostic et de conseil <prismmi.com>.

²⁰ <http://agilemanifesto.org/iso/fr/>

²¹ Source <http://www.adfkickstart.com/agile-methodology>

Dans une équipe de production de site Web par exemple, les acteurs sont souvent une dizaine. Un chef de projet web doit donc rendre compatibles les intentions et représentations du client avec celles des représentants des utilisateurs finaux ainsi qu'avec les représentations et processus interprétatifs de l'équipe de production²².

La construction de significations partagées entre tous ces acteurs prend du temps et réclame plusieurs phases de concertation, de médiation et de remédiation. Le consensus se construit pas à pas lors de multiples transactions, révisions, améliorations et accords qui sont entrecoupés d'autant de phases de mécompréhensions et de désaccords sur la signification des changements opérés ou à opérer, sur les objectifs à atteindre et sur le sens explicite et implicite de ce qui est à produire.

Pour reprendre la formule de Hutchins, chaque prototype est une « ancre signifiante » qui est évaluée et testée et qui sert de point de départ pour de nouvelles incréments, pour des sauts créatifs, voire des disruptions selon le concept promu par Jean-Marie Dru (2016).

Dès le début d'un projet, les habitudes, savoir-faire, doutes, recherches en cours ou solutions des uns et des autres constituent un milieu hétérogène qui ne manque pas de poser des problèmes de cohérence si l'on néglige cette hétérogénéité et surtout si on ne la réduit pas.

Les positions sémiotiques des différents acteurs de chaque pôle par rapport à l'artéfact en construction méritent donc d'être régulièrement évaluées afin de réduire par le dialogue et la pratique collective les écarts à mesure que le projet avance. Cette médiation permet d'éviter les conflits cognitifs et les désillusions finales²³.

Ainsi que nous l'avons rappelé au début de ce texte, la cognition n'est pas seulement distribuée entre les partenaires humains. Les machines et les organisations sont des dispositifs qui matérialisent de la connaissance et des sémioses. Les ordinateurs, les langages de programmation et de codage mais surtout les logiciels en sont truffés.

Les prototypes de l'artéfact en construction sont donc des lieux d'articulation, de tension et de transaction entre, d'une part, les sémioses déjà stabilisées dans des habitudes techniques, des logiciels, des procédures, des *templates*, des thèmes, des normes, des tendances, des styles, des modes, mais aussi des interfaces, et, d'autre part, les croyances, prédispositions à agir et habitudes d'action des parties prenantes humaines.

Pour tous les partenaires et tout particulièrement pour le chef de projet, il est donc important d'établir des diagnostics de la cognition partagée, des sémioses en jeu et de l'état métabolique des acteurs du circuit des parties prenantes à chaque étape d'avancement du projet.

L'outil de diagnostic est donc à la fois : un condensé de théorie et de définitions théoriques, une modélisation du processus de production de la signification en évolution, un dispositif interactif de visualisation de cette modélisation.

Comme outil, <métabolisme > est au service du diagnostic, de l'expertise (analyse et conseil), il est utile à la recherche, et particulièrement à la recherche et développement (modélisation, théorie, études de cas) et surtout à la production de nouveaux artéfacts, ainsi qu'à la médiation des connaissances et des résultats des études.

²² Une équipe de production est généralement composée d'un chef de projet, d'un Directeur Artistique, d'un designer d'expérience de l'utilisateur (*UX design*), d'un designer d'interface de l'utilisateur (*UI design*) et des développeurs qui produisent en interaction aussi bien la partie visible du site (*front*) que la partie réservée à l'administration du site : (*back-office*). Des réalisateurs de média et des rédacteurs sont aussi associés pour la dimension multimédia.

²³ La construction de l'application <métabolisme > a suivi ces grands principes du manifeste AGILE. Ils ont été mis en œuvre tout au long du parcours lors de la phase de recherche et d'élaboration de la modélisation initiale du circuit des parties prenantes, du cycle métabolisme et du cycle de vie des artéfacts, mais aussi lors du design et du développement de l'outil.

Il sert de référentiel dans la discussion avec le client mais aussi d'outil pédagogique dans la formation des étudiants et des professionnels.

Comme le précise le texte d'introduction de l'application en ligne :

Cet outil est destiné à étudier le processus de communication et de construction collective et évolutive de la signification distribuée de n'importe quel artéfact (images, produits, sites webs, etc.). Il permet aussi d'accompagner et de piloter un projet en privilégiant la production du sens. Cet outil interactif concerne toutes les parties prenantes d'un projet et il permet aussi d'étudier l'évolution de leurs habitudes, de leurs accords et désaccords et si nécessaire de les corriger.

Dans un dispositif, chaque partie prenante peut intervenir comme porteur de signification ou comme producteur de signification, diffuseur de signification ou utilisateur de signification. Ces quatre parties prenantes sont directement ou indirectement interdépendantes et organisées en circuit. Le plus souvent, la dynamique de la signification est le fruit de transactions et de boucles de codétermination entre les partenaires de la signification.

L'interface de l'outil est dotée d'un glossaire immédiatement disponible. Chaque notion et chaque fonction sont explicitées dans des cartouches accessibles en survol. La signification y est définie pragmatiquement dans les termes suivants :

La signification est le résultat des signes en interaction et en transaction. La signification peut être considérée comme un outil adaptatif qui se mobilise ou se fabrique à l'occasion de l'expérience individuelle et collective avec des êtres vivants ou des artéfacts. La signification est donc conçue comme un outil adaptatif qui permet de se repérer, de s'organiser pour agir et interagir individuellement et collectivement dans un milieu. La signification a tendance à se stabiliser sous forme de croyance – habitude (*belief-habit*). Toute croyance-habitude est sensible et vulnérable aux aléas et au doute.

Les croyances-habitudes sont donc des outils pratiques et cognitifs qui permettent d'agir en donnant du sens aux actions.

En 2016, l'outil est accessible en ligne en Français, Anglais, Portugais et Italien.

5.2. De la première impression à l'expertise

En général, un chef de projet se fie à sa première impression et à ses habitudes (heuristiques) pour évaluer les représentations et habitudes d'action des partenaires et leurs évolutions, mais dans de nombreux cas, ce type d'approche est justement trop impressionniste.

L'outil de diagnostic que nous proposons permet de réaliser des enquêtes auprès de toutes les parties prenantes et de visualiser le résultat. C'est une aide au sondage systématique des différents états et changements d'état du métabolisme cognitif et sémiotique des partenaires engagés dans le projet (ce qui vaut donc aussi pour le chef de projet qui s'auto évalue).

Une fois que les différents écarts cognitifs, sémiotiques et pragmatiques distribués ont été identifiés, une phase d'enquête plus approfondie peut être conduite pour corriger ou au moins atténuer les écarts cognitifs, sémiotiques et pratiques. Comme nous le préciserons plus tard, l'outil permet de recommander tel ou tel type d'enquête en fonction de la situation et du métabolisme des parties prenantes.

5.3. De la version 1 de <metabolisme > à sa version 2

Après différents tests d'utilisabilité de la première version de l'outil de diagnostic, il est apparu qu'une partie importante des utilisateurs s'égarait dans les pages successives de l'interface et qu'ils ne comprenaient pas facilement les articulations entre le circuit des parties prenantes et le cycle du métabolisme des protagonistes. Ils ne parvenaient pas non plus à gérer la relation entre un individu et sa communauté d'interprétation, de compétence et d'action. Comme le questionnaire d'évaluation des protagonistes était externe à l'outil, le dispositif global était compliqué et insuffisamment intuitif. Il est aussi apparu que la détermination de la place de l'artéfact dans son cycle de vie pouvait varier selon les partenaires et que cette information intéressante manquait.

La seconde version a donc tenté de remédier à tous ces problèmes. Comme le montre la Figure 1 :

- Toutes les informations principales de prédiagnostic et de diagnostic ont été concentrées sur l'interface principale de l'outil.
- Chaque pôle du circuit des parties prenantes a été doté de son propre cycle du métabolisme et il l'affiche à tout moment du diagnostic.

5.4. Le questionnaire d'évaluation du cycle du métabolisme

Comme le montre la figure suivante, le cycle du métabolisme peut aussi se représenter sous la forme d'une arborescence à trois niveaux permettant de présenter les dix divisions du cycle. En conséquence, il suffit d'effectuer trois choix pour arriver au bout d'une branche de l'arborescence.

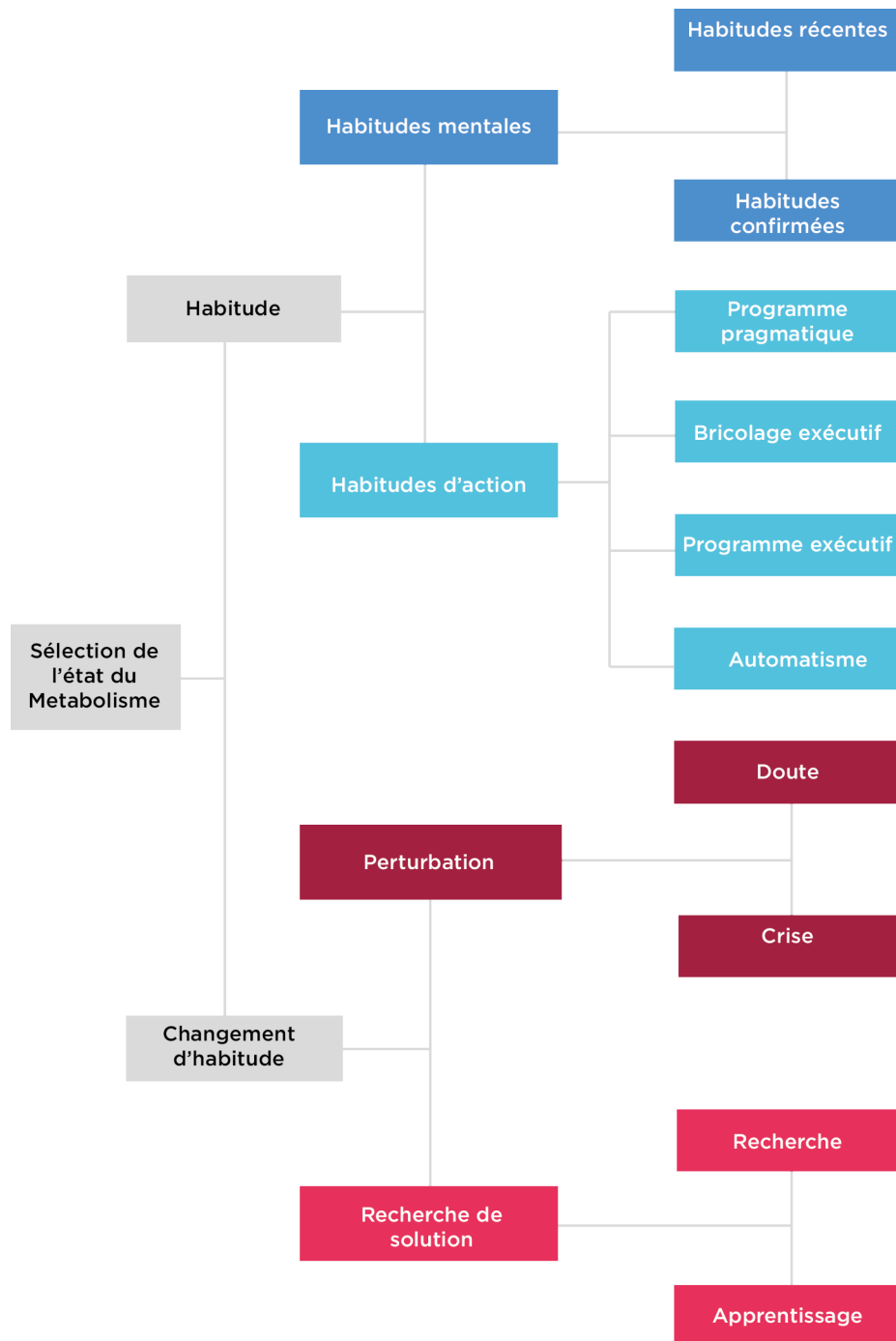


Fig. 7. Représentation arborescente des phases du métabolisme.

Une série de questions adaptées fonctionnant essentiellement par disjonctions binaires permet de localiser n'importe quel acteur sur le cycle de son métabolisme. Trois questions suffisent et nous y avons ajouté une question graduée permettant de constituer une information plus fine.

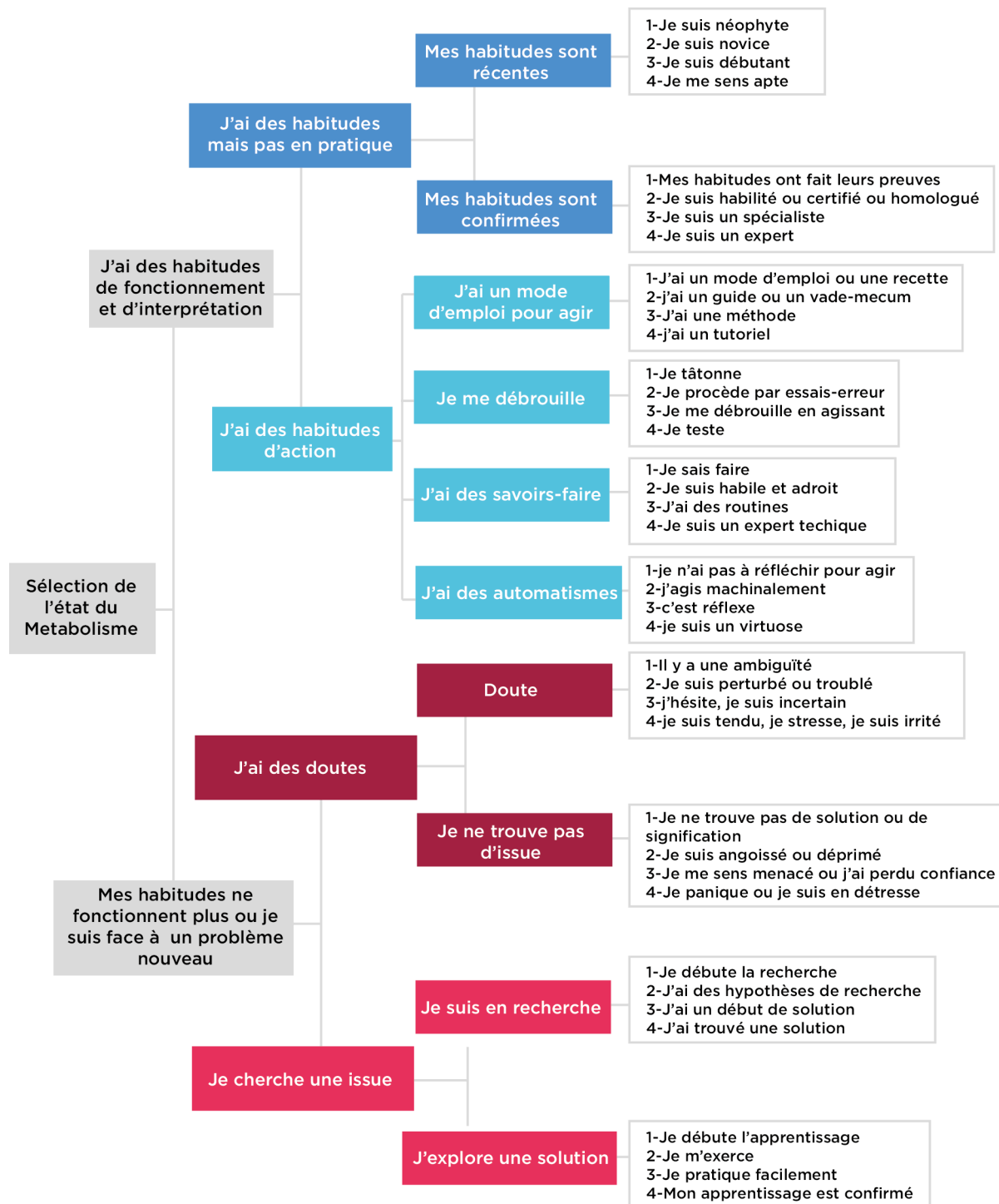


Fig. 8. Arborescence des dix questions et des questions complémentaires.

Avant de pouvoir utiliser l'outil, la personne chargée du diagnostic doit accéder à l'interface d'administration pour inscrire les noms des différents protagonistes du projet dans leurs différents pôles.

Une fois que cette opération est réalisée, les protagonistes peuvent cliquer tour à tour sur leur pôle d'appartenance respectif dans l'interface générale pour accéder à la liste des partenaires.

En cliquant sur son nom pré-inscrit, le répondant accède dans un premier temps au cycle de vie de l'artéfact concerné.

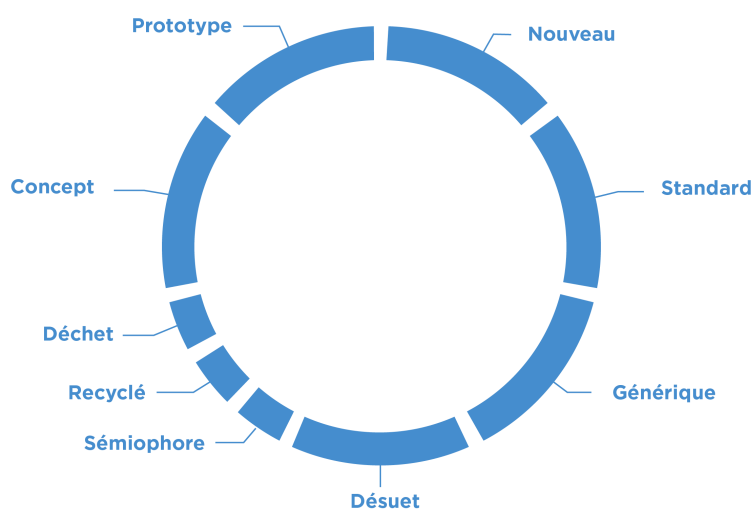


Fig. 9. Cycle de vie de l'artéfact.

Il doit alors répondre à la question : « Selon vous, dans son état actuel, à quelle étape de son cycle de vie l'artéfact se situe-t-il ? ». Une fois validée, cette réponse donne accès à quatre paires de questions successives qui vont permettre de le situer dans son cycle d'habitude et de changement d'habitude. À mesure que les réponses sont validées, les informations s'affichent numériquement et visuellement sur l'interface principale.

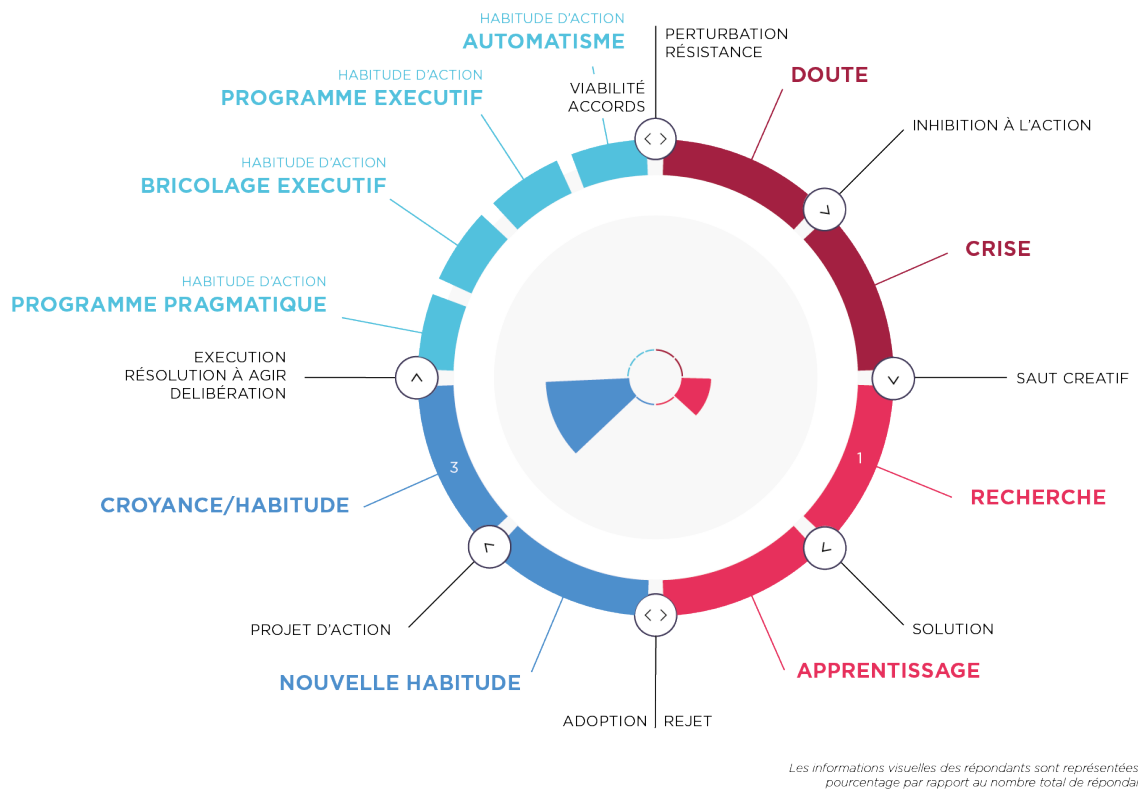


Fig. 10. Affichage des informations quantitatives et visuelles des répondants.

La vue finale permet de visualiser à la fois la cohérence et la dispersion des réponses des parties prenantes. Le chef de projet médiateur et remédiateur voit sur qui il doit intervenir.

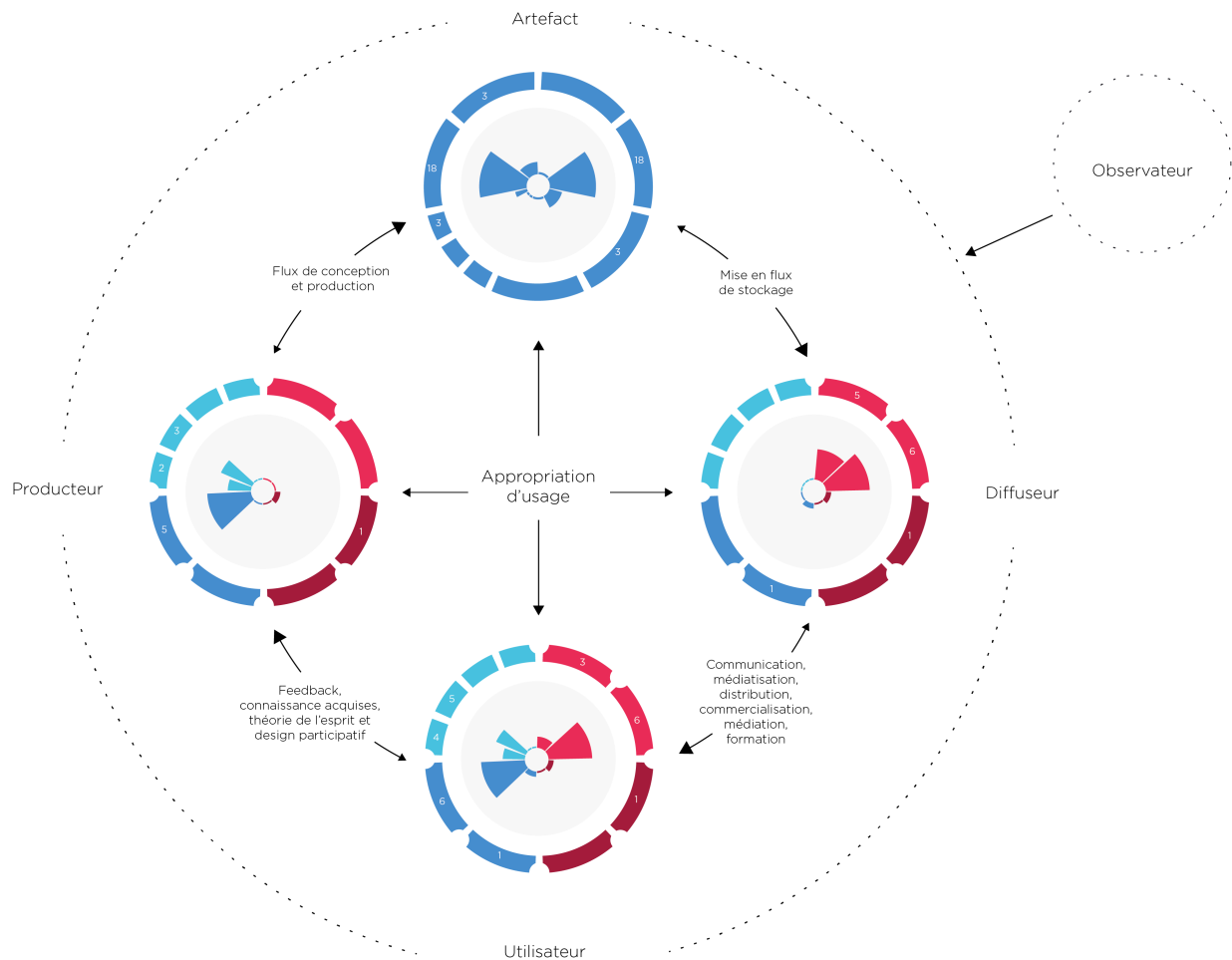


Fig. 11. Vue du circuit des parties prenantes après enquête sur le métabolisme. Dans le cas ici présenté, les conceptions de l'artéfact sont presque aussi dispersées pour les parties prenantes que leurs habitudes.

5.5. Les enquêtes sur la signification

Le diagnostic étant effectué, le chef de projet peut procéder à des enquêtes plus fines pour accéder à la signification située et distribuée partagée ou non partagée par les parties prenantes.

Grâce au bilan quantitatif et visuel de son enquête par questionnaire, il peut évaluer la position de chaque acteur par rapport aux autres membres de sa communauté, il peut alors mobiliser des outils d'enquête appropriés à la situation interne de tel ou tel pôle ainsi que déployer ses enquêtes sur l'ensemble des pôles.

En général, nous recommandons d'adopter les méthodes de la recherche-action. Ainsi, non seulement le chef de projet enquêteur reste totalement impliqué dans le projet, mais il veille à faire bénéficier ses partenaires du résultat.

De même, nous croyons aux vertus de la dynamique de groupe engendrée par les *focus groups*. Si les discussions sont bien conduites, elles contribuent au débat sur le sens de l'artéfact à telle ou telle étape de son développement, mais aussi au repérage des *leaders* de la signification. Ces *focus groups* contribuent ainsi aux changements en facilitant le rapprochement des sémioses et processus interprétatifs. Si nécessaire et souhaité, les chefs de

projet peuvent aussi contribuer à l'émergence de différences qui peuvent être à l'origine d'un saut créatif.

Le choix d'autres techniques d'enquête dépend du diagnostic visible sur le cycle des métabolismes.

En effet, on n'utilise pas les mêmes protocoles d'enquête pour étudier des habitudes constituées et viables ou des habitudes déstabilisées, des doutes ou des phases de recherche. Les résultats du questionnaire aident à choisir le type d'enquête le mieux adapté.

Comme les techniques d'enquête compréhensives ou semi directives administrées individuellement sont coûteuses en temps et en énergie, il est important d'en réserver l'emploi aux personnes clés du projet (le commanditaire, le représentant des utilisateurs, le DA, l'UX ou le développeur par exemple).

Dès que les habitudes d'action sont engagées dans la pratique et l'exécution et plus encore dans des automatismes, il est préférable d'adopter des techniques d'observation des pratiques.

En revanche, tous autres partenaires, même ceux qui traversent une phase de doute ou de crise, sont en mesure de répondre à des enquêtes déclaratives sans qu'il soit besoin de procéder à des observations de leurs pratiques.

C'est à l'occasion de ces enquêtes que le chef de projet impliqué peut s'informer sur l'état des représentations dans le réseau et agir au mieux dans l'intérêt du projet et de toutes les parties prenantes.

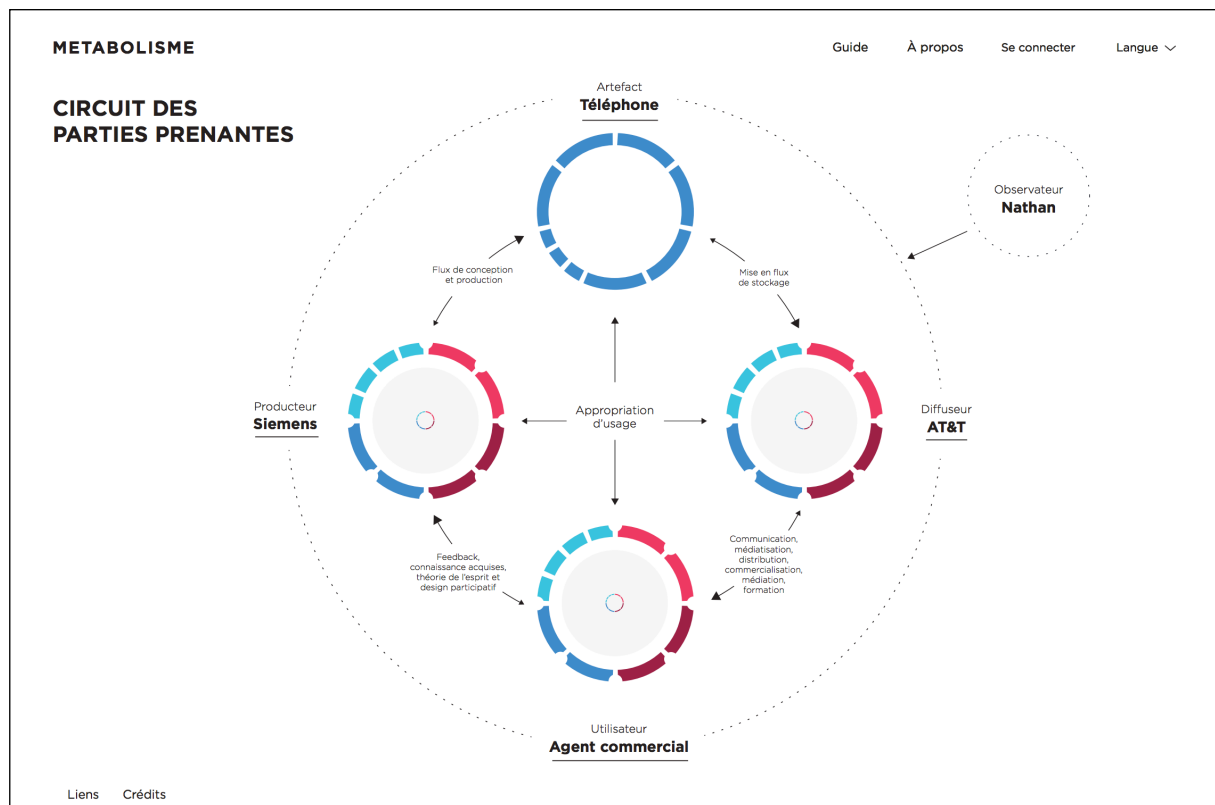


Fig. 12. Vue de la page complète de l'outil.

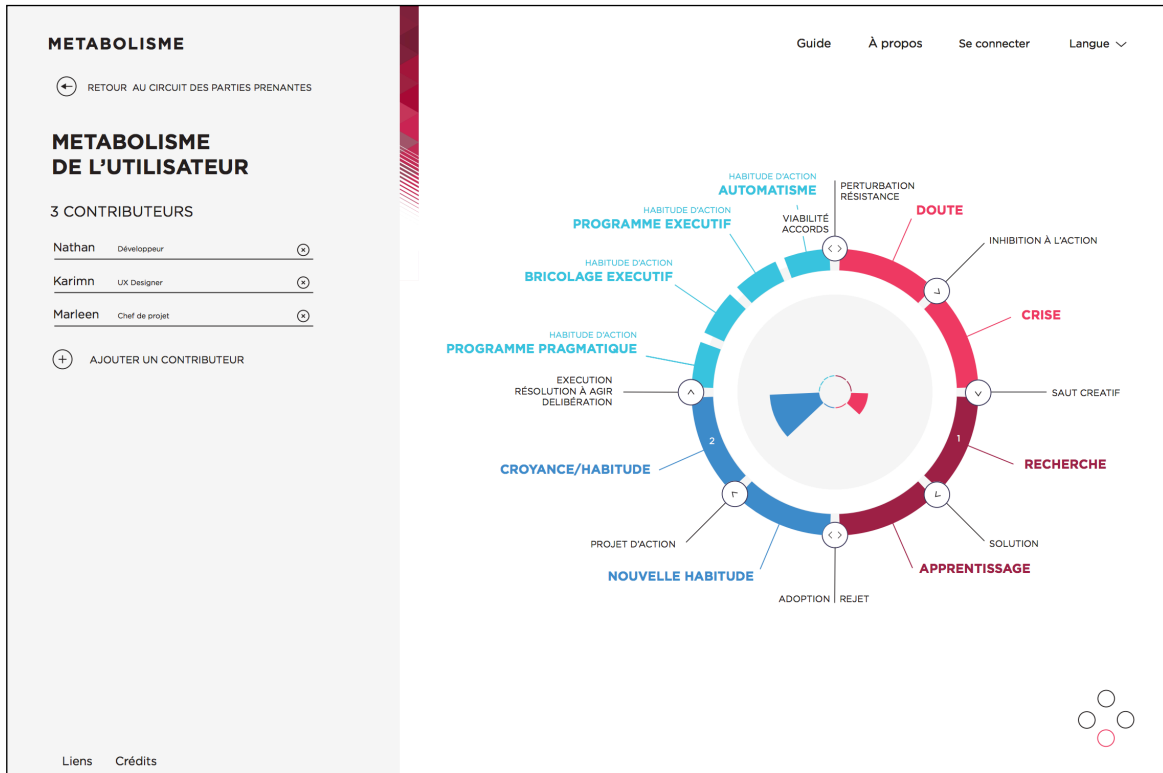


Fig. 13. Vue du cycle métabolique de l'utilisateur, avec une prévisualisation des résultats de trois répondants.

The screenshot shows the 'QUESTIONNAIRE' form for a new contributor. The interface includes the same sidebar as Fig. 13. The questionnaire consists of three choices:

- CHOIX 1: J'ai des habitude d'interprétation et de fonctionnement.
- CHOIX 2: J'ai des habitudes mais pas de pratiques.
- CHOIX 3: (Selected)
 - Mes habitudes sont récentes
 - Mes habitudes sont confirmées

The interface also includes navigation links like 'Guide', 'À propos', 'Se connecter', and 'Langue'.

Fig. 14. Vue du questionnaire rempli par chaque nouveau contributeur interrogé à l'intérieur d'une partie prenante.

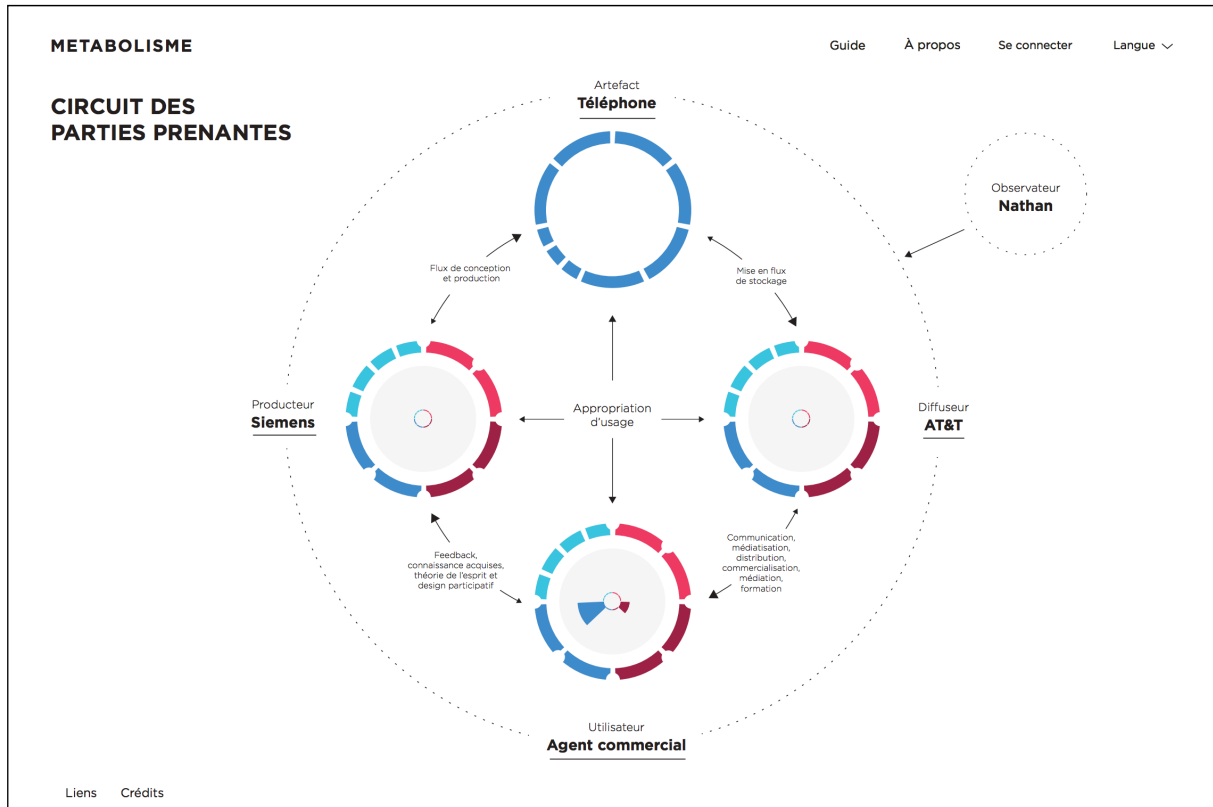


Fig. 15. Vue d'entrée dans le circuit des parties prenantes, avec l'implémentation des résultats au fur et à mesure des réponses dans chaque cycle métabolique (dans cet exemple, seul le pôle « Utilisateur » a été complété).

Conclusion

La recherche que nous venons de présenter s'est développée en cinq phases.

1. Tout d'abord un travail théorique et empirique qui a débouché sur des modélisations, des diagrammes synoptiques et une partie des définitions.
2. Est ensuite venue la phase de transformation de ces diagrammes en dispositif de diagnostic.
3. La troisième phase a été consacrée à l'adaptation de ce dispositif de diagnostic en un outil interactif destiné à des pilotes de projet. À cette occasion, l'outil a été doté d'une base de données définitionnelles en plusieurs langues et il a été mis en ligne en libre accès à l'adresse suivante <http://www.metabolisme.design/>
4. La quatrième phase a consisté en divers tests de l'outil dans des conditions réelles de conduite de projet mais aussi dans des conditions de formation et de recherche. Les retours des utilisateurs ont montré à la fois les qualités et les faiblesses de l'outil.
5. La seconde version a amélioré les grandes fonctions de l'outil et sa base de données multilingue mais elle surtout profondément restructuré l'interface et l'expérience de l'utilisateur notamment en intégrant un questionnaire destiné à faciliter et à étayer quantitativement le diagnostic.

Cette étude relève à la fois de la R&D, du design d'information, de la visualisation de données et de la sémiotique pragmatique et appliquée. Sur ce point, le fait d'être un sémioticien spécialisé en design rend lucide sur les gains, les pertes et les biais apportés par

telle ou telle solution proposée par les designers et les développeurs avec lesquels j'ai la chance de coopérer.

Même si la version 2 a considérablement amélioré l'interface, <metabolisme> reste un outil savant et sans doute plus un outil de formation ou une sorte de check-list pour chef de projet qu'une application intuitive.

La véritable évaluation de l'outil, de son utilité, de son utilisabilité et surtout de sa signification reste l'usage.

Bienvenue sur <metabolisme.design> <Metabolisme> un outil développé en collaborations

Les modélisations ont été développées au Laboratoire de Sémiotique des Arts et du Design (Institut ACTE - UMR 8218) en collaboration par Bernard Darras et Sarah Belkhamza qui ont piloté une première version de visualisation dans la technologie Flash d'Adobe réalisée par Fabien Gavinet, Développeur.

La première version de l'outil <metabolisme >a été développée par Bernard Darras en collaboration avec Tatiana Vilela, Chef de projet et traductrice (Portugais) ; Marc Belètre, développeur ; Victoria Denys, Designer d'interface.

La seconde version a été développée par Bernard Darras en collaboration avec Marleen Garcia, Chef de projet ; Nathan Delavictoire, UX/UI Designer et Développeur ; Karim Nasri, UX Designer ; Lydia Jory, Directrice artistique ; Mathilde Perrot, Conceptrice redactrice ; Francesca Sconfienza, Assistante de conception et traductrice (Italien).

Références bibliographiques

- AKRICH, Madeleine, CALLON, Michel, et LATOUR, Bruno (2006), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Presses des MINES.
- BELKHAMSA, Sarah et DARRAS, Bernard (2009), « L'objet et le cycle des habitudes et des changements d'habitude. Approche sémiotique », in B. Darras et S. Belkhamza, *Objet et Communication, MEI 30-31*, Paris, L'Harmattan. p. 147-160.
- BÉGUIN, Pascal, et CLOT, Yves (2004), « L'action située dans le développement de l'activité », *Activités*, 1 (2), 27-49. <http://www.activites.org/v1n2/beguिन.fr.pdf>, consulté le 12 01 2016.
- BOURDIEU, Pierre (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz.
- CONEIN, B, et JACOPIN, E. (1994), « Action située et cognition. Le savoir en place », *Sociologie du travail*, n° 4/94, pp. 475-500.
- DARRAS, Bernard et BELKHAMSA, Sarah (2008), « Faire corps avec le monde. Étude comparée des concepts d'affordance, d'enaction et d'habitude d'action », *Recherche en communication*, n° 29, pp. 125-145.
- (2009), « Modélisation dynamique de la communication de l'objet, approche systémique et sémiotique », in B. Darras et S. Belkhamza, *Objet et Communication, MEI 30-31*, Paris, L'Harmattan, pp. 160-184.
- DARRAS, Bernard (2007), « La tache aveugle. Approche sémiotique et systémique du paradigme de l'agency », in B. Darras (dir.), *Etudes Culturelles & Cultural Studies, MEI 24-25*, Paris, L'Harmattan pp. 57-69.
- (2009), « Usabilidade. Design cognitivo e design participativo nas hipermidias », in V. Ribas Ulbricht et A. Theresingnha Cybis Pereira, *Hipermidia um desafio da atualidade*, Florianopolis, Pandion, pp. 31-49 (ISBN 978-85-60946-24-2).

- (2011), « Design and pragmatic semiotics », *Collection # 3*, pp. 7-21.
- (2012), « Qui sont les sémioticiens et que font-ils ? Enquête sur leurs relations avec le design et des médias », *Signata*, 3/2012. pp. 27-46.
- (2013), « Modelização geral das relações humanas com os artefatos: estudo semiótico e sistêmico das interações », *Liberio – São Paulo – v. 16, n° 31*, pp. 51-68.
- (2014), « Le design entre la conception et la pratique, la fin du dualisme. Approche pragmatique », Darras, B. et Findeli, A., *Design : Savoir & Faire*, Nîmes, Lucie Éditions, pp. 13-47.
- (2016), « Semiotics and information design. <metabolisme.design> an interactive tool for designers », in V. Tiradentes Souto, C. Galvão Spinillo, L. Maria Fadel, C. Portugal, *Selected Reading of the 7th Information Design International Conference*, SBDI - The Brazilian Society of Information Design.
- (sous presse), « Design du codesign, axiologies et méthodologies du design participatif », in C. Courtecuisse, E. Vandecasteele (dir), *D'un territoire l'autre*, Presses Universitaires de Saint-Étienne.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DEWET, John (1929), *The Quest for Certainty, A study of the relation of knowledge and action*, New York, Minton, Balch & Company.
- et BENTLEY, Arthur F. (1946), « Interaction and transaction », *The Journal of Philosophy*, p. 505-517.
- DRU, Jean-Marie (2016), *New : 15 approches disruptives de l'innovation*, Pearson.
- DU GAY, Paul, HALL, Stuart, JANES, Linda *et al* (20A3), *Doing cultural studies: The story of the Sony Walkman*, London, Sage.
- FAUCONNIER, Gilles, TURNER, Mark (2002), *The Way We Think*, Basic Books, New York.
- FREEMAN, R. Edward (1984), *Strategic Management: A stakeholder approach*, Boston, Pitman.
- HOUDÉ, Olivier (2014), *Le raisonnement*, Paris, PUF, *Que-sais-je?*
- HUTCHINS, Edwin (2005), « Material anchors for conceptual blends », *Journal of Pragmatics* 37, p. 1555-1577.
- KAHNEMAN, Daniel et TVERSKY, Amos (1974), « Judgement under uncertainty : heuristics and biases », *Science*, vol. 185, no 4157, p. 1124-1131.
- LAW John (2009), « Actor network theory and material semiotics », in B. Turner, (éd.), *The new Blackwell companion to social theory*, Wiley – Blackwell publisher, p.141-158.
- (2004), *After Method: Mess in Social Science Research*, London, Routledge.
- LE MOIGNE, Jean-Louis (1994), *La théorie du système général: théorie de la modélisation*, jeanlouis le moigne-ae mcx.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- MAC MULLAN, Terrance (2013), « The fly Wheel of society. Habit and social meliorism in the pragmatist tradition », in J. Bell, N. Crossley, W. O. Stephens, S. Sullivan, D. Leary, M. Watkins et E. Casey (2013), *A History of Habit: From Aristotle to Bourdieu*, T. Sparrow, & A. Hutchinson (éd.), Lexington Books.
- MUSSO, Pierre (2014), *L'imaginaire industriel*, Paris, Manucius.
- PEIRCE, Charles-Sanders. (1931-1935), *Collected Papers*, Cambridge, Harvard University Press.
- (1982-1996), « Writings of Chartes Sanders Peirce. A Chronological Edition », edited by the « Peirce Edition Project », Bloomington, Indiana University Press, vol. 1-6.
- POPPER, Karl (1991), *Un univers de propensions. Deux études sur la causalité et l'évolution*, Paris, L'éclat.

- PRIGOGINE, Ilya (1968), *Introduction à la thermodynamique des processus irréversibles*, Paris, Dunod.
- PREMACK, David, et WOODRUFF, Guy (1978), « Does the chimpanzee have a theory of mind? *Behavioral and brain sciences* », 1(04), p. 515-526.
- QUÉRÉ Louis (1999), « Action située et perception du sens. Raison Pratique », in M. de Fornel, et L. Quéré (éd.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Édition de l'EHESS, p. 301-338.
- SHANNON, Claude E. et WEAVER, Warren (1949), *The mathematical theory of communication*, Urbana, Univ. Illinois Press.
- VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan et ROSCH, Eleanor (1991), *The Embodied Mind*, Cambridge, MA, MIT Press.
- UEXKÜLL Jakob Von. (1984), *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *Théorie de la signification*, Paris, Denoël.
- WIENER Norbert, *et al.* (1948), *Cybernetics*, Paris, Hermann.